MARCO POLO

Le Livre des Merveilles



Éditions papier et revue électronique culturelle pluridisciplinaire
(Littérature, Arts & Idées)

www.larevuedesressources.org

Présentation



Depuis Alexandre le Grand, qui a poussé son incursion jusqu'à l'Inde, les communications avec l'Asie, surtout la Chine, n'ont été ni intenses ni, probablement, très régulières. Les Romains firent du commerce avec la Chine : on sait que la soie, qui transitait par la route des caravanes, était très appréciée des Romaines.

Le premier témoignage écrit d'un voyageur occidental en Chine que nous avons daté de la moitié du XIIIe siècle : il s'agit de Jean du Plan Carpin, envoyé par le pape pour tenter d'obtenir la conversion du Grand Khan et négocier la paix avec lui. Il faut dire que dans les années 1210, Gengis Khan avait commencé l'invasion du continent eurasiatique et, de succès en succès, poussé jusqu'aux environs de Vienne en 1241. L'Europe, qui se souviendrait de cette menace d'un nouvel Attila jusqu'au Péril jaune, avait échappé de peu à l'invasion des hordes mongoles en raison de la mort du Grand Khan. La menace subsistant avec Ogödeï, le pape envoya Plan Carpin. Ses deux années de voyage (1245-7), ce vieil homme les assura avec courage mais revint cependant bredouille — sauf la mine d'informations sur les contrées traversées et le peuple mongol. Après lui, il y eut Guillaume de Rubroeck, mais, comme l'écrit Muriel Détrie : « Si les récits des missionnaires Jean du Plan Carpin et Guillaume de Rubroeck ont été les premiers à révéler à l'Europe une partie du monde jusqu'alors inconnue, ils n'ont eu en leur temps qu'un faible retentissement [...]. Leur importance a été éclipsée en fait par un récit d'apparence fabuleuse qui n'a cessé, du Moyen Age jusqu'à nos jours, de hanter les mémoires et d'exciter les imaginations : nous voulons parler bien sûr du *Livre des merveilles* de Marco Polo.(1) »

Le père et l'oncle de Marco Polo avaient effectué un voyage jusqu'en Chine dans les années 1260, séjourné à Cambaluc (Pékin) et été reçus par l'empereur qui, tolérant sur la religion, leur avait demandé de retourner en Europe chercher des missionnaires. Mais à leur retour, comme le pape ne s'inquiétait plus de la menace tartare et qu'il tardait à missionner les Polo de nouveau, ceux-ci décidèrent de retourner, en 1271, auprès de Kubilaï, sans la centaine de missionnaires demandés mais avec Marco et deux moines craintifs qui firent demi-tour dès la Palestine. Au bout de trois ans de voyage, ils arrivent à la cour du Grand Khan au service duquel ils resteront seize ans, Marco Polo remplissant diverses missions et ambassades après avoir appris le mongol. Après dix-sept ans de voyage, les

Polo souhaitèrent regagner leur peur. En 1291, l'occasion se présenta de conduire une princesse chinoise auprès du souverain mongol de Perse. Ils n'arrivèrent à Venise qu'en 1295, Marco étant âgé de quarante et un ans. Trois ans plus tard, à l'occasion d'un nouveau conflit entre Venise et Gênes, Marco Polo fut fait prisonnier. C'est là qu'il dicta ses souvenirs à Rusticello de Pise, écrivain de cour s'exprimant en ancien français, sous le double titre de Devisement du monde ou *Livre des merveilles*. Cette double appellation rend d'ailleurs bien compte de l'aspect ambivalent de ces récits dont le « devisement » (description) s'attache à donner une représentation du monde minéral, animal et végétal, ainsi que de la géographie humaine ; et dont le substantif « merveilles » renvoie à l'étonnement devant une réalité qui dépasse l'imagination.

Nous offrons ici, en trois parties, une version intégrale du récit de Marco Polo, illustrée par des enluminures de l'époque, version à lire, accompagnée d'une version à écouter :

• Livre Premier :

http://www.larevuedesressources.org/le-livre-des-merveilles-de-marco-Polo-livre-premier, 1466.html

• Livre Second :

http://www.larevuedesressources.org/le-livre-des-merveilles-de-marco-Polo-livre-deux, 1467.html

• Livre Troisième :

http://www.larevuedesressources.org/le-livre-des-merveilles-de-marco-Polo-livre-trois, 1468.html

Régis Poulet

Nous donnons ici le récit tel que publié par Eugene Muller, lequel est intervenu sur l'édition faite par Jean-Pierre Guillaume Pauthier pour la Librairie Ch. Delagrave en 1888.

Livre Premier

CHAPITRE 1

Comment Nicolas et Matteo Polo s'en allèrent en Orient.

L'an de Jésus-Christ 1253, sous l'empire du prince Baudoin, empereur de Constantinople(2), deux gentilshommes de la très illustre famille des Pauls, à Venise, s'embarquèrent sur un vaisseau chargé de plusieurs sortes de marchandises pour le compte des Vénitiens ; et ayant traversé la mer Méditerranée et le détroit du Bosphore par un vent favorable et le secours de Dieu, ils arrivèrent à Constantinople. Ils s'y reposèrent quelques jours ; après quoi ils continuèrent leur chemin par le Pont-Euxin, et arrivèrent au port d'une ville d'Arménie, appelée Soldadie(3) ; là ils mirent en état les bijoux précieux qu'ils avaient, et allèrent à la cour d'un certain grand roi des Tartares appelé Barka ; ils lui présentèrent ce qu'ils avaient de meilleur. Ce prince ne méprisa point leurs présents, mais au contraire les reçut de fort bonne grâce et leur en fit d'autres beaucoup plus considérables que ceux qu'il avait reçus. Ils demeurèrent pendant un an à la cour de ce roi, et ensuite ils se disposèrent à retourner à Venise. Pendant ce temps-là il s'éleva un grand différend entre le roi Barka et un certain autre roi Tartare nommé Allau, en sorte qu'ils en vinrent aux mains ; la fortune favorisa Allau, et l'armée de Barka fut défaite. Dans ce tumulte nos deux Vénitiens furent fort embarrassés, ne sachant quel parti prendre ni par quel chemin ils pourraient s'en retourner en sûreté dans leur pays ; ils prirent enfin la résolution de se sauver par plusieurs détours du royaume de Barka ; ils arrivèrent d'abord à une certaine ville nommée Guthacam(4), et un peu au-delà ils traversèrent le grand fleuve ; après quoi ils entrèrent dans un grand désert, où ils ne trouvèrent ni hommes ni villages, et arrivèrent enfin à Bochara(5), ville considérable de Perse. Le roi Barach faisait sa résidence en cette ville ; ils y demeurèrent trois ans.



Les frères Polo quittant Constantinople pour l’Est

CHAPITRE 2

Comment ils allèrent à la cour du grand roi des Tartares.

En ce temps-là un certain grand seigneur qui était envoyé de la part d'Allau vers le plus grand roi des Tartares, arriva à Bochara pour y passer la nuit ; et trouvant là nos deux Vénitiens qui savaient déjà parler le Tartare, il en eut une extrême joie, et songea comment il pourrait engager ces Occidentaux, nés entre les Latins, à venir avec lui, sachant bien qu'il ferait un fort grand plaisir à l'empereur des Tartares. C'est pourquoi il leur fit de grands honneurs et de riches présents, surtout lorsqu'il eut reconnu dans leurs manières et dans leur conversation qu'ils en étaient dignes.

Nos Vénitiens, d'un autre côté, faisant réflexion qu'il leur était impossible, sans un grand danger, de retourner en leur pays, résolurent d'aller avec l'ambassadeur trouver l'empereur des Tartares, menant encore avec eux quelques autres chrétiens qu'ils avaient amenés de Venise. Ils quittèrent donc Bochara ; et, après une marche de plusieurs mois, ils arrivèrent à la cour de Koubilaï(6), le plus grand roi des Tartares, autrement dit le Grand Khan, qui signifie roi des rois(7). Or la raison pourquoi ils furent si longtemps en chemin, c'est que marchant dans des pays très froids qui sont vers le septentrion, les inondations et les neiges avaient tellement rompu les chemins que, le plus souvent, ils étaient obligés de s'arrêter.



Les Polo à Boukhara

CHAPITRE 3

Avec quelle bonté ils furent reçus du Grand Khan.

Ayant donc été conduits devant le Grand Khan, ils en furent reçus avec beaucoup de bonté ; il les interrogea sur plusieurs choses, principalement des pays occidentaux, de l'empereur romain et des autres rois et princes, et de quelle manière ils se comportaient dans leur gouvernement, tant politique que militaire ; par quel moyen ils entretenaient entre eux la paix, la justice et la bonne intelligence. Il s'informa aussi des mœurs et de la manière de vivre des Latins ; mais surtout il voulut savoir ce qu'était la religion chrétienne, et ce qu'était le pape, qui en est le chef. À quoi nos Vénitiens ayant répondu le mieux qu'il leur fut possible, l'empereur en fut si content qu'il les écoutait volontiers et qu'il les faisait souvent venir à sa cour.

CHAPITRE 4

Ils sont envoyés au pontife de Rome par le Grand Khan.

Un jour le Grand Khan, ayant pris conseil des premiers de son royaume, pria nos Vénitiens d'aller de sa part vers le pape, et leur donna pour adjoint un de ses barons, nommé Gogaca, homme de mérite et des premiers de sa cour. Leur commission portait de prier le Saint-Père de lui envoyer une centaine d'hommes sages et bien instruits dans la religion chrétienne pour faire connaître à ses docteurs que la religion chrétienne est la meilleure de toutes les religions et la seule qui conduise au salut ; et que les dieux des Tartares ne sont autre chose que des démons, qui en ont imposé aux peuples orientaux, pour s'en faire adorer. Car comme cet empereur avait appris plusieurs choses de la foi chrétienne et qu'il savait bien avec quel entêtement ses docteurs tâchaient de défendre leur religion, il était comme en suspens, ne sachant de quel côté il devait reposer son salut, ni quel était le bon chemin. Nos Vénitiens, après avoir reçu avec respect les ordres de l'empereur, lui promirent de s'acquitter fidèlement de leur commission et de présenter ses lettres au pontife romain. L'empereur leur fit donner, suivant la coutume de l'empire, une petite table d'or, sur laquelle étaient gravées les armes royales, pour leur servir, et à toute leur suite, de passeport et de sauf-conduit dans tous les pays de sa domination, et à la vue de laquelle tous les gouverneurs devaient les défrayer et les faire escorter dans les lieux dangereux ; en un mot, leur fournir aux dépens de l'empereur tout ce dont ils auraient besoin pendant leur voyage. L'empereur les pria aussi de lui apporter un peu d'huile de la lampe qui brûlait devant le sépulcre du Seigneur à Jérusalem, ne doutant point que cela ne lui fût fort avantageux, si Jésus-Christ était le Sauveur du monde. Nos gens prirent congé de l'empereur et se mirent en chemin ; mais à peine avaient-ils faits vingt milles à cheval, que Gogacal, leur adjoint, tomba grièvement malade. Sur quoi ayant délibéré, ils résolurent de le laisser là et de continuer leur chemin, pendant lequel ils furent partout bien reçus, en vertu du sceau de l'empereur. Ils furent néanmoins obligés de mettre pied à terre en plusieurs

endroits, à cause des inondations ; en sorte qu'ils restèrent plus de trois ans avant de pouvoir arriver au port d'une ville des Arméniens appelée Layas(8) ; de Layas ils se rendirent à Acre(9), l'an de Notre Seigneur 1269, au mois d'avril.

CHAPITRE 5

Ils attendent l'élection d'un nouveau pontife.

Étant arrivés à la ville d'Acre, ils apprirent que le pape Clément IV était mort(10) depuis peu et qu'on n'en avait pas encore élu un autre en sa place, ce dont ils furent fort affligés. Il y avait à Acre un légat du Saint-Siège nommé Théobaldo, comte de Plaisance, à qui ils dirent qu'ils étaient envoyés du Grand Khan et lui exposèrent le sujet de leur commission ; le légat était d'avis qu'ils attendissent l'élection de l'autre. Ils allèrent donc à Venise et demeurèrent avec leurs parents et amis pour attendre que le nouveau pontife fût élu. Nicolas Polo trouva sa femme décédée ; mais il trouva en bonne santé son fils Marco, qui était alors âgé de quinze ans, et qui est l'auteur de ce livre. Cependant l'élection du nouveau pontife traîna pendant trois ans.



Marco Polo quittant Venise

CHAPITRE 6

Ils retournent vers le roi des Tartares.

Deux ans après qu'ils furent de retour dans leur patrie, les deux frères, craignant que l'empereur des Tartares ne s'inquiétât d'un si long délai, s'en furent à Acre trouver le légat, menant avec eux Marco Polo, dans le dessein qu'il les accompagnât dans un si long voyage. Le légat leur donna des lettres pour l'empereur des Tartares, dans lesquelles la foi catholique était clairement expliquée ; après quoi nos voyageurs se disposèrent à retourner en Orient ; mais ils n'étaient que fort peu éloignés d'Acre quand le légat reçut des lettres des cardinaux, par lesquelles on lui apprenait qu'il avait été élevé au souverain pontificat(11). Sur quoi il fit courir après nos Vénitiens et les avertit de différer leur voyage, leur donnant d'autres lettres pour l'empereur des Tartares, et pour compagnie deux frères prêcheurs d'une probité et d'une capacité reconnues, qui se trouvèrent pour lors à Acre : l'un s'appelait Nicolas et l'autre Guillaume de Tripoli. Ils partirent donc tous ensemble et arrivèrent à un port de mer d'Arménie. Et parce qu'en ce temps-là le sultan de Babylone(12) avait fait une rude invasion en Arménie, nos deux frères commencèrent à appréhender. Pour éviter les dangers des chemins et les sinistres aventures des guerres, ils se réfugièrent chez le maître d'un temple en Arménie ; car ils avaient déjà plus d'une fois couru risque de leur vie. Cependant ils s'exposèrent à toutes sortes de périls et de travaux et arrivèrent avec bien de la peine à une ville de la dépendance de l'empereur des Tartares, nommée Cleminfu(13). Car leur voyage, s'étant fait en hiver, avait été très fâcheux, étant souvent arrêtés par les neiges et les inondations. Le roi Koubilaï, ayant appris leur retour, quoiqu'ils fussent encore bien loin, envoya plus de quarante mille de ses gens au-devant d'eux, pour avoir soin de leur faire fournir toutes les choses dont ils pouvaient avoir besoin.



Kubilaï recevant les cadeaux du pape

BNF, manuscrit 2810

CHAPITRE 7

Comment les Vénitiens sont reçus par l'empereur des Tartares.

Ayant donc été introduits à la cour, ils se prosternèrent la face contre terre devant le roi, suivant la coutume du pays, duquel ils furent reçus avec beaucoup de bonté. Il les fit lever et leur commanda de lui raconter le succès de leur voyage et de leur commission auprès du souverain pontife ; ils lui rendirent compte de toutes choses avec ordre, et lui présentèrent les lettres qu'ils avaient. Le roi fut extrêmement réjoui et loua fort leur exactitude. Ils lui présentèrent aussi de l'huile de la lampe du saint — sépulcre, qu'il fit serrer dans un lieu honorable. Et ayant appris que Marco était le fils de Nicolas, il lui fit un fort bon accueil ; et il traita si bien les trois Vénitiens, à savoir le père, le fils et l'oncle, que tous les courtisans en étaient jaloux, quoiqu'ils leur portassent beaucoup d'honneur.



Marco Polo, son oncle et son père présentant à Kubilaï la lettre du pape

CHAPITRE 8

Comment Marco Polo se rendit agréable au Grand Khan.

Marco se fit bientôt aux manières de la cour de l’empereur des Tartares. Et ayant appris les quatre différentes langues de cette nation, en sorte qu’il pouvait non seulement les lire, mais aussi les écrire, il se fit aimer de tous, mais particulièrement de l’empereur, lequel, afin de faire éclater sa prudence, le chargea d’une affaire dans un pays éloigné et où il ne pouvait pas se rendre en moins de six mois. Il s’en acquitta avec beaucoup de sagesse et s’acquit tout à fait les louanges et les bonnes grâces du prince. Et sachant que l’empereur était curieux de nouveautés, il eut soin de s’informer, dans tous les pays par où il passa, des mœurs et des coutumes des hommes, des différentes espèces et de la nature des animaux, dont il faisait après cela le rapport à l’empereur, et par où il se concilia si bien son amitié que, quoiqu’il n’eût que dix-sept ans, le roi s’en servait dans les plus grandes affaires du royaume, l’envoyant dans les différentes parties de son vaste empire. Après qu’il avait expédié les affaires de sa commission, il employait le reste du temps à observer les propriétés des pays ; il remarquait la situation des provinces et des villes, ce qui se trouvait d’extraordinaire ou qui était arrivé dans les différents lieux par où il passait, et il mettait tout par écrit. Et c’est de cette manière qu’il a procuré à nos Occidentaux la connaissance de ce qui fera la matière du second livre.

CHAPITRE 9

Après plusieurs années passées à la cour du Grand Khan, ils obtiennent de retourner à Venise.

Après que nos Vénitiens eurent demeuré pendant quelque temps à la cour du Grand Khan, poussés du désir de revoir leur patrie, ils demandent permission au roi de s'en retourner, ce qu'ils eurent beaucoup de peine à obtenir, parce qu'il les voyait avec plaisir. Il arriva dans ce temps-là que le roi des Indes, nommé Argon, envoya trois hommes considérables à la cour du grand Koubilaï, qui s'appelaient Culataï, Ribusca et Coila, pour lui demander une fille de sa race en mariage, sa femme, nommée Balgana, étant morte depuis peu, laquelle, en mourant, avait mis dans son testament et prié instamment son mari de ne se jamais remarier qu'avec quelque fille de sa famille. De sorte que le roi Koubilaï leur accorda ce qu'ils demandaient, et choisit pour femme au roi Argon une fille de sa race nommée Gogatim, âgée de dix-sept ans, qu'il leur confia pour la lui mener. Ces envoyés devant partir pour conduire cette nouvelle reine, et connaissant l'ardent désir que les Vénitiens avaient de retourner en leur pays, prièrent le roi Koubilaï que, pour faire honneur au roi Argon, il leur permît de partir avec eux et d'accompagner la reine aux Indes, d'où ils pourraient continuer leur voyage en leur pays. L'empereur, pressé de leur sollicitation et de la demande des Vénitiens, leur accorda, quoiqu'à regret, ce qu'ils demandaient.

CHAPITRE 10

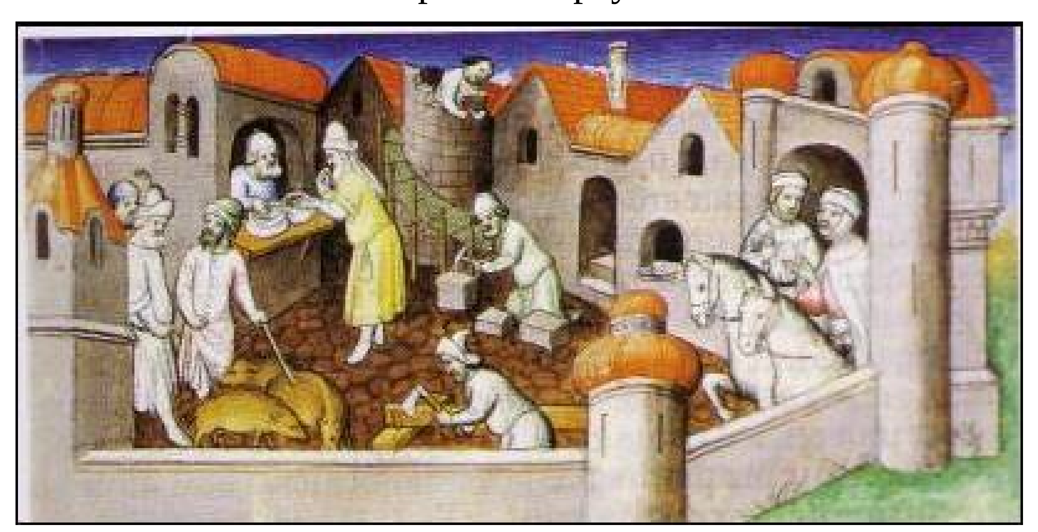
Leur retour à Venise.

Ils quittèrent donc la cour de Koubilaï et s'embarquèrent sur une flotte de quatorze navires chargés de munitions ; chaque navire avait quatre mâts et quatre voiles. Ils reçurent, en s'embarquant, deux tables d'or, ornées des armes du roi, qu'ils devaient montrer à tous les commandants des provinces de son empire, en vertu desquelles on devait leur fournir les provisions et autres choses nécessaires pour leur voyage. Le roi leur donna pour adjoints des ambassadeurs tant pour le souverain pontife que pour quelques autres princes chrétiens. Et après trois mois de navigation ils arrivèrent à une certaine île nommée Jana, et de là, traversant la mer Indienne, après beaucoup de temps ils arrivèrent au palais du roi Argon. Ils lui présentèrent la fille qu'il devait prendre pour femme, mais il la fit épouser à son fils. Des six cents hommes que le roi avait envoyés pour amener la nouvelle reine, plusieurs moururent en chemin et furent regrettés. Or nos Vénitiens et les ambassadeurs qui les accompagnaient partirent de là, après avoir obtenu du vice-roi, nommé Acata, qui gouvernait le royaume pendant la minorité, deux autres tables d'or, suivant la coutume du pays, pour leur servir de sauf-conduit par tout le royaume. Ils sortirent de cette manière sains et saufs et avec beaucoup d'honneur de ce pays-là ; et, après un long voyage et beaucoup de peines, ils arrivèrent, avec le secours de Dieu, à Constantinople et de là ils se rendirent à Venise, en bonne santé, comblés d'honneurs et de richesses, l'an de Notre-Seigneur 1295, remerciant Dieu de les avoir conduits, à travers tant de dangers, dans leur chère patrie. Il a fallu marquer ces choses dès le commencement, afin, que l'on sût de quelle manière et à quelle occasion Marco Polo, auteur de cette relation, a pu être informé de tout ce qu'il rapporte et de toutes choses qui vont être décrites dans les chapitres suivants.

CHAPITRE 11

De l’Arménie Mineure.

Après avoir fait mention de nos voyages en général, il faut maintenant venir au particulier et faire la description de chaque pays que nous n’avons touché qu’en passant, L’Arménie Mineure donc, qui est la première où nous avons entré, est gouvernée avec beaucoup de justice et d’économie ; le royaume a plusieurs villes, bourgs et villages ; la terre y est fertile, et il n’y manque rien de ce qui est nécessaire à la vie ; la chasse y est abondante en bêtes et en oiseaux ; l’air y est pur et subtil. Les habitants étaient autrefois bons guerriers ; mais à présent ils sont ensevelis dans la mollesse et ne s’adonnent plus qu’à l’ivrognerie et au luxe. Il y a en ce royaume une ville maritime, nommée Layas, dont le port est très bon ; et il y abonde beaucoup de marchands de toutes sortes de pays, et même de Venise et de Gênes ; c’est, pour ainsi dire, le magasin de diverses marchandises précieuses et de toutes les richesses de l’Orient, particulièrement des parfums de toutes les sortes. Cette ville est comme la porte des pays orientaux.



Vie quotidienne en Arménie mineure

CHAPITRE 12

De la province de Turquie.

La Turquie est une province de peuples ramassés : car elle est composée de Turcs, de Grecs et d'Arméniens. Les Turchiens ont une langue particulière, ils font profession de la loi détestable de Mahomet ; ils sont ignorants, rustiques, vivant la plupart à la campagne, tantôt sur les montagnes et tantôt dans les vallées, là où ils trouvent des pâturages : car leurs grandes richesses consistent en troupeaux de juments ; ils ont aussi des mulets qui sont fort estimés. Les Grecs et les Arméniens qui habitent parmi eux ont aussi des villes et des villages, et travaillent à la soie. Entre plusieurs villes qu'ils possèdent, les plus considérables sont Sovas, Cæsarea et Sébaste, où le bienheureux Basile a souffert le martyre pour la foi de Jésus-Christ. Ces peuples ne reconnaissent qu'un seul seigneur de tous les rois des Tartares.

CHAPITRE 13

De l'Arménie Majeure.

L'Arménie Majeure est la plus grande de toutes les provinces qui payent tribut aux Tartares ; elle est pleine de villes et de villages. La ville capitale s'appelle Arzinga ; on y fait d'excellent « buchiramus[14] » Il y a aussi plusieurs fontaines, dont les eaux sont salutaires pour les bains et la guérison de diverses sortes de maladies. Les plus considérables villes après la capitale sont Erzeroum et Darzirim. Plusieurs Tartares se retirent en été sur leur territoire pour jouir de la fraîcheur et de l'utilité des pâturages, et ne se retirent qu'en hiver, à cause des grandes neiges et des inondations. C'est sur les montagnes de cette province[15] que s'arrêta l'arche de Noé après le déluge. Elle a à l'orient la province des Géorgiens. Du côté du septentrion on trouve une grande source dont il sort une liqueur semblable à l'huile ; elle ne vaut rien à manger, mais elle est bonne à brûler et à tout autre usage ; ce qui fait que les nations voisines en tiennent faire leur provision, jusqu'à en charger beaucoup de vaisseaux, sans que la source, qui coule continuellement, en paraisse diminuée en aucune manière[16].

CHAPITRE 14

De la province de Géorgie.

La province de Géorgie paye tribut au roi des Tartares et le reconnaît pour son souverain. Les Géorgiens sont de beaux hommes, bons guerriers et fort adroits à tirer de l'arc ; ils sont chrétiens selon les rites des Grecs ; ils portent les cheveux courts comme les clercs d'Occident. Cette province est de difficile accès, principalement du côté de l'orient, car le chemin est très étroit et bordé d'un côté par la mer, et de l'autre par des montagnes. Il faut passer par ce chemin-là, qui est long de quatre lieues, avant que d'entrer dans le pays, ce qui fait qu'on en peut empêcher l'entrée à une grande armée, avec peu de monde. Les habitants ont plusieurs villes et châteaux ; leur principale richesse est en soie, dont ils font de riches étoffes. Quelques-uns s'appliquent aux ouvrages mécaniques, d'autres aux marchandises. La terre est assez fertile. Ils racontent une chose admirable de leur terre : ils disent qu'il y a un grand lac, formé par la chute des eaux des montagnes, qu'ils appellent communément mer de Chelucelam(17). Ce lac a environ six cent milles ; toute l'année il ne donne de poisson que le carême jusqu'au samedi saint ; ce lac est éloigné de toutes autres eaux de douze milles.

CHAPITRE 15

Au royaume de Mosul.

Le royaume de Mosul est à l'orient ; il touche en partie à l'Arménie Majeure. Les Arabes l'habitent, qui sont mahométans ; il y a aussi beaucoup de chrétiens, divisés en nestoriens et jacobins[18], qui ont un grand patriarche qu'ils appellent *catholique* et qui fait des archevêques, des abbés et tous autres prélats, qu'il envoie par tout le pays d'Orient, comme fait le pape de Rome pour les pays latins. On fait là de précieuses étoffes d'or et de soie. Au reste il y a dans les montagnes de ce royaume certains hommes, appelés Cardis (les Curdes), dont les uns sont nestoriens, les autres jacobins, et d'autres mahométans, qui sont de grands voleurs.

CHAPITRE 16

De la ville de Baldachi.

Il y a dans ces quartiers-là une ville considérable, nommée Baldachi (Bagdad), où fait sa résidence le grand prélat des Saracéniens (Sarrasins), qu'ils appellent Caliphe. On ne trouve point de plus belles villes que celle-là dans toute cette région. On y fait de fort belles étoffes de soie et d'or, de différente manière. L'an 1250, Houlagou, grand roi des Tartares, assiégea cette ville et la pressa si vivement qu'il la prit. Il y avait alors plus de cent mille hommes de guerre dans la place ; mais Houlagou était bien plus fort qu'eux. Au reste le Caliphe, qui était seigneur de la ville, avait une tour remplie d'or et d'argent, de pierres précieuses et d'autres choses de prix ; mais au lieu de se servir de ses trésors et d'en faire part à ses soldats, son avarice lui fit tout perdre avec la ville. Car le roi Houlagou, ayant pris la ville, fit mettre ce Caliphe dans la tour où il gardait son trésor, avec ordre de ne lui donner ni à boire ni à manger, et lui disant : « Si tu n'avais pas gardé ce trésor avec tant d'avarice, tu aurais pu te conserver toi et ta ville ; jouis-en donc présentement tout à ton aise ; bois-en, manges-en, si tu peux, puisque c'est ce que tu as le plus aimé. » C'est ainsi que ce misérable mourut de faim sur son trésor. Il passe par cette ville une grande rivière (le Tigre), qui va se décharger dans la mer des Indes, de l'embouchure de laquelle cette ville est éloignée de dix-huit milles, en sorte que l'on y apporte aisément toutes sortes de marchandises des Indes, et en abondance.



Le calife de Bagdad et les chrétiens

CHAPITRE 17

De la ville de Taurisium.

Il y a aussi en Arménie la célèbre ville de Taurisium (Tauris), fort renommée par toutes sortes de marchandises, entre autres de belles perles, des étoffes d'or et de soie et d'autres choses précieuses. Et parce que la ville est dans une situation avantageuse, il y vient des marchands de toutes les parties du monde, à savoir des Indes, de Baldach, de Mosul et de Cremesor. Il en vient aussi des pays occidentaux, parce qu'il y a beaucoup à gagner et que les marchands s'y enrichissent. Les habitants sont mahométans, quoiqu'il y en ait aussi de jacobins et de nestoriens. Il y a autour de cette ville de très beaux jardins et fort agréables, qui rapportent d'excellents fruits, et en abondance.

CHAPITRE 18

De quelle manière une certaine montagne fut transportée hors de sa place.

Il y a une montagne en ce pays-là, non loin de Taurisium, qui fut transportée hors de sa place par la puissance de Dieu à l'occasion que je vais dire[19]. Un jour les Saracéniens, voulant mépriser l'Évangile de Jésus-Christ et tourner sa doctrine en ridicule : « Vous savez, disaient-ils, qu'il est dit dans l'Évangile : Si vous aviez de la foi grande comme un grain de moutarde, vous diriez à cette montagne : transporte-toi là, et cela arriverait, et il n'y aurait rien d'impossible pour vous. À présent donc, si vous avez une vraie foi, transportez cette montagne hors de sa place. » Et comme les chrétiens étaient sous leur puissance, ils se trouvaient dans la nécessité ou de transporter la montagne ou d'embrasser la loi de Mahomet ; ou, s'ils ne voulaient faire ni l'un ni l'autre, ils étaient en danger de mort. Alors un fidèle serviteur de Jésus-Christ, exhortant ses camarades à avoir confiance en Dieu, et après avoir fait son oraison avec ferveur, commanda à la montagne de se transporter ailleurs. Ce qui arriva, au grand étonnement de ces infidèles, qui, à la vue d'un si grand miracle, se convertirent, et plusieurs Saracéniens embrassèrent la foi de Jésus-Christ.



Miracle de la montagne qui remue

BNF, manuscrit 2810

CHAPITRE 19

Du pays des Perses.

La Perse est une province très grande et très étendue ; elle a été autrefois fort célèbre et fort renommée ; mais à présent que les Tartares l'ont en leur disposition, elle a beaucoup perdu de son lustre[20]. Elle est cependant considérable entre les provinces voisines, car elle contient huit royaumes. Il y a en ce pays-là de beaux et grands chevaux, qui se vendent quelquefois jusqu'à deux cents livres tournois la pièce. Les marchands les amènent aux villes de Chisi et de Curmosa (Kormus), qui sont sur le bord de la mer, d'où ils les transportent aux Indes. Il y a aussi de très beaux ânes, qui se vendent jusqu'à trente marcs d'argent ; mais les hommes de ce pays sont très méchants ; ils sont querelleurs, voleurs, homicides, et professent la religion de Mahomet. Les marchands sont par-ci par-là tués par ces voleurs, s'ils ne voyagent par bandes. Dans les villes il y a cependant de très bons artisans et qui excellent dans les ouvrages de soie et d'or et de plumes. Le pays est abondant en gruau, blé, orge, millet et en toutes sortes de grains. Ils ont aussi, des fruits et du vin.

CHAPITRE 20

De la ville de Jasdi.

Jasdi[21] est une grande ville, dans le même pays, dans laquelle on fait beaucoup de marchandises. Il s'y trouve aussi des artisans subtils qui travaillent en soie. Les habitants sont aussi mahométans. Par-delà Jasdi, l'espace de sept milles, on ne trouve aucune habitation jusqu'à la ville de Kerman. Ce sont des lieux champêtres et broussailleux, fort propres à la chasse. On y trouve de grands ânes sauvages en abondance.

CHAPITRE 21

De la ville de Kerman.

Kerman est une ville très renommée, où se trouvent beaucoup de ces pierres précieuses qu'on appelle vulgairement « turchici » ou turquoises. De même sont ici des mines d'acier et d'andaine (antimoine). Pareillement, on y a des faucons excellents, le vol desquels est très vite, et qui néanmoins sont plus petits que les étrangers. Kerman a des artisans de plusieurs ordres, qui fabriquent quantité de brides, éperons, selles, épées, arcs, carquois, et d'autres instruments, selon la coutume de ce pays-là. Les femmes sont occupées de la broderie, et font des coutes (couvertures) et des chevets très curieux. De Kerman on s'en va par une grande plaine, et quand on a voyagé sept jours, on parvient à une descente, qui se parachève dans l'espace de deux jours, et cela tellement que le pied du passant penche toujours en bas. Dans cette plaine se trouvent force perdrix, comme aussi des châteaux et des villes ; dans la descente penchante sont beaucoup d'arbres fruitiers ; mais nulle demeure ou habitation, sinon celles des bergers. Il fait dans ce pays si froid en hiver que l'on n'y peut demeurer.

CHAPITRE 22

De la ville de Camandu et du pays de Reobarle.

On vient après cela à une grande plaine, où il y a une ville appelée Camandu(22). Elle était grande autrefois, mais les Tartares l'ont ruinée. Le pays en a gardé le nom ; on y trouve des dattes en abondance, des pistaches, des pommes de paradis (bananes), et plusieurs autres différents fruits qui ne croissent point chez nous. Il y a en ce pays-là de certains oiseaux nommés fincolines (francolins), dont le plumage est mêlé de blanc et de noir, qui ont les pieds et le bec rouges. Il y a aussi de fort grands bœufs, qui sont blancs pour la plupart, ayant les cornes courtes et non aiguës, et une bosse sur le dos(23), comme les chameaux, ce qui les rend si forts qu'on les accoutume aisément à porter de lourds fardeaux ; et quand on les charge, ils se mettent aussi à genoux, comme les chameaux ; après quoi ils se relèvent, étant dressés de bonne heure à ce manège. Les moutons de ce pays-là sont aussi grands que des ânes, ayant des queues si longues et si grosses qu'il y en a qui pèsent jusqu'à trente livres(24). Ils sont beaux et gras et de fort bon goût. Il y a aussi dans cette plaine plusieurs villes et villages, mais dont les murailles ne sont que de boue, mal construites, quoique assez fortes. Car il règne en ce pays-là de certains voleurs, qu'ils appellent Caraons, et qui ont un roi. Ces voleurs usent, dans leur brigandage, de certains enchantements. Quand ils vont faire leurs courses, ils font par leur art diabolique que le jour s'obscurcit pendant ce temps-là, en sorte que l'on ne peut pas les apercevoir ni par conséquent se précautionner, et ils peuvent faire durer cette obscurité six ou sept jours, pendant lequel temps ils battent la campagne, au nombre quelquefois de dix mille hommes. Ils campent comme les gens de guerre, et lorsqu'ils sont dispersés, voici comment ils font : ils prennent tout ce qu'ils rencontrent, bêtes et gens ; ils vendent les jeunes hommes et tuent les vieux. Moi Marco, qui écris ces choses, je suis une fois tombé à leur rencontre ; heureusement que je n'étais pas loin d'un château appelé Canosalim, où je n'eus que le temps de me sauver ; cependant plusieurs de ma suite tombèrent dans ce piège diabolique, et furent partie vendus et partie tués(25).

CHAPITRE 23

De la ville de Cormos.

Cette plaine dont nous venons de parler s'étend au midi d'environ cinq milles ; il y a au bout un chemin par où l'on est obligé d'aller toujours en descendant. Ce chemin est très méchant et rempli de voleurs et de dangers. Enfin l'on arrive dans de belles campagnes, qui s'étendent de la longueur de deux milles. Ce terroir abonde en ruisseaux et en palmiers. Il y a aussi quantité de toutes sortes d'oiseaux, mais surtout de perroquets, que l'on ne voit pas le long de la mer. De là on vient à la mer Océane, sur le bord de laquelle il y a une ville nommée Cormos(26), ayant un bon port, où abordent beaucoup de marchands, qui apportent des Indes toutes sortes de marchandises, comme des parfums, des perles, des pierres précieuses, des étoffes de soie et d'or et des dents d'éléphant. C'est une ville royale ayant sous sa dépendance d'autres villes et plusieurs châteaux. Le pays est chaud et malsain. Quand quelque étranger marchand ou autre meurt dans le pays, tous ses biens sont confisqués au profit du roi. Ils font du vin de dattes ou d'autres espèces de fruits, qui est fort bon ; cependant, quand on n'y est pas accoutumé, il donne le flux de ventre ; mais au contraire, quand on y est fait, il engraisse extraordinairement. Les habitants du pays ne se nourrissent point de pain ni de viande, mais de dattes, de poisson salé et d'oignon. Ils ont des vaisseaux, mais qui ne sont pas trop sûrs, n'étant joints qu'avec des chevilles de bois et de cordes faites d'écorces de certains bois des Indes. Ces écorces sont préparées à peu près comme le chanvre. On en fait des filasses, et de cette filasse des cordes très fortes, et qui peuvent résister à l'impétuosité des eaux et de la tempête ; elles ont cela de propre qu'elles ne pourrissent et ne se gâtent pas dans l'eau(27). Ces vaisseaux n'ont qu'un mât, une voile, un timon, et ne se couvrent que d'une couverture. Ils ne sont point enduits de poix, mais de la laitance des poissons. Et lorsqu'ils font le voyage des Indes, menant des chevaux et plusieurs autres charges, ils prennent plusieurs vaisseaux. Car la mer est orageuse, et les vaisseaux ne sont point garnis de fer. Les habitants de ce pays-là sont noirs et

mahométans ; en été, lorsque les chaleurs sont insupportables, ils ne demeurent point dans les villes, mais ils ont hors des murs des lieux de verdure entourée d'eau, où ils se retirent à la fraîcheur, contre les ardeurs du soleil. Il arrive aussi assez souvent qu'il règne un vent fort et brûlant, qui vient d'un certain désert sablonneux[28] ; alors, s'ils ne se sauvaient d'un autre côté, ils en seraient suffoqués, mais d'abord qu'ils commencent à en sentir les approches, ils se sauvent où il y a des eaux et se baignent dedans ; et de cette manière ils évitent les ardeurs funestes de ce vent. Il arrive aussi dans ce pays-là qu'ils ne sèment les terres qu'au mois de novembre, et ne recueillent qu'au commencement de mars, qui est le temps aussi où les fruits sont en état d'être serrés. Car dès que le mois de mars est passé, les feuilles des arbres et les herbes sont desséchées par la trop grande ardeur du soleil, en sorte que durant l'été l'on ne trouve pas un brin de verdure, si ce n'est le long des eaux. C'est la coutume du pays, quand quelque chef de la famille est mort, que la veuve le pleure pendant quatre ans, tous les jours une fois. Les pères et les voisins viennent aussi à la maison, jetant de grands cris, pour marquer la douleur qu'ils ont de sa mort.



Arrivée de marchands à Ormuz

BNF, manuscrit 2810

CHAPITRE 24

Du pays qui est entre les villes de Gormos et de Kerman.

Pour parler aussi des autres pays, il faut laisser les Indes et retourner à Kerman, pour parler ensuite avec ordre des terres que j'ai vues et parcourues. En allant donc au nord de la ville de Cormos, vers Kerman, on trouve une belle et grande plaine, qui produit de tout ce qui est nécessaire à la vie ; il y a surtout du blé en abondance. Les habitants ont aussi des dattes et d'excellents fruits en quantité ; ils ont aussi des bains fort salutaires pour la guérison de plusieurs sortes de maladies.

CHAPITRE 25

Du pays qui est entre Kerman et la ville de Cobinam.

En allant ensuite de Kerman à Cobinam (Kabis ?) on trouve un chemin fort ennuyant. Car outre qu'il est long de sept journées, on n'y trouve point d'eau ou fort peu. Encore sont-elles fort salées et amères, étant de couleur verte comme si c'était du jus d'herbes ; et si l'on en boit, on a le flux de ventre. La même chose arrive quand on use du sel fait de cette eau. Il est donc à propos que les voyageurs portent d'autre eau avec eux, s'ils ne veulent pas s'exposer à mourir de soif. Les bêtes même ont horreur de cette eau, lorsqu'elles sont obligées d'en boire ; et quand elles en ont bu, elles ont aussitôt le même mal que les hommes. Il n'y a dans ces déserts aucune habitation d'hommes ni de bêtes, excepté les onagres ou ânes sauvages, le pays ne produisant ni de quoi manger ni de quoi boire.

CHAPITRE 26

De la ville de Cobinam.

Cobinam est une grande ville, qui est riche en fer et en acier, et en audanic (antimoine). On y fait aussi de très grands et de très beaux miroirs d'acier. On y fait encore un onguent propre au mal des yeux, qui est comme une espèce d'éponge, et se fait en cette manière : ils ont en ce pays-là des mines dont ils tirent la terre et la cuisent dans des fourneaux ; la vapeur qui monte va dans ce récipient de fer et devient matière, étant coagulée ; la matière la plus grossière de cette terre, et qui reste dans le feu, est appelée éponge(29). Les habitants de ce canton-là sont mahométans.

CHAPITRE 27

Du royaume de Trimochaim et de l’arbre du soleil appelé par les Latins « l’arbre sec ».

Ayant laissé derrière soi la ville de Cobinam, on rencontre un autre désert très aride et qui, à huit journées de longueur, n’a ni arbres ni fruits ; le peu d’eau qu’il y a est très amère, en sorte que les juments même n’en peuvent pas boire. Il faut que les voyageurs en portent d’autre avec eux, s’ils ne veulent pas périr de soif. Après avoir passé ce désert on entre dans le royaume de Timochaim, où il y a beaucoup de villes et de châteaux. Ce royaume est borné au septentrion par la Perse. Il croît dans la plaine de ce royaume un grand arbre appelé l’arbre du soleil, et par les Latins l’arbre sec(30). Il est fort gros, ses feuilles sont blanches d’un côté et vertes de l’autre ; il porte des fruits faits en manière de châtaigne, mais vides et de couleur de buis. Cette campagne s’étend plusieurs milles sans que l’on y trouve un seul arbre. Les gens du pays disent qu’Alexandre le Grand combattit Darius en cette plaine. Toute la terre habitée du royaume de Timochaim est fertile et abondante en plusieurs choses, le climat en est bon l’air y est tempéré, les hommes y sont beaux, et les femmes encore plus belles ; mais ils sont tous mahométans.



Les frères Polo devant l’arbre sec

BNF, manuscrit 2810

CHAPITRE 28

D’un certain fameux tyran et de ses affaires.

Il y a par là un certain canton nommé Mulète[31], où commande un très méchant prince, appelé le Vieux des Montagnards, ou Vieux de la Montagne, dont j’appris beaucoup de choses, que je vais rapporter, comme les tenant des habitants du lieu. Voici ce qu’ils me racontèrent : Ce prince et tous ses sujets étaient mahométans ; il s’avisa d’une étrange malice. Car il assembla certains bandits appelés communément meurtriers, et par ces misérables enragés il faisait tuer tous ceux qu’il voulait, en sorte qu’il jeta bientôt la terreur dans tout le voisinage. De quoi il acheva de venir à bout par une autre imposture. Il y avait en ces quartiers-là une vallée très agréable, entourée de très hautes montagnes ; il fit faire un plantage dans ce lieu agréable, où les fleurs et les fruits de toutes sortes n’étaient pas épargnés ; il y fit aussi bâtir de superbes palais, qu’il orna des plus beaux meubles et des plus rares peintures. Il n’est pas besoin que je dise qu’il n’oublia rien de tout ce qui peut contribuer aux plaisirs de la vie. Il y avait plusieurs ruisseaux d’eau vive, en sorte que l’eau, le miel, le vin et le lait y coulaient de tous côtés ; les instruments de musique, les concerts, les danses, les exercices, les habits somptueux, en un mot tout ce qu’il y a au monde de plus délicieux. Dans ce lieu enchanté il y avait des jeunes gens qui ne sortaient point et qui s’adonnaient sans souci à tous les plaisirs des sens ; il y avait à l’entrée de ce palais un fort château bien gardé et par où il fallait absolument passer pour y entrer. Ce vieillard, qui se nommait Alaodin, entretenait hors de ce lieu certains jeunes hommes courageux jusqu’à la témérité, et qui étaient les exécuteurs de ses détestables résolutions. Il les faisait élever dans la loi meurtrière de Mahomet, laquelle promet à ses sectateurs des voluptés sensuelles après la mort. Et afin de les rendre plus attachés et plus propres à affronter la mort, il faisait donner à quelques-uns un certain breuvage, qui les rendait comme enragés et les assoupissait[32]. Pendant leur assoupissement, on les portait dans le jardin enchanté, en sorte que lorsqu’ils venaient de se réveiller de leur

assoupissement ; se trouvant dans un si bel endroit, ils s'imaginaient déjà être dans le paradis de Mahomet, et se réjouissaient d'être délivrés des misères de ce monde et de jouir d'une vie si heureuse. Mais quand ils avaient goûté pendant quelques jours de tous ces plaisirs, le vieux renard leur faisait donner une nouvelle dose du susdit breuvage, et les faisait sortir hors du paradis pendant son opération. Lorsqu'ils revenaient à eux et qu'ils faisaient réflexion combien peu de temps ils avaient joui de leur félicité, ils étaient inconsolables et au désespoir de s'en voir privés, eux qui croyaient que cela devait durer éternellement. C'est pourquoi ils étaient si dégoûtés de la vie qu'ils cherchaient tous les moyens d'en sortir. Alors le tyran, qui leur faisait croire qu'il était prophète de Dieu, les voyant en l'état qu'il souhaitait, leur disait : « Écoutez-moi, ne vous affligez point ; si vous êtes prêts à vous exposer à la mort, au courage, dans toutes les occasions que je vous ordonnerai, je vous promets que vous jouirez des plaisirs dont vous avez goûté. » En sorte que ces misérables, envisageant la mort comme un bien, étaient prêts à tout entreprendre, dans l'espérance de jouir de cette vie bienheureuse. C'est de ces gens-là que le tyran se servait pour exécuter ses assassinats et ses homicides sans nombre. Car, méprisant la vie, ils méprisaient aussi la mort ; en sorte qu'au moindre signe du tyran ils ravageaient tout dans le pays, et personne n'osait résister à leur fureur. D'où il arriva que plusieurs pays et plusieurs puissants seigneurs se rendirent tributaires du tyran pour éviter la rage de ces forcenés(33).

CHAPITRE 29

Comment le susdit tyran fut tué.

L’an 1262, Allau(34), roi des Tartares, assiégea le château du tyran, dans le désir de chasser un si méchant et si dangereux voisin de ses États, et il le prit avec tous ses assassins au bout de trois ans, les vivres leur manquant ; et après les avoir fait tous tuer, il fit détruire le château de fond en comble.

CHAPITRE 30

De la ville de Chebourkan.

En sortant dudit lieu, l'on vient dans un beau pays, orné de collines et de plaines, de fort bons pâturages et d'excellents fruits. La terre en est très fertile, et il n'y manque rien excepté l'eau, car il faut faire quelquefois cinquante et soixante milles pour en trouver, ce qui fait que les voyageurs sont obligés d'en porter avec eux, aussi bien que pour les bêtes. Il faut donc traverser ce pays-là le plus vite que l'on peut, parce qu'il est trop aride. Excepté cela, il y a beaucoup de villages : les habitants reconnaissent Mahomet. Après cela on vient à une ville nommée Chebourkan, où l'on trouve de tout en abondance, principalement des melons et citrouilles, qu'ils coupent par tranches et qu'ils vont vendre quand ils sont secs aux lieux voisins, où ils sont fort recherchés, parce qu'ils sont doux comme le miel. Il y a aussi dans ce pays-là beaucoup de gibier et de venaison.

CHAPITRE 31

De la ville de Balac.

En partant de là nous vînmes à une certaine ville nommée Balac (Balk), qui fut autrefois grande, célèbre et ornée de plusieurs édifices de marbre ; mais à présent c'est peu de chose, ayant été détruite par les Tartares. Les habitants du lieu disent qu'Alexandre le Grand y épousa une des filles de Darius ; elle est bornée au septentrion par la province de Perse ; en sortant et en marchant entre le midi et le septentrion, on ne trouve, pendant deux journées, aucune habitation, parce que les habitants, pour se mettre à couvert des insultes des voleurs et des brigands, dont ils étaient continuellement obsédés, ont été forcés de se retirer dans les montagnes. On trouve là des eaux en abondance et force gibier ; il y a aussi des lions. Les voyageurs doivent porter des vivres avec eux, pour deux jours, leur étant impossible de trouver aucun aliment sur cette route.

CHAPITRE 32

Au royaume de Taican.

Après avoir fait les deux journées dont nous avons fait mention, on rencontre un château nommé Taican, dont le terrain est abondant en froment et la campagne fort belle. Il y a aussi au midi de ce château des montagnes de sel si grandes, qu'elles pourraient fournir du sel à tout le monde entier. Le sel en est si dur qu'on ne peut le rompre et le tirer qu'avec des marteaux de fer. Passé ces montagnes, et allant entre l'orient et le septentrion, après avoir fait trois journées, vous arrivez à une ville nommée Kechem. Tous les habitants de ce pays sont mahométans ; ils boivent cependant du vin(35), car le terroir en fournit en abondance aussi bien que du froment et toutes sortes de fruits. Leur principale occupation est de vider les pots et les verres tout le jour ; leur vin est bien cuit et excellent ; mais les gens sont très méchants et bons chasseurs, car le pays est abondant en bêtes sauvages. Les hommes et les femmes vont la tête nue, excepté que les hommes se ceignent le front d'une espèce de bandelette, longue de dix paumes ; ils se font des habits des peaux des bêtes qu'ils prennent, de même que des souliers et des chausses, n'ayant point d'autres vêtements.

CHAPITRE 33

De la ville de Cassem.

La ville de Cassem est située dans une plaine ; il y a beaucoup de châteaux dans les montagnes qui lui sont voisines; une grande rivière passe au milieu. Il y a en cette contrée beaucoup de porcs-épics, qui, quand on approche pour les prendre, blessent souvent de leurs épines les hommes et les chiens: car les chiens étant lancés par les chasseurs sur ces porcs, étant ainsi provoqués, ils irritent et courroucent tellement ces bêtes féroces, qu'en courant ils s'élancent en arrière sur les hommes et sur les chiens avec tant de violence qu'ils les blessent souvent de leurs épines. Cette nation a une langue particulière. Les pasteurs demeurent dans les montagnes, n'ayant point d'autres habitations que les cavernes. On va de là, en trois journées, à la province de Balascia (Badakchan), il n'y a point d'habitations sur cette route.



La chasse au porc-épic

BNF, manuscrit 2810

CHAPITRE 34

De la province de Balascia.

Balascia (Badakchan) est une grande province qui a sa langue particulière, et dont le culte est mahométan. Ses rois se disent descendants d’Alexandre le Grand. Cette province produit des pierres de grand prix, qui tiennent leur nom de la province même(36). Il est défendu, sous peine de la vie, de fouir la terre pour chercher de ces pierres, et les transporter dans d’autres pays, sans la permission du roi. Car toutes ces pierres lui appartiennent ; il en envoie à qui il veut, soit en présent, soit en payement de tribut ; et quelquefois il en troque contre de l’or et de l’argent. Ce terrain produit une si grande quantité de ces pierres, que le revenu du roi n’en serait pas si considérable s’il était permis à un chacun de les chercher ; et par là aussi, en devenant trop commune, elle perdrait beaucoup de son prix. Il y a une autre province qui produit la pierre appelée « lazulum(37) », de laquelle se fait le meilleur azur qui se trouve dans le monde ; elle se tire des mines à peu près comme le fer ; il y a aussi des mines d’argent. C’est un pays très froid. Il y a beaucoup de beaux et de bons chevaux, qui sont grands et rapides à la course ; ils ont la corne du pied si dure qu’ils n’ont pas besoin d’être ferrés, quoiqu’ils courent par les cailloux et les rochers. Ce pays abonde encore en venaison et en gibier ; il y a aussi des hérodiens et de très bons faucons. Ses campagnes produisent d’excellents blés, froment et millet ; il y a des olives en quantité, mais ils font l’huile de sésame et de noix. Les habitants ne craignent point les invasions de leurs voisins, parce que les entrées de la province sont fort étroites et de difficile accès. Leurs villes et leurs forts sont fortifiés par art et par nature. Ils ont parmi eux de bons tireurs d’arc et d’excellents chasseurs. Ils sont vêtus la plupart de crin, parce que les étoffes de lin et de laine y sont fort chères ; les dames de qualité portent cependant du linge et des robes de soie.

CHAPITRE 35

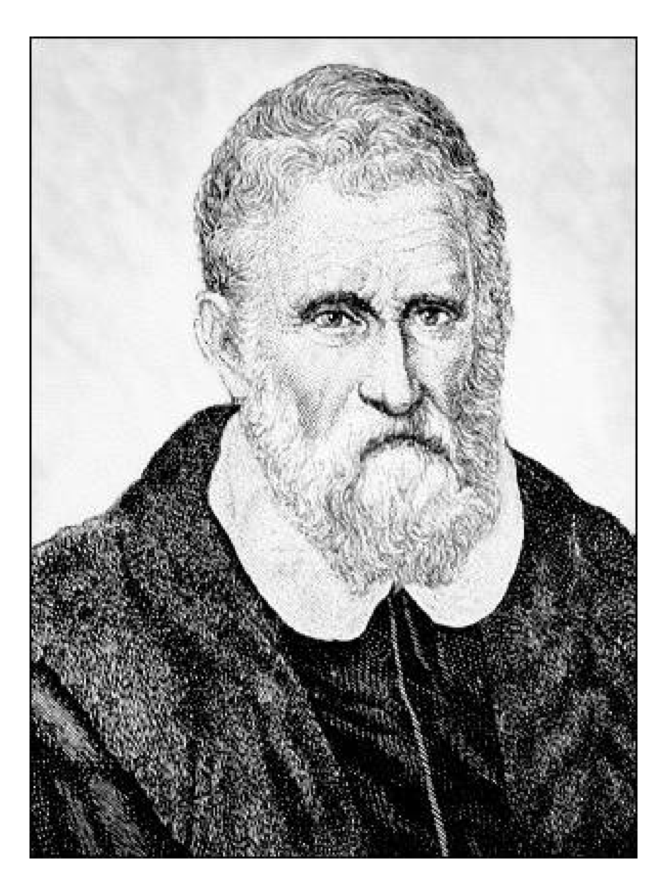
De la province de Bascia.

La province de Bascia est éloignée de Balascia de dix journées. C’est un pays fort chaud, ce qui fait que les hommes y sont noirs, mais rusés et malins ; ils portent des pendants d’oreilles d’or et d’argent, et aussi de perles ; ils vivent de riz et de viande, ils sont idolâtres, s’étudiant aux enchantements et invoquant les démons.

CHAPITRE 36

De la province de Chesimur.

La province de Chesimur (Cachemir) est éloignée de Bascia de sept journées. Les habitants ont une langue particulière et sont idolâtres, s'adressant aux idoles et recevant les oracles des démons. Ils font, par leurs sortilèges et leurs invocations, condenser l'air et former des tempêtes. Ils sont basanés, car le climat est tempéré. Ils vivent de riz et de chair, et cependant ils sont très maigres. Il y a beaucoup de villes et de villages ; leur roi ne paye tribut à personne, parce que son pays est entouré de déserts de tout côté, ce qui fait qu'il n'appréhende rien[38]. Il y a dans cette province de certains ermites qui servent les idoles dans des monastères et des cellules. Ils adorent leurs dieux par de grandes abstinences, ce qui fait qu'on les honore beaucoup et qu'on a grand' peur de les offenser en transgressant leurs cruels commandements ; d'où vient que ces ermites sont en grand honneur parmi le vulgaire.



Marco Polo

CHAPITRE 37

De la province de Vocam et de ses hautes montagnes.

Nous nous trouverions encore ici près des Indes, si je suivais ma première route ; mais parce que j'en dois faire la description dans le troisième livre, j'ai résolu de prendre un autre chemin et de revenir à Balascia, prenant ma route entre le septentrion et le midi. On vient donc en deux jours à un certain fleuve (l'Oxus), le long duquel on rencontre beaucoup de châteaux et de maisons de campagne. Les habitants de ces cantons sont de bonnes gens, bons guerriers, mais mahométans. À deux journées de chemin de cet endroit, on entre dans la province de Vocam (Wakkan), qui est sujette du roi de Balascia, ayant trois journées de chemin de long et de large. Les habitants ont une langue particulière et font profession de la loi de Mahomet. Ils sont vaillants guerriers et bons chasseurs, car ce pays-là est rempli de bêtes sauvages. Si de là vous allez du côté de l'orient, il vous faudra monter pendant trois jours jusqu'à ce que vous soyez parvenu sur une montagne, la plus haute qui soit dans le monde(39). On trouve là aussi une agréable plaine entre deux montagnes, où il y a une grande rivière, le long de laquelle il y a de gras pâturages où les chevaux et les bœufs, pour maigres qu'ils soient, s'engraissent en dix jours ; il y a aussi grande quantité de bêtes sauvages ; surtout on y trouve des béliers sauvages d'une grandeur extraordinaire, ayant de longues cornes dont on fait diverses sortes de vases(40). Cette plaine contient douze journées de chemin : elle s'appelle Pamer ; mais si vous avancez plus avant, vous trouvez un désert inhabité ; c'est pourquoi les voyageurs sont obligés de porter des provisions. On ne voit point d'oiseau en ce désert, à cause de la rigueur du froid, et que le terrain est trop élevé, et qu'il ne peut donner aucune pâture aux animaux. Si on allume du feu dans ce désert, il n'est ni si vif ni si efficace(41) que dans les lieux plus bas, à cause de l'extrême froidure de l'air. De là le chemin conduit entre l'orient et le septentrion, par des montagnes, des collines et des vallées, dans lesquelles on trouve plusieurs rivières, mais point d'habitation ni de verdure. Ce pays s'appelle

Belor, où il règne en tout temps un hiver continuel ; et cela dure pendant quarante journées, ce qui fait qu'on est obligé de se fournir de provisions pour tout ce temps-là. On voit cependant sur ces hautes montagnes, par-ci par-là, quelques habitations ; mais les hommes en sont très cruels et très méchants, adonnés à l'idolâtrie, et ils vivent de chasse et se vêtissent de peaux.

CHAPITRE 38

De la province de Cassar.

En sortant de là on vient à la province de Cassar (Kachghar), laquelle est tributaire du Grand Khan. Il y a dans cette province des vignes, des vergers, des arbres fruitiers, de la soie et toutes sortes de légumes. Les habitants ont leur langue particulière, sont bons négociants et bons artisans, et ils vont de provinces en provinces pour s'enrichir, étant si fort avides de biens et si avares qu'ils n'oseraient toucher à ce qu'ils ont une fois amassé. Ils sont aussi mahométans, quoiqu'il y ait entre eux quelques chrétiens nestoriens, qui ont leurs églises particulières. Le pays peut avoir cinq journées de long.

CHAPITRE 39

De la ville de Samarcham.

Samarcham est une grande ville et considérable dans le pays ; elle est tributaire du neveu du Grand Khan. Les habitants sont partie chrétiens et partie saracéniens, savoir mahométans. Il arriva en ce temps-là un miracle par la puissance divine en cette ville : le frère du Grand Khan, nommé Cigatai, qui commandait dans le pays., se fit baptiser, à la persuasion des chrétiens ; ceux-ci, ravis de joie et honorés de sa protection, firent bâtir dans cette ville une grande église qu'ils dédièrent à Dieu sous le titre de Saint Jean-Baptiste ; or les architectes qui bâtirent cette église le firent avec tant d'adresse, que tout le bâtiment reposait sur une colonne de marbre qui était au milieu de l'église ; or les mahométans avaient une pierre qui convenait tout à fait à servir de base à cette colonne ; les chrétiens la prirent et la firent servir à leur dessein ; de quoi les mahométans furent fâchés, n'osant néanmoins se plaindre, parce que le prince y avait donné les mains. Or il arriva que le prince, quelque temps après, vint à mourir, et comme son fils lui succéda bien au royaume, mais non pas dans la foi, les mahométans, prenant l'occasion aux cheveux, obtinrent de lui que les chrétiens seraient obligés de leur rendre la pierre fondamentale de ladite colonne. Les chrétiens leur offrirent une somme raisonnable pour le prix de leur pierre, mais ils ne consentirent point, voulant absolument leur pierre. Ce qu'ils faisaient par malice et parce qu'ils s'attendaient qu'en l'ôtant de sa place, l'église serait entièrement renversée. Les chrétiens, voyant bien qu'il n'y avait pas à regimber contre l'éperon et qu'ils n'étaient pas les plus forts, eurent recours au Dieu tout-puissant et à son saint Jean-Baptiste, les priant avec larmes de les secourir dans un si grand embarras. Le jour étant venu où l'on devait tirer la pierre de dessous la colonne, le bon Dieu permit qu'il en arrivât tout autrement que ce à quoi les mahométans s'attendaient ; car la colonne se trouvant suspendue de sa base de la hauteur de trois paumes, ne laissa pas de rester en état par la vertu toute-puissante de Dieu ; lequel miracle continue encore à présent.

CHAPITRE 40

De la province de Yarchan.

Étant partis de cette ville, nous entrâmes dans la province de Yarchan (Yarckand), faisant environ cinq jours de chemin. Cette province est abondante en tout ce qui est nécessaire à la vie ; elle est sujette du neveu du Grand Khan. Les habitants révèrent Mahomet ; il y a cependant parmi eux quelques chrétiens nestoriens.

CHAPITRE 41

De la province de Cotam.

La province de Cotam suit la province de Yarckan ; elle est située entre l'orient et le septentrion ; elle obéit au neveu du Grand Khan ; elle a plusieurs villes et villages, dont la capitale est appelée Cotam. Cette province peut avoir huit journées de long, il n'y manque rien de ce qui est nécessaire à la vie ; elle a beaucoup de soie et de très bonnes vignes en quantité. Les hommes n'y sont pas aguerris, mais fort, adonnés au trafic et aux arts ; ils sont mahométans.

CHAPITRE 42

De la province de Peim.

En allant par la même plage, on trouve la province de Peim (Paï ou Baï), qui a environ cinq journées d'étendue. Elle est sujette du Grand Khan et renferme plusieurs villes et villages. La capitale s'appelle Peim, qui est arrosée par une rivière, où l'on trouve des pierres précieuses, à savoir du jaspe et des chalcédoines. Les habitants de ce pays-là révèrent Mahomet, et sont fort adonnés aux arts et au trafic ; ils ont de la soie en abondance, de même que toutes les choses nécessaires à la vie. C'est une coutume dans cette province que quand un homme marié est obligé pour quelque affaire d'aller en voyage et qu'il demeure vingt jours dehors, il est permis à la femme de prendre un autre mari, et le mari peut à son retour épouser une autre femme, sans que cela fasse aucune difficulté.

CHAPITRE 43

De la province de Ciartiam.

Après cela on vient à la province de Ciartiam (Kharachar), qui est sujette du Grand Khan, et qui renferme beaucoup de villes et de châteaux ; la ville capitale est appelée du nom de la province. On y trouve dans plusieurs rivières beaucoup de pierres précieuses, surtout des jaspes et des chalcédoines, que les marchands portent à la province de Cathay (Chine orientale). La province de Ciartiam est fort sablonneuse, ayant plusieurs eaux amères, ce qui rend la terre stérile. Quand quelque armée étrangère passe par ce pays-là, tous les habitants s'enfuient dans le pays voisin avec leurs femmes, leurs enfants, leurs bêtes et leurs meubles, où ils trouvent de bonne eau et des pâturages, et ils y demeurent jusqu'à ce que l'armée soit passée ; quand ils s'enfuient ainsi, le vent efface tellement leurs vestiges sur le sable, que les ennemis ne peuvent y rien connaître ; mais si c'est l'armée des Tartares, auxquels ils sont sujets, ils ne s'enfuient pas : ils transportent seulement leur bétail dans un autre lieu, de peur que les Tartares ne s'en saisissent. En sortant de cette province il faut passer pendant cinq jours au travers des sables, où l'on ne trouve presque point d'eau, si ce n'est amère, jusqu'à ce que l'on arrive à une ville nommée Lop, et remarquez que toutes les provinces dont nous avons parlé jusqu'ici, à savoir Cassar, Yarcham, Cotam, Peim et Ciartiam, jusqu'à ladite ville de Lop, sont mises entre les limites de la Turchie(42).

CHAPITRE 44

De la ville de Lop et d'un fort grand désert.

Lop est une grande ville à l'entrée d'un grand désert[(43)], située entre l'orient et le septentrion ; les habitants sont mahométans ; les marchands qui veulent traverser le grand désert doivent s'y pourvoir de vivres. Ils s'y reposent pour cet effet pendant quelque temps pour acheter des mulets ou de forts ânes, pour porter leurs provisions, et à mesure que les provisions diminuent, ils tuent les ânes ou les laissent en chemin, faute de pouvoir les nourrir dans ce désert ; ils conservent plus aisément les chameaux, parce que, outre qu'ils mangent fort peu, ils portent de grosses charges. Les voyageurs rencontrent quelquefois dans ce désert des eaux amères, mais plus souvent de douces, en sorte qu'ils en ont tous les jours de nouvelles pendant les trente jours qu'il faut au moins employer pour le passer ; mais c'est quelquefois en si petite quantité qu'à peine y en a-t-il suffisamment pour une bande raisonnable de voyageurs. Ce désert est fort montagneux, et dans la plaine il est fort sablonneux ; il est en général stérile et sauvage, ce qui fait qu'on n'y voit aucune habitation. On y entend quelquefois, et même assez souvent pendant la nuit, diverses voix étranges. Les voyageurs alors doivent bien se donner de garde de se séparer les uns des autres ou de rester derrière ; autrement ils pourraient aisément s'égarer et perdre les autres de vue, à cause des montagnes et des collines, car on entend là des voix de démons qui appellent dans ces solitudes les personnes par leurs propres noms, contre faisant la voix de ceux qu'ils savent être de la troupe, pour détourner du droit chemin et conduire les gens dans le précipice. On entend aussi quelquefois en l'air des concerts d'instruments de musique, mais plus ordinairement le son des tambourins. Le passage de ce désert est fort dangereux[(44)].

CHAPITRE 45

De la ville de Sachion et de la coutume qu'on observe de brûler les corps morts.

Après avoir traversé le désert on vient à la ville de Sachion[(45)], qui est à l'entrée de la grande province de Tanguin, dont les habitants sont idolâtres, quoiqu'il s'y trouve quelques chrétiens nestoriens ; ils ont un langage particulier. Les habitants de cette ville ne s'adonnent point au négoce, mais vivent des fruits que la terre produit. Il y a plusieurs temples consacrés aux idoles, où l'on offre des sacrifices aux démons, qui sont fort honorés par le commun peuple. Quand il naît un fils à quelqu'un, aussitôt il le voue à quelque idole et nourrit pendant cette année-là un bélier dans sa maison, lequel il présente avec son fils au bout de l'an à cette idole, ce qui se pratique avec beaucoup de cérémonies et de révérence. Après cela on fait cuire le mouton et on le présente encore à l'idole, et il demeure sur l'autel jusqu'à ce qu'ils aient achevé leurs infâmes prières suivant la coutume ; surtout le père de l'enfant prie l'idole avec beaucoup d'instance de conserver son fils, qu'il lui a dédié. Au reste, voici comme ils en usent à l'égard des morts : les plus proches du mort ont soin de faire brûler les corps, ce qui se fait en cette manière : premièrement ils consultent les astrologues pour savoir quand il faut jeter les corps au feu ; alors ces fourbes s'informent du mois, du jour et de l'heure que le mort est venu au monde, et, ayant regardé sous quelle constellation, ils désignent le jour qu'on doit brûler le corps. Il y en à d'autres qui gardent le mort pendant quelques jours, quelquefois jusqu'à sept jours, et même jusqu'à un mois ; quelques-uns le gardent pendant six mois, lui faisant une demeure dans leur maison, dont ils bouchent toutes les ouvertures si adroitement qu'on ne sent aucune puanteur. Ils embaument le corps avec des parfums et couvrent la niche, qu'ils ont auparavant peinte et enjolivée de quelque étoffe précieuse. Pendant que le cadavre est à la maison, tous les jours à l'heure du dîner on met la table près de la niche, qui est servie de viandes et de vin ; laquelle

reste ainsi dressée pendant une heure, parce qu'ils croient que l'âme du mort mange de ce qui a été ainsi servi. Et quand on doit transférer le corps, les astrologues sont de nouveau consultés pour savoir par quelle porte on doit le faire sortir : car si quelque porte du logis se trouvait avoir été bâtie sous quelque influence maligne, ils disent qu'on ne doit pas s'en servir pour faire passer le corps, et ils en indiquent une autre, ou ils en font faire une autre. Or pendant qu'on fait le convoi par la ville, on dresse dans le chemin des échafauds, qui sont couverts d'étoffés d'or et de soie ; et quand le cadavre passe, ils répandent par terre d'excellent vin et des viandes exquises, s'imaginant que le mort s'en réjouit dans l'autre monde. Des concerts de musique et d'instruments précèdent le convoi ; et lorsqu'on est arrivé au lieu où le corps doit être brûlé, ils désignent et peignent sur des feuilles de papier diverses figures d'hommes et de femmes, et même de plusieurs pièces de monnaie ; toutes lesquelles choses sont brûlées avec le corps. Ils prétendent en cela que le mort aura en l'autre monde en réalité tout ce qui était peint sur ces papiers, et qu'il vivra avec cela heureux et honoré éternellement. La plupart des païens observent cette superstition en Orient, lorsqu'ils brûlent les corps de leurs morts.

CHAPITRE 46

De la province de Camul.

Camul (Khamil) est une province renfermée dans la grande province de Tanguth ; elle est sujette du Grand Khan, comprenant plusieurs villes et villages. Camul est voisine de deux déserts, à savoir le grand, dont nous avons parlé ci-dessus, et un autre plus petit. Cette province abonde en tout ce que l'homme peut souhaiter pour la vie. Les habitants ont une langue particulière et semblent n'être nés que pour se donner du bon temps. Ils sont idolâtres et adorent les démons, qui les portent à cela. Quand quelque voyageur s'arrête pour loger dans quelque endroit, le maître de la maison le reçoit avec joie et ordonne à sa femme et toute sa famille d'en avoir bien soin, de lui obéir en tout et de ne le point mettre dehors tant qu'il voudra rester dans sa maison ; pour lui, il va loger ailleurs et ne retourne point chez lui que son hôte ne soit parti. Pendant ce temps la femme obéit à l'hôte comme à son propre époux.

CHAPITRE 47

De la province Chinchinthalas.

Après la province de Camul on trouve celle de Chinchinthalas[(46)], qui est bornée au septentrion par un désert, et peut avoir en longueur environ seize journées de chemin ; elle est sujette du Grand Khan ; elle comprend plusieurs villes et beaucoup de châteaux. Le peuple est divisé en trois sectes : il y a peu de chrétiens, qui sont nestoriens ; les autres sont mahométans ou idolâtres. Il y a dans cette province une montagne où l'on trouve des mines d'acier et d'audanic, de même des salamandres[(47)], dont on fait des étoffes lesquelles étant jetées dans le feu ne sauraient être brûlées. Cette étoffe se fait de terre, de la manière que je vais dire, et que j'ai apprise d'un de mes compagnons, nommé Curficar, de la province de Turchie, homme de beaucoup d'esprit et qui a eu le commandement des mines d'où on les tire en cette province-là. On trouve sur cette montagne certaine mine de terre, qui produit des filets ayant aspect de laine, lesquels étant desséchés au soleil sont pilés dans un mortier de cuivre ; ensuite on les lave, ce qui emporte toute la terre ; enfin ces filets ainsi lavés et purifiés sont filés comme de la laine, et ensuite on en fait des étoffes. Et quand ils veulent blanchir ces étoffes, ils les mettent dans le feu pendant une heure ; après cela elles en sortent blanches comme neige et sans être aucunement endommagées. C'est de cette manière aussi qu'ils ôtent les taches sur ces étoffes, car elles sortent du feu sans aucune souillure. À l'égard du serpent (ou lézard) nommé salamandre, que l'on dit qu'il vit dans le feu, je n'ai pu rien apprendre dans les pays orientaux. On dit qu'il y a à Rome une nappe d'étoffe de salamandre, où le suaire de Notre Seigneur est enveloppé, de laquelle un certain roi des Tartares a fait présent au souverain pontife.

CHAPITRE 48

De la province de Suchur.

Ayant laissé derrière soi la province de Chinchinthalas, on prend un chemin qui mène à l'orient environ de dix journées de suite, où l'on ne trouve aucune habitation, si ce n'est en peu d'endroits, après quoi l'on entre dans la province de Suchur (Sou-Tchéou), où l'on trouve beaucoup d'habitations et de villages. La capitale s'appelle aussi Suchur. Dans cette province la plus grande partie des habitants est idolâtre, et il y a quelques chrétiens ; ils sont tous sujets du Grand Khan. Ils ne trafiquent point et se contentent de vivre des fruits que la terre produit. On trouve dans les montagnes de cette province de la rhubarbe[48], que l'on transporte par toute la terre.

CHAPITRE 49

De la ville de Campition.

Campition (Kan-Tchéou) est une ville grande et célèbre ; elle commande au pays de Tanguth. Ses habitants sont partie chrétiens, partie mahométans, et partie idolâtres. Ces derniers ont plusieurs monastères où ils adorent leurs idoles, qui sont faites de terre, de bois ou de boue, dorées par-dessus ; il y en a de si grandes qu'elles ont dix pas de long, auprès desquelles il y en a de plus petites, qui sont dans une posture respectueuse. Ces idoles ont leurs sacrificateurs et leurs religieux, qui, en apparence, vivent plus régulièrement que les autres, car plusieurs gardent le célibat et s'attachent à l'observation de la loi de leurs dieux. Ils comptent leur année par lunes, aussi bien que leurs mois et leurs semaines. Dans ces lunes ils s'abstiennent, pendant cinq jours, de tuer ni bête ni oiseau, et de manger aucune viande. Ils vivent aussi pendant ces jours-là plus exactement. Les idolâtres ont en cette ville une coutume, que chacun peut avoir autant de femmes qu'il en peut nourrir ; la première est seulement la plus estimée et passe pour la plus légitime. Le mari ne reçoit point de dot de sa femme ; mais il lui en assigne une en bestiaux, en argent, en serviteurs, suivant ses moyens. Si un homme se dégoûte de sa femme, il lui est permis de la répudier. Enfin cette nation regarde comme permises bien des choses que nous regardons comme de grands péchés. Ils vivent en beaucoup de choses comme les bêtes ; car j'ai eu le temps de connaître leurs mœurs, ayant demeuré dans cette ville avec mon père et mon oncle pendant un an, pour quelques affaires.



Tanguth célébrant des funérailles

BNF, manuscrit 2810

CHAPITRE 50

De la ville d'Ézina et d'un autre grand désert.

De la ville de Campition jusqu'à Ézina(49) il y a douze journées. Cette dernière est bornée au septentrion par un désert sablonneux ; il y a beaucoup de chameaux et plusieurs autres animaux et des oiseaux de divers genres. Les habitants sont idolâtres, négligeant le négoce et vivant des fruits que la terre produit. Les voyageurs se pourvoient en cette ville de provisions, quand ils veulent traverser ce grand désert dont nous avons parlé ; lequel ne peut se passer en moins de quarante jours. On ne trouve en ce désert aucune sorte d'herbe ni aucune habitation, si ce n'est quelques cabanes dans certaines montagnes et vallées, où quelques hommes se retirent pendant l'été. On trouve aussi en quelques endroits des bêtes sauvages, surtout des ânes, qui y sont en grand nombre. Au reste toutes les susdites provinces dépendent de la grande province de Tanguth.

CHAPITRE 51

De la ville de Caracorum et de l'origine de la puissance des Tartares.

Après avoir passé le grand désert ci-dessus, on vient à la ville de Caracorum(50) du côté du septentrion, d'où les Tartares ont pris leur origine. Car ils ont premièrement habité dans les campagnes de ce pays-là, n'ayant encore ni villes ni villages, et campant seulement où ils trouvaient des pâturages et de l'eau pour nourrir leur bétail. Ils n'avaient point non plus de prince de leur nation ; mais ils étaient tributaires d'un certain grand roi nommé Uncham, que l'on appelle communément aujourd'hui le grand Prêtre Jean(51) ; mais s'accroissant de jour en jour et devenant plus forts, le roi Uncham commença à appréhender qu'ils ne se révoltassent contre lui. Pour empêcher leur trop grande puissance, il résolut de les séparer et de leur assigner différents pays pour se retirer. Mais les Tartares, ne voulant point se séparer, se retirèrent tous dans un désert du côté du septentrion, occupant un grand pays, dans lequel ils crurent qu'ils seraient en sûreté et ne craindraient plus leur roi, auquel ils refusèrent dès lors de payer tribut.

CHAPITRE 52

Les Tartares élisent un roi d'entre eux, lequel fait la guerre au roi Uncham.

Quelques années après, les Tartares élurent un roi d'un consentement unanime : c'était un homme sage et prudent nommé Chinchis(52), et lui mirent la couronne sur la tête, l'an de Notre Seigneur 1187. Alors tous ceux de la nation accoururent de toute part, et promirent volontairement de lui rendre obéissance et soumission. Ce roi, qui, comme j'ai dit, était prudent, gouvernait sagement ses sujets, et en peu de temps soumit à son empire huit provinces. Et quand il prenait quelque ville ou quelque château, il défendait de tuer personne, ni de lui ôter son bien, lorsqu'on se soumettait de bon gré à sa domination ; ensuite il s'en servait pour soumettre d'autres villes. Cette humanité le fit aimer extrêmement de tout le monde, de sorte que, voyant sa gloire suffisamment bien établie, il envoya des députés au roi Uncham, auquel il payait autrefois tribut, pour le prier de lui donner sa fille en mariage. Mais Uncham, fort indigné du message, lui fit réponse avec beaucoup d'aigreur qu'il aimerait mieux faire brûler sa fille que de la donner en mariage à un de ses esclaves ; et ayant chassé les députés il leur dit : « Allez, dites à votre maître, puisqu'il est assez insolent pour demander la fille de son maître en mariage, qu'il n'espère pas cela, car je la ferais plutôt mourir que de la lui donner. »

CHAPITRE 53

Le roi Uncham est vaincu par les Tartares.

Le roi Chinchis, ayant entendu cette réponse, assembla une grande armée et se disposa à la guerre contre le roi Uncham, dans le dessein de tirer raison de cet affront, et alla se camper dans une plaine nommée Tanduc, et lui envoya déclarer qu'il eût à se défendre. Lequel vint aussitôt à la tête d'une très grande armée, et s'alla camper tout près des Tartares. Alors Chinchis, roi des Tartares, ordonna aux enchanteurs et aux astrologues de lui dire quel événement le combat devait avoir ; alors les astrologues rompant un roseau en deux morceaux les posèrent à terre, donnant le nom d'Uncham à l'un de ces morceaux et à l'autre celui de Chinchis, et puis ils dirent au roi : « Sire, pendant que nous ferons les invocations des dieux, il arrivera par leur puissance que ces deux morceaux de roseaux se choqueront l'un l'autre, et celui qui montera sur l'autre marquera quel roi sera victorieux dans ce combat, » Une grande multitude de monde étant accourue à ce spectacle, les astrologues commencèrent leurs prières et leurs enchantements, et aussitôt les morceaux du roseau commencèrent aussi à se mouvoir et à se combattre l'un contre l'autre, jusqu'à ce que celui qui avait le nom de Chinchis prit le dessus sur celui qui avait été nommé Uncham : ce que les Tartares ayant vu, ils furent par là comme assurés de la victoire. Le combat se donna donc le troisième jour, et après un grand carnage de part et d'autre la victoire demeura à la fin au roi Chinchis, d'où il arriva que les Tartares subjuguèrent le royaume d'Uncham. Chinchis régna encore six ans après la mort d'Uncham, pendant lesquelles il conquit plusieurs provinces ; mais à la fin, en assiégeant un certain château et s'étant approché de trop près, il fut atteint d'une flèche au genou, dont il mourut. Il fut enterré sur une montagne nommée Altaï[53], où tous ceux de sa race et tous ses successeurs ont depuis choisi leur sépulture, et on y transporte leurs corps, quand ils seraient à cent journées de là.

CHAPITRE 54

Suite des rois Tartares et de leur sépulture sur la montagne d’Altaï.

Le premier roi des Tartares fut appelé Chinchis, le second Gui, le troisième Barchim, le quatrième Allau, le cinquième Mangu(54), le sixième Koubilaï, qui règne présentement, et dont la puissance est plus grande que celle de tous ses prédécesseurs. Car si tous les royaumes des chrétiens et des Turcs étaient joints ensemble, à peine égaleraient-ils l’empire des Tartares, ce que l’on verra plus clairement en son lieu, lorsque je ferai la description de sa puissance et de son domaine. Or quand on transporte le corps du Grand Khan pour l’enterrer sur la montagne d’Altaï, ceux qui accompagnent le convoi tuent tous ceux qu’ils rencontrent sur le chemin, leur disant : « Allez servir notre seigneur et maître en l’autre monde. » Car ils sont tellement possédés du démon qu’ils croient que ces gens ainsi tués vont servir le roi défunt en l’autre vie ; mais leur rage ne s’étend pas seulement sur les hommes, mais aussi sur les chevaux, qu’ils égorgent quand ils se trouvent sur leur passage, croyant qu’ils doivent aussi servir au roi mort. Quand le corps du grand Khan Mangu, prédécesseur de celui-ci, fut mené sur la montagne d’Altaï pour y être inhumé, les soldats qui le conduisaient ont rapporté avoir tué de cette manière environ vingt mille hommes.

CHAPITRE 55

Des mœurs et coutumes les plus générales des Tartares.

C'est une chose permise et honnête parmi eux d'avoir autant de femmes qu'on en peut nourrir et de prendre pour femmes leurs plus proches parentes, excepté les sœurs, jusqu'à la belle-mère, si le père est mort. La première des femmes est la plus honorée. Il est permis d'épouser la veuve de son frère. Les hommes ne reçoivent point de dot de leurs femmes, mais en donnent aux femmes et à leurs mères. Les Tartares ont beaucoup d'enfants à cause de cette pluralité de femmes, et le grand nombre de ces femmes n'est pas à charge au pays, parce qu'elles sont fort laborieuses. Elles sont premièrement fort soigneuses du ménage et de préparer le boire et le manger. Les hommes vont à la chasse et ne s'attachent qu'au dehors et à l'exercice des armes. Les Tartares nourrissent de grands troupeaux de bœufs, de moutons et d'autres bestiaux, et les conduisent dans les lieux où il y a des pâturages ; en été ils vont sur les montagnes, pour y chercher la fraîcheur des bois et des pâturages, et en hiver ils se retirent dans les vallées, où ils trouvent de la nourriture pour leurs bêtes. Ils ont des cabanes faites comme des tentes et couvertes de feutre(55), qu'ils portent partout avec eux, car ils peuvent les plier, les tendre, les dresser et les détendre à leur fantaisie ; ils les dressent de manière que la porte regarde toujours le midi. Ils ont aussi des espèces de chariots couverts de feutre, dans lesquels ils mettent leurs femmes, leurs enfants et tous leurs ustensiles, où ils sont à couvert de la pluie, et qui sont traînés par des chameaux.

CHAPITRE 56

Des armes et des vêtements des Tartares.

Les armes dont les Tartares se servent au combat ne sont point de fer, mais faites de cuir fort et dur, tel que le cuir des buffles et des autres animaux qui ont le dos le plus dur. Ils sont fort adroits à tirer de l'arc, y étant exercés dès leur jeunesse. Ils se servent aussi de clous et d'épées, mais cela est rare. Ceux qui sont riches sont habillés de vêtements de soie et d'or, qui ont des doublures de fines peaux de renards ou d'armelines, ou d'autres animaux appelés vulgairement zibelines, qui sont les plus précieuses de toutes.

CHAPITRE 57

Du manger des Tartares.

Les Tartares se nourrissent de viandes fort grossières ; leurs mets plus ordinaires sont la viande, le lait et le fromage. Ils aiment fort la venaison des animaux purs ou immondes, car ils mangent la chair des chevaux et de certains reptiles qui sont chez eux en abondance. Ils boivent le lait des cavales, qu'ils préparent de telle manière qu'on le prendrait pour du vin blanc, et qui n'est pas une boisson trop mauvaise ; ils l'appellent chuinis[56].

CHAPITRE 58

De l’idolâtrie et des erreurs des Tartares.

Les Tartares adorent pour Dieu une certaine divinité qu’ils se sont forgée eux-mêmes, qu’ils appellent Natagai. Ils croient qu’il est le Dieu de la terre et qu’il prend soin d’eux, de leurs enfants, de leurs troupeaux et des fruits de la terre. Ils ont ce Dieu en grande vénération, et il n’y en à point qui n’ait dans sa maison son image. Et parce qu’ils croient que Natagai a une femme et des enfants, ils mettent auprès de son image de petites représentations de femmes et d’enfants, à savoir l’image d’une femme à sa gauche, et des images d’enfants devant la face de l’idole. Ils portent beaucoup de respect à ces idoles, surtout avant le dîner et avant le souper, car alors avant de manger ils oignent la bouche de leurs images de la graisse des viandes qui sont sur la table et en mettent une partie en dehors de la maison à leur honneur, croyant que leurs dieux vont manger leur offrande. Après quoi ils mangent le surplus. Si un Tartare perd un fils qui n’ait jamais été marié et qu’il meure en même temps une fille à un autre, les parents de l’un et de l’autre s’assemblent et font le mariage des deux morts ; après avoir dressé le contrat, ils peignent le garçon et la fille sur un papier, et, après avoir réuni quelque argent et quelques ustensiles et meubles, ils font brûler le tout, croyant fermement que les morts sont mariés ensemble en l’autre monde. Ils font aussi en cette occasion de grands festins, dont ils répandent une partie du manger par terre çà et là, croyant que les mariés y participent et mangent ce qui a été répandu. C’est pourquoi les parents sont aussi persuadés de la réalité de ce mariage que s’il avait été fait pendant la vie de l’un et de l’autre.

CHAPITRE 59

De la valeur et de l’industrie des Tartares.

Les Tartares sont belliqueux et courageux dans les armes et infatigables dans le travail. Ils ne sont ni mous ni efféminés, n’étant point accoutumés aux délices ; mais ils sont endurcis à la fatigue et supportent facilement la faim. Il arrive souvent qu’ils seront un mois sans manger autre chose que du lait des juments et la chair des bêtes qu’ils prennent à la chasse. Leurs chevaux mêmes, quand ils vont à la guerre, n’ont point d’autre nourriture que l’herbe des champs, en sorte que cette nation est fort laborieuse et se contente de peu. Lorsqu’ils vont faire quelque expédition dans quelque pays éloigné, ils ne portent point d’autres équipages que leurs armes et de petites tentes pour se mettre à l’abri lorsqu’il pleut. Chacun porte aussi deux petits vases ; dans l’un ils mettent leur lait, l’autre est pour cuire leurs viandes. Mais lorsqu’ils veulent faire une prompte marche, ils prennent leur lait, dont ils font une espèce de pâte, quand il est coagulé, et qui leur sert de boire et de manger(57).

CHAPITRE 60

De la Justice et des jugements des Tartares.

Voici comment ils punissent les criminels : si quelqu’un a volé une chose de peu de valeur et ne mérite pas la mort, il est fouetté de sept coups de verges ; ou de dix-sept, de vingt-sept, et quelquefois de quarante-sept, proportionnant le nombre des coups à la grandeur du crime, ce qui va quelquefois jusqu’à cent, ajoutant toujours dix ; en sorte que parfois la mort s’ensuit. Mais si quelqu’un a volé un cheval ou autre chose qui mérite la mort, on lui ouvre le ventre ; si toutefois il a de quoi racheter sa vie, il doit réparer le vol en en payant neuf fois la valeur. C’est pourquoi ceux qui ont des chevaux, des bœufs, des chameaux, se contentent de les marquer au poil avec un fer chaud, et les envoient sans aucune garde à la pâture ; ils font seulement garder les petits animaux par des pasteurs. Ce furent là les premières coutumes des Tartares ; mais comme ils ont été depuis mêlés à différentes nations, ils ont beaucoup dégénéré de leurs premières lois, et se sont assujettis à celles des peuples avec lesquels ils se sont trouvés.

CHAPITRE 61

les campagnes de Bargu et des îles qui sont à l'extrémité du septentrion.

Nous nous sommes un peu arrêtés aux coutumes et mœurs des Tartares ; maintenant nous continuerons à faire la description des autres provinces de l'Orient, en suivant le même ordre que nous avons tenu ci-devant. Ayant laissé la ville de Caracorum et la montagne d'Altaï du côté du septentrion, on vient aux campagnes de Bargu[58], qui ont quarante journées de long. Les habitants de ces cantons s'appellent Nerkistes, et obéissent au Grand Khan, observant les coutumes des Tartares. Ce sont des hommes sauvages et qui ne vivent que de leur chasse ; ils prennent particulièrement des cerfs, qui sont en abondance et qu'ils savent si bien apprivoiser qu'ils s'en servent comme des chevaux et des ânes ; ils n'ont ni blé ni vin. En été ils s'exercent beaucoup à la chasse des oiseaux et des animaux sauvages, dont ils mangent la chair pendant l'hiver, car pendant cette saison ils sortent du pays à cause de la rigueur du froid. Après avoir quitté ces campagnes et cheminé pendant quarante journées sur l'orient et un peu au septentrion, on trouve l'Océan, sur les montagnes duquel les faucons ont coutume de faire leurs nids quand ils doivent passer la mer. On prend là ces faucons et on les porte à la cour du Grand Khan. Il y a dans ces parties septentrionales quelques îles qui avancent si près du septentrion, que l'étoile de tramontane (la polaire) y demeure quelque peu visible à midi.

CHAPITRE 62

Au pays d'Erigimul et de la ville de Singui.

Il nous faut retourner ici à la ville de Campition dont nous avons parlé un peu plus haut, afin de prendre de là notre route, pour parcourir les autres provinces qui nous restent à décrire. En partant donc de Campition et marchant du côté de l'orient par l'espace de cinq journées de chemin, on entend dans les lieux à moitié chemin des voix horribles de démons, pendant la nuit, jusqu'à ce qu'on ait atteint le royaume d'Erigimul, qui est un grand royaume sujet du Grand Khan. On trouve là des chrétiens nestoriens, des mahométans et des idolâtres. Il y a beaucoup de villes et de châteaux. De là, si l'on avance entre l'orient et le midi, on vient à la province de Cathay(59). Il y a cependant entre le royaume de Cathay et celui de Cerguth une ville nommée Singui (Si-ning-fou), qui est tributaire du Grand Khan, dont les habitants professent aussi les trois susdites sectes. On trouve là des bœufs sauvages très beaux et grands comme des éléphants(60), ayant le poil noir et blanc de la longueur de trois paumes : Il y a de ces bœufs que l'on apprivoise et dont on se sert comme d'autres bêtes de charge ; d'autres, étant mis à la charrue, font en peu de temps beaucoup de travail. On recueille en cette province le plus excellent musc qui soit en tout le monde, car il y a en ce pays-là un certain bel animal de la grandeur d'une gazelle, ayant le poil épais comme le cerf et les pieds de même ; il n'a que quatre dents, deux en haut et deux en bas, qui sont longues de trois travers de doigt en dessous de ses lèvres(61). Or il a près du nombril ; entre cuir et chair, une vessie pleine de sang, lequel sang est ce musc agréable et précieux. Les habitants sont idolâtres, adonnés à leurs sens, gras de corps et ayant un fort petit nez, et se laissant croître le poil sur les lèvres. Les femmes sont blanches et belles. Quand les hommes veulent se marier, ils cherchent plutôt la beauté que la noblesse ou la richesse ; d'où il arrive souvent qu'un grand seigneur épousera une pauvre fille, mais qui sera belle, et assignera de quoi vivre à sa mère. On trouve là beaucoup de négociants et d'artisans. Cette province peut avoir vingt-cinq journées de long et est fort

fertile ; il y a une grande quantité de faisans, qui ont la queue de huit ou dix paumes de long. On y trouve aussi plusieurs autres sortes d’oiseaux d’un très beau plumage, mêlés de diverses belles couleurs.

CHAPITRE 63

De la province d'Égrigaia.

En allant plus avant vers l'orient et après avoir fait sept journées, on rencontre la province d'Égrigaia (?) où il y a beaucoup de villes et de châteaux. Elle dépend de la grande province de Tanguth, dont la ville capitale s'appelle Calacia (?). Les habitants sont idolâtres, excepté quelques chrétiens nestoriens, qui y ont trois églises. Ils sont tous sujets du Grand Khan. On trouve dans la ville de Calacia des draps qu'on appelle camelots, qui sont faits de laine blanche et de poils de chameau(62) et qui sont aussi beaux qu'on en puisse trouver dans tout le monde. Ce qui fait que les négociants les transportent en divers pays.

CHAPITRE 64

De la province de Tenduch, de Gog et Magog, et de la ville des Cianiganiens.

En sortant de la province d'Égrigaia et allant vers l'orient, le chemin conduit à la province de Teuduch(63), qui contient beaucoup de villes et de châteaux, et où ce grand roi, renommé par toute la terre sous le nom vulgaire de Prêtre-Jean, faisait autrefois sa résidence ; mais à présent cette province paye tribut au Grand Khan ; elle a un roi qui est de la race du grand Prêtre-Jean. Au reste, tous les Grands Khans, depuis la mort de celui qui fut tué dans le combat qu'il donna contre Cinchis, ont toujours donné leurs filles en mariage à ces rois-là. Et quoiqu'il y ait dans le pays quelques idolâtres et quelques mahométans, cependant la plus grande partie des habitants de la province sont chrétiens, et les chrétiens tiennent le premier rang dans la province, surtout parmi une certaine nation nommée Argon, qui surpasse les autres peuples en capacité et en excellence. Il y a aussi deux cantons nommés Gog et Magog. On trouve dans ces pays la pierre nommée lazuli, dont on fait d'excellent azur. On y fait aussi des étoffes de poil de chameau, qui sont très bonnes, de même que des étoffes de soie et d'or de plusieurs façons. Il y a là une ville nommée Sindacui, où l'on fait de très belles et bonnes armes de diverses sortes, pour l'usage des gens de guerre. Il y a dans les montagnes de cette province de grandes mines d'argent et grande quantité de bêtes sauvages pour la chasse ; le pays de montagnes est appelé Ydisa. À trois journées de la susdite ville on en trouve une autre, nommée Cianiganiorum, où il y a un magnifique palais appartenant au Grand Khan et où il fait sa demeure quand il vient dans la ville. Il y vient souvent, parce qu'il y a près de cette ville des marais où il y a de toutes sortes d'oiseaux, surtout des grues, des faisans, des perdrix et d'autres sortes. On prend ces oiseaux avec des griffalques (gerfauts) ou faucons ; le roi y goûte un singulier plaisir. On y trouve de cinq sortes de grues : quelques-unes ont les ailes noires comme les corbeaux ; d'autres sont

blanches ayant les plumes semées d'yeux de couleur d'or, comme nos paons ; on en voit aussi comme chez nous ; il y en a d'autres plus petites, mais qui ont de longues plumes très belles de couleur mêlée de rouge et de noir ; la cinquième espèce est de couleur grise, ayant les yeux rouges et noirs, et celles-là sont fort grandes. Il y a près de cette ville une vallée où se voient quantité de cabanes dans lesquelles on nourrit un grand nombre de perdrix, que l'on garde pour le roi lorsqu'il vient en cette ville.

CHAPITRE 65

De la ville de Ciandu et de son bois, et de quelques fêtes des Tartares.

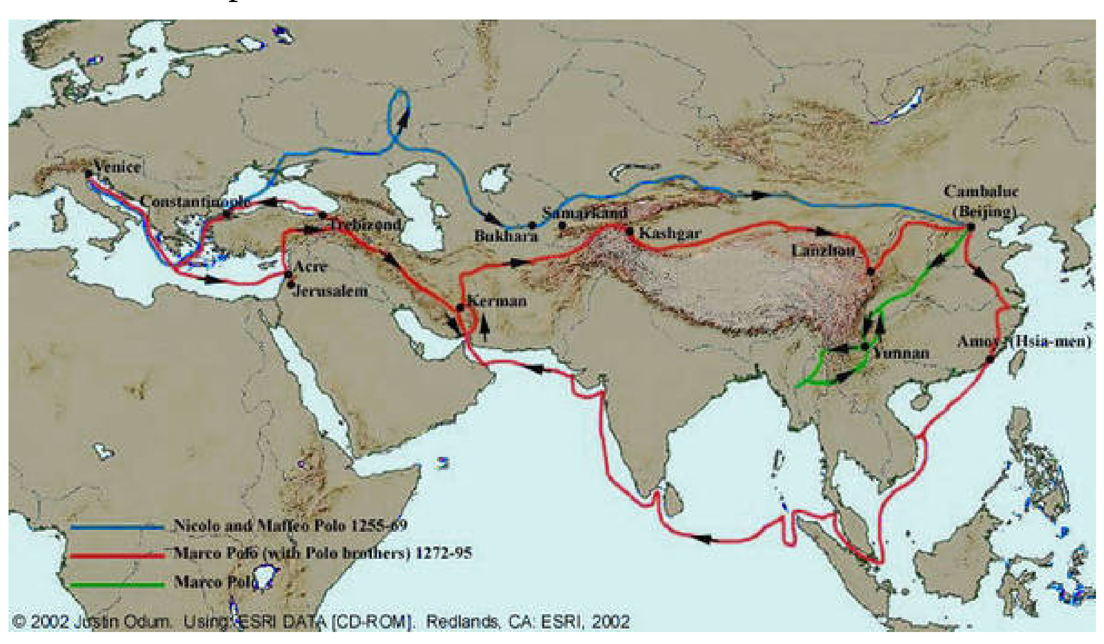
Il y a trois journées en avançant vers le septentrion de la ville de Cianiganiorum jusqu'à celle de Ciandu, qui fut bâtie par le grand Khan Koubilaï, lequel y fit construire un superbe palais de marbre enrichi d'or(64). Près de ce palais il y a un parc royal fermé de murailles de toute part, et qui a quinze milles de tour. Dans ce parc il y a des fontaines et des rivières, des prairies et diverses sortes de bêtes, comme cerfs, daims, chevreaux, et des faucons, que l'on entretient pour le plaisir et pour la table du roi, lorsqu'il vient dans la ville. Car il y vient souvent pour prendre le divertissement de la chasse ; il monte à cheval et mène avec lui un léopard apprivoisé, qu'il lance sur les daims, et qui, après avoir pris la bête, la porte aux gerfauts, à quoi le roi trouve un fort grand plaisir. Au milieu de ce parc il y a une maison bâtie avec des roseaux très magnifiques, étant dorée dehors et dedans et remplie de belles peintures ; elle est bâtie avec tant d'industrie que la pluie n'y peut faire aucun dommage. Cette maison se peut porter partout comme une tente, car l'on soutient qu'elle est attachée avec deux cents cordes de soie ; les roseaux dont elle est construite ont quinze pas de longueur et trois paumes d'épaisseur ; tout en est fait : les colonnes, les tables. Les assemblages et les couvertures. Ces roseaux sont rompus à l'endroit des nœuds, et chaque partie fendue donne comme deux petites gouttières, par lesquelles la pluie s'écoule, ne causant aucun dommage. Le Grand Khan demeure là ordinairement pendant trois mois de l'année, à savoir juin, juillet et août ; car cet endroit a un air fort sain, n'étant point exposé aux ardeurs du soleil. Pendant ces trois mois la maison demeure sur pied, et le reste du temps elle est pliée et serrée. Le roi part de la ville de Ciandu le 28 d'août, et va à un autre endroit pour faire un sacrifice solennel à ses dieux, et leur demander la continuation de la vie et de la santé, pour lui, pour ses femmes, ses enfants et ses bestiaux. Car il a une grande

quantité de chevaux blancs et de cavales blanches. On en fait monter le nombre jusqu'à dix mille et plus. Or pendant cette fête on prépare du lait de cavale, dans de beaux vases ; et le roi, de ses propres mains, le verse par terre çà et là, s'imaginant, instruit à cela par ses magiciens, que les dieux boivent ce lait répandu, et que cela les engage à prendre soin de tous ses biens. Après ce sacrifice le roi boit lui-même de ce lait de cavales blanches, et il n'est permis à personne d'en boire ce jour-là, à moins qu'il ne soit de la maison royale, excepté un certain peuple de ces cantons-là, nommé Horiach, qui a aussi ce privilège, à cause d'une grande victoire qu'il remporta pour le service du grand Khan Chinchis. Cette coutume est observée des Tartares depuis un temps immémorial, le 28e jour d'août ; et de là vient aussi que les chevaux blancs et les cavales blanches sont en grande vénération parmi le peuple. On mange aussi dans cette province de la chair humaine, prise sur ceux qui ont été exécutés à mort pour leurs crimes : car pour ceux qui meurent de maladie on ne les mange point. Le Grand Khan a des magiciens, qui, par leur art diabolique, obscurcissent l'air et y excitent des tempêtes, ne laissant la clarté de la lumière que sur le palais royal. Ces magiciens par le même art font, lorsque le roi est à table, que les vases d'or où il boit se transportent d'eux-mêmes sur la table où il est, d'une autre table qui est au milieu d'une cour et qui sert de buffet ; et ils disent qu'ils font tout cela par une vertu secrète. Et cela peut être vu des milliers de personnes présentes. N'y a-t-il pas d'ailleurs en nos pays ces savants nécromanciens qui vous diront que ces choses sont très faisables(65) ? Quand ils célèbrent les fêtes de leurs idoles, le roi leur donne des béliers, qu'ils offrent à leurs dieux, brûlant plusieurs bois d'aloès et d'encens en sacrifice de bonne odeur. Après quoi ils font cuire la chair du bélier, et la présentent à manger à leurs idoles avec des cris de réjouissance ; et en répandent le jus par terre de avant eux, assurant que par là ils obtiennent de la clémence de leurs dieux la fertilité de la terre.

CHAPITRE 66

De quelques moines idolâtres.

On trouve en ce pays-là plusieurs moines dévoués au service des idoles ; ils ont un grand monastère de la grandeur à peu près d'un village, contenant environ deux mille moines, qui vivent au service des idoles, étant habillés et rasés d'une manière différente des autres. Car ils se rasent la tête et la barbe et portent un habit religieux ; leur occupation est de chanter, ou plutôt de beugler, aux fêtes des idoles ; ils allument plusieurs cierges dans le temple et font plusieurs autres cérémonies ridicules et extravagantes. Il y en a d'autres endroits d'autres moines idolâtres, dont quelques-uns ont plusieurs femmes ; d'autres gardent le célibat à l'honneur de leurs dieux et mènent une vie austère, car ils ne mangent rien que du son bouilli dans l'eau. Ils sont aussi vêtus de bure de couleur obscure ; ils couchent sur des planchers fort froids. Cependant les autres moines, qui mènent une vie plus relâchée, regardent comme hérétiques ceux qui mènent une vie si austère, disant qu'ils n'honorent point Dieu comme il faut(66).



Itinéraires des Polo

Livre Second

CHAPITRE 67

De la puissance et de la magnificence de Koublaï, très grand roi des Tartares.

J’ai résolu de faire dans ce second livre la description de la pompe, de la magnificence, de la somptuosité de la puissance, des richesses et du gouvernement de l’empire de Koubilaï, empereur des Tartares, qui tient présentement le sceptre. Car il surpasse de beaucoup tous ses prédécesseurs en magnificence, et, dans l’étendue de son domaine, il a tellement reculé les limites de son empire qu’il tient presque tout l’Orient sous sa domination. Il est de la race de Chinchis, premier prince des Tartares ; il est le sixième empereur de cette monarchie, ayant commencé à régner l’an de Notre-Seigneur 1256, et gouvernant ses peuples avec beaucoup de sagesse et de majesté. C’est un homme vaillant et exercé aux armes, vigoureux de corps et d’esprit et prompt à l’exécution ; homme de conseil, avisé et circonspect dans le gouvernement de ses peuples. Car avant de monter sur le trône il a souvent fait le devoir de bon soldat, en différentes occasions, et donné des marques de sa prudence ; mais depuis qu’il est devenu empereur il ne s’est trouvé qu’à une bataille, et il donne le commandement de ses armées à ses fils ou à quelqu’un de ses courtisans.


101

Marco Polo en costume Tartare

CHAPITRE 68

De quelle manière le roi Koubilaï a souffert la rébellion de son oncle Naiam.

Nous avons dit que le roi Koubilaï ne s'est trouvé qu'une fois à la tête de son armée ; maintenant il faut dire à quelle occasion. L'an de Notre-Seigneur 1286, son oncle du côté paternel, nommé Naiam, étant âgé de trente ans et se voyant maître d'un grand peuple et de plusieurs pays, se trouva tellement enflé de vanité qu'il résolut de se révolter contre son seigneur Koubilaï, et mena contre lui une grande armée ; et pour mieux réussir dans son entreprise, il s'allia avec un roi nommé Caydu, qui était neveu de l'empereur Koubilaï, et qui le haïssait ; de sorte que, pour appuyer sa rébellion, il lui promit de venir le joindre en personne à la tête de cent mille hommes. Or ils avaient résolu de s'assembler dans une certaine plaine avec leurs troupes pour faire une irruption sur les terres de l'empereur. Naiam avait environ quarante mille hommes de troupes.

CHAPITRE 69

De quelle manière Koubilaï se précautionna contre ses ennemis.

L’empereur, n’ignorant pas ce que ses parents machinaient contre lui, et avec quelle animosité ils étaient portés à conspirer contre sa personne et son État, jura par sa tête et par sa couronne impériale qu’il vengerait une si grande insolence et qu’il punirait une si noire perfidie. Après quoi il assembla en trois semaines une nombreuse armée composée de trois cent soixante mille cavaliers et de cent mille hommes de pied, qu’il tira seulement du voisinage de la ville de Cambalu. Et, quoiqu’il eût pu lever une plus grande armée, il ne voulut pas le faire, pour être plus tôt en état de surprendre ses ennemis, qui ne s’attendaient pas à une si prompte marche, et de peur que sa résolution ne vint à être connue de Naiam, son ennemi, et qu’il ne se retranchât dans quelque lieu avantageux. L’empereur avait alors d’autres armées sur pied, qu’il avait envoyées pour subjuguer différentes provinces, et qu’il ne voulut point rappeler, pour que son dessein ne fût découvert à l’ennemi. C’est pourquoi il envoya partout garder les chemins fort exactement, afin que ses ennemis n’eussent pas le moindre vent de son arrivée. Car tous les passants étaient arrêtés par les gardes du roi, afin que personne ne pût informer Naiam des desseins de l’empereur. Les choses étant ainsi ordonnées, le roi consulta les astrologues, pour savoir à quel jour et à quelle heure il devait partir afin d’avoir un heureux succès dans son entreprise. Les astrologues l’assurèrent tous, d’une voix unanime, que son voyage serait heureux et que le temps lui était alors favorable pour triompher de ses ennemis.



Kubilaï voyageant

BNF, manuscrit 2810

CHAPITRE 70

De quelle manière Koubilaï vainquit Naiam.

L'empereur partit donc sur cette assurance et se rendit dans la susdite plaine, où Naiam attendait encore l'arrivée du roi Caydu, qui devait lui amener du secours. Ayant fait camper son armée sur une colline, il y passa la nuit avec tous ses gens. Pendant ce temps-là les soldats de Naiam, qui ne se défiaient de rien et qui ne croyaient pas qu'il y eût rien à craindre, battaient la campagne, les uns avec leurs armes, les autres sans armes ; mais la nuit étant passée et le jour commençant à paraître, l'empereur monta sur le plus haut de la colline ; il partagea son armée en douze bataillons de trois mille hommes chacun. Les bataillons furent ainsi ordonnés, à savoir, qu'en quelques bataillons les piétons couvriraient de leurs lances le front des combattants. Le roi était dans un château admirable bâti sur quatre éléphants, où était aussi l'étendard royal ; mais aussitôt que l'armée de Naiam eut aperçu les enseignes et les camps de Koubilaï, elle fut saisie d'un grand étonnement, car le secours qu'elle attendait du roi Caydu n'était pas encore arrivé. Saisis d'épouvante, ils coururent à la tente de Naiam, qui dormait, et le réveillèrent. Il se leva et mit le plus promptement qu'il put son armée en bataille. C'est une coutume générale parmi les Tartares de sonner de la trompette et de battre de toutes sortes d'instruments de guerre, en chantant à perte d'haleine, avant que le roi ait donné le signal d'attaquer l'ennemi ; de sorte qu'après cette cérémonie faite dans les deux armées, le roi ordonna de donner le signal aux trompettes et d'attaquer les troupes de Naiam. Tout aussitôt le combat fut très sanglant, car l'air fut obscurci d'une grêle de flèches et de traits, et, les machines à jeter des pierres ayant été laissées, les adversaires se tuaient à coups de lances et d'épées. Naiam était chrétien de nom, mais il ne suivait pas les maximes de la religion chrétienne ; cependant il avait fait peindre sur son principal étendard le signe de la croix et avait beaucoup de chrétiens avec lui. Le combat dura depuis le commencement du jour jusqu'à midi ; il périt beaucoup de gens dans les deux armées, mais à la fin Koubilaï fut vainqueur et mit l'ennemi

en fuite. Dès que l'armée de Naiam commença à fuir, ce prince fut pris, et une grande multitude de fuyards fut mise à mort.

CHAPITRE 71

De quelle manière mourut Naiam.

Le roi Koubilaï, ayant son ennemi entre les mains, ordonna qu'on le tuât sur-le-champ, pour punir sa témérité d'avoir osé prendre les armes contre son souverain et fomenté une si noire rébellion ; mais parce qu'il était de son sang, il ne voulut pas que le sang royal fût répandu, ni que la terre en fût imbibée, ni que le ciel et l'air fussent témoins de la mort honteuse de quelqu'un de la race royale. Il ordonna donc qu'il fût mis dans un sac et qu'il y fût lié et secoué jusqu'à ce qu'il fût étouffé. Après qu'il fut mort, les principaux et tout le peuple rebelle qui avaient échappé du combat, parmi lesquels il y avait plusieurs chrétiens, se soumirent de leur bon gré à la domination et à l'obéissance de l'empereur Koubilaï. Et pour lors quatre provinces furent ajoutées à son empire(67).

CHAPITRE 72

Koubilaï impose silence aux juifs et aux mahométans.

Or les Juifs et les mahométans qui étaient dans l'armée de Koubilaï reprochaient aux chrétiens qui étaient tenus avec Naiam, que Jésus-Christ dont Naiam avait fait porter le signe sur son étendard, n'avait cependant pu les secourir ; et ils réitéraient tous les jours ces reproches, pour couvrir de honte les chrétiens et tourner en mépris leur religion aussi bien que la puissance de Christ ; or les chrétiens qui s'étaient soumis à l'obéissance du roi Koubilaï, ne pouvant plus supporter ces outrages, surtout parce qu'ils retournaient contre l'honneur de Jésus-Christ, en firent leurs plaintes à l'empereur. Sur quoi il fit assembler les juifs et les mahométans, et, s'étant retourné du côté des chrétiens, il leur tint ce discours en présence de tous : « Votre Dieu et sa croix n'a voulu donner aucun secours à Naiam ; mais vous ne devez pas pour cela vous en chagriner ni avoir honte de votre religion, parce que Dieu, qui est bon, est juste aussi et ne peut par conséquent favoriser le crime et l'injustice. Naiam était traître à son roi, il avait excité une rébellion contre tout droit et justice ; après cela il implorait le secours de votre Dieu dans sa malice ; mais lui, comme un Dieu qui est bon et juste, n'a point voulu favoriser ses mauvais desseins. » Ensuite il ordonna aux juifs et aux mahométans et à tous les ennemis du nom chrétien de ne pas blasphémer davantage contre le Dieu des chrétiens ni contre sa croix ; et de cette manière il leur imposa silence. Koubilaï, ayant ainsi apaisé le tumulte, s'en retourna, rempli de gloire et de joie de sa victoire, à sa ville royale de Cambalu[68].

CHAPITRE 73

De quelle manière le Grand Khan récompensa ses soldats.

Le roi Koubilaï, ayant été vainqueur, récompensa les généraux, les capitaines et les soldats de son armée en cette manière. Celui qui commandait avant cela à cent soldats fut élevé à un plus haut degré, le faisant chef de mille, et ainsi des autres chefs ; il leur fit aussi présent de vases d'or et d'argent, de tablettes royales, sur lesquelles étaient gravés des privilèges et des exemptions. D'un côté de ces tablettes était écrit : « Par la vertu toute-puissante du grand Dieu, et à cause de la grâce qu'il a accordée à l'empereur, le nom du Grand Khan soit béni ! » De l'autre côté était gravée la figure d'un lion, avec le soleil ou la lune, ou l'image d'un griffon ou de quelque autre animal. Or quiconque a une de ces tablettes avec le soleil ou la lune empreints dessus, lorsqu'il marche en public, on lui porte le pallium pour marque de sa grande autorité ; celui qui a la figure du griffon peut conduire et mener avec lui, d'un lieu à un autre, toute la milice de quelque prince que ce soit ; et de cette manière ces tablettes montrent le degré d'honneur et de dignité de ceux qui les possèdent, suivant les différentes choses qui y sont gravées, et qui sont significatives du pouvoir qu'elles représentent. Et si quelqu'un refusait d'obéir à la vue de ces tablettes, suivant l'autorité qui y serait exprimée, il serait tué comme rebelle aux ordres de l'empereur.

CHAPITRE 74

Portrait du roi Koubilaï, de ses femmes et de ses fils.

Le roi Koubilaï est un fort bel homme, d'une médiocre taille, ni trop gras ni trop maigre, ayant le visage rouge et ouvert, de grands yeux, le nez bien fait, et tous les traits et les parties du corps fort bien proportionnées ; il a quatre femmes qu'il regarde comme légitimes, et le fils aîné de la première est son successeur à la couronne. Chacune de ces quatre femmes tient sa cour particulière dans son palais, ayant environ trois cents filles pour la servir et beaucoup d'autres domestiques, chacune ayant bien dix mille personnes en sa cour. Le roi a, outre ces quatre femmes, plusieurs épouses non légitimes : car il y a parmi les Tartares une certaine nation, que l'on appelle Ungrac, qui produit de très belles femmes et bien élevées, dont il entretient dans son palais une centaine des plus accomplies. Au reste, le roi a de ses quatre femmes légitimes vingt-deux fils ; l'aîné de la première s'appelait Chincis ; il devait lui succéder à l'empire s'il n'était pas mort avant son père. Ce Chincis a laissé un fils, nommé Temur, qui est prudent et exercé aux armes et succédera à Koubilaï son grand-père à la place de son père. Au reste le roi Koubilaï a vingt-sept garçons de ses femmes non légitimes, qui sont tous de grands seigneurs à sa cour.



Kubilaï

CHAPITRE 75

De son palais dans la ville de Cambalu, et de sa belle situation.

L'empereur demeure dans la ville royale de Cambalu pendant trois mois de l'année, à savoir décembre, janvier et février. Son palais est d'un artifice admirable ; il a quatre milles en tous sens, un mille de long et autant de large. Les murailles en sont élevées de dix pas et fort épaisses ; elles sont blanchies et rougies en dehors. À chaque coin de ce carré il y a un magnifique palais, comme autant de forteresses ; et au milieu de chaque mur de l'enceinte est un autre palais somptueux, en sorte qu'il y en a huit en tout. C'est dans ces palais que l'on garde les armes, les instruments de guerre, les canons et autres machines servant à la guerre, les arcs, les flèches, les carquois, les éperons, les brides, les lances, les massues, les cordes des arcs. Tout cela est serré, chaque espèce dans un palais particulier : de sorte que c'est proprement l'arsenal royal. La face du palais qui regarde le midi a cinq portes, dont celle du milieu est plus grande que les autres ; on ne l'ouvre que pour le roi. Car il n'est permis qu'au roi d'entrer par cette porte ; mais ceux qui accompagnent le roi entrent par les quatre autres, qui sont aux côtés de celle-là. Chacune des trois autres faces n'a qu'une seule porte au milieu, par où il est permis à tout le monde de passer. Au reste, il y a une seconde muraille intérieure, outre celle dont nous avons parlé, qui a, comme la première, huit palais, tant aux angles qu'au milieu des côtés. Dans ces palais sont gardés les vases précieux et les bijoux du roi ; or, au milieu de l'espace de carré intérieur est le palais où loge le roi. Ce palais n'est pas bien éclairé ; car son pavé est élevé de dix paumes en dehors, et le toit en est aussi fort haut et orné de belles peintures ; les murailles des cours et de l'enclos brillent d'or et d'argent ; elles sont peintes de différentes manières ; mais particulièrement on y voit plusieurs traits d'histoire des guerres, qui sont représentés avec de vives couleurs, et tout y est éclatant d'or. Dans la grande cour de ce palais il y a une table où six

mille hommes peuvent manger ensemble. Entre les deux murailles qui entourent ce palais il y a plusieurs parcs, plusieurs prés, et de nombreux arbres fruitiers et autres. Ces parcs sont remplis de bêtes sauvages, à savoir des cerfs, des animaux qui portent le musc, des chevreaux, des daims et d'autres animaux de diverses espèces. Il y a du côté du septentrion des viviers où l'on nourrit le meilleur poisson du monde ; il entre dans ce lac une rivière qui en sort aussi, mais l'entrée et la sortie sont fermées par des grilles de fer, de peur que le poisson ne s'échappe. À une lieue hors du palais il y a une petite montagne assez élevée, qui peut avoir un mille de tour, et sur laquelle il y a en tout temps un plantage d'arbres toujours verts. Le roi a soin de faire conduire sur cette montagne les meilleurs arbres de toutes sortes d'endroits les plus éloignés, qui sont chargés sur des éléphants : car on les déracine et on les transplante sur cette montagne. Et parce que cette montagne est toujours verdoyante, on l'appelle la montagne Verte. Il y a sur la pointe un magnifique palais, où le Grand Khan se retire souvent pour vaquer à ses affaires. Ce palais est peint aussi de vert. Il y a aussi un autre grand palais ou château, près de celui du Grand Khan, dans lequel Temur, son petit-fils et son successeur, tient une cour royale et magnifique. Car il a une très grande autorité et a même le sceau impérial, quoiqu'il soit soumis au Grand Khan comme à son seigneur.



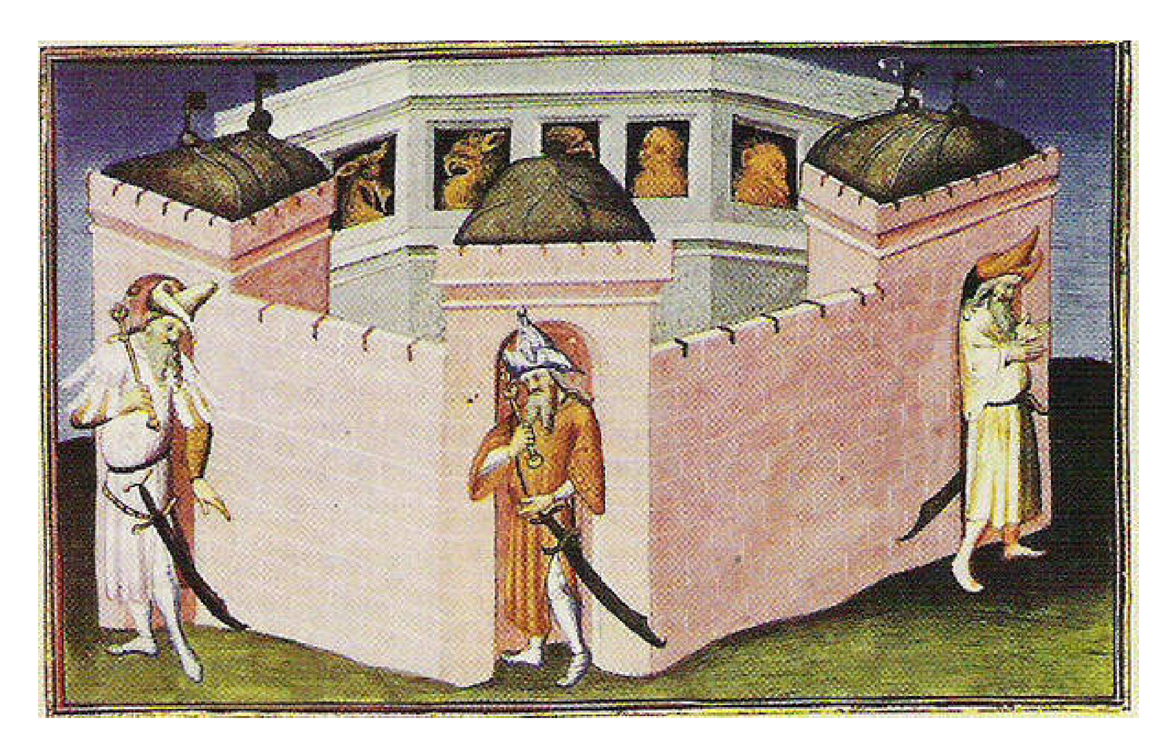
Pékin palais de Temur

BNF, manuscrit 2810

CHAPITRE 76

Description de la ville de Cambalu.

La ville de Cambalu est située sur le bord d'une rivière dans la province de Cathay ; elle est fort ancienne, et depuis longtemps le siège des rois ; le mot de Cambalu signifie « ville du Seigneur », en langue du pays. Le Grand Khan la changea de place et la transféra à un autre endroit de la rivière, ayant appris par les astrologues qu'elle devait être rebelle à l'empire(69). La ville est faite en carré et peut avoir vingt-quatre milles de superficie, chaque côté ayant six milles de long. Ses murailles sont blanchies ; elles sont de vingt pas de haut, dix de large, elles sont bâties en talus. Chaque long côté de la muraille a trois portes principales, qui font douze en tout ; auprès de chaque porte il y a de magnifiques palais ; il y a aussi de beaux bâtiments aux angles des murs, qui servent à garder les armes de la ville ; il y a dans cette ville des rues et des places tirées au cordeau, en sorte que l'on peut voir d'une porte à l'autre tout le travers de la ville. Ces rues sont ornées de belles maisons de chaque côté ; au milieu de la ville il y a une maison où il y a une très grosse cloche, dont on donne le signal tous les soirs par trois coups, pour avertir que personne n'ait à sortir de sa maison jusqu'au lendemain, à moins que ce ne soit pour secourir les malades. Car ceux qui sont obligés par nécessité de sortir la nuit doivent porter de la lumière avec eux. Chaque porte de la ville est gardée par mille soldats, non pas autant par crainte des ennemis que des voleurs et des brigands, car le roi prend beaucoup de soin à ce que cette maudite race soit exterminée.



Palais du Grand Khan

CHAPITRE 77

Des faubourgs et des marchands de la ville de Cambalu.

Hors de la ville de Cambalu il y a douze grands faubourgs, qui sont contigus aux douze portes, où l'on trouve beaucoup de marchands et où logent ordinairement les étrangers. Car à cause de la cour du roi et de l'affluence des marchandises qui se trouve dans ces faubourgs, on y voit tous les jours une grande quantité de peuple qui y vient négocier. Ces faubourgs ne sont pas comme ceux des autres villes, car ils égalent en bâtiments les plus beaux de la ville même, excepté le palais royal. On n'enterre aucun corps mort dans l'enceinte de la ville, mais seulement hors les faubourgs ; les idolâtres brûlent leurs corps morts, mais les autres sectes les enterrent. Il est impossible de dire combien de sortes de marchandises et d'ouvrages on transporte dans cette ville ; on dirait qu'il y en aurait assez pour en fournir tout l'univers. On y apporte des pierres précieuses, des perles, de la soie et diverses sortes de parfums des divers pays ; car cette ville est comme le centre où viennent aboutir toutes les provinces voisines, et il ne passe pas un seul jour en toute l'année que les marchands étrangers n'apportent bien près de mille chariots chargés de soie, dont on fait des étoffes admirables dans cette ville.

CHAPITRE 78

Le Grand Khan a une fort nombreuse garde.

Le Grand Khan a pour sa garde douze mille cavaliers que l'on appelle « quesite » ou les fidèles soldats du roi, qui gardent sa personne ; cette troupe a quatre chefs, dont chacun commande trois mille hommes ; leur office est, comme nous avons dit, de garder le roi jour et nuit ; c'est pourquoi ils sont nourris à la cour. Voici l'ordre qu'ils tiennent à la garde : chaque commandant fait la garde avec ses trois mille hommes ; après quoi il est relevé par un autre commandant avec aussi trois mille hommes, et ainsi alternativement pendant toute l'année. Ce n'est pas que l'empereur n'ait rien à craindre, mais il fait ainsi éclater davantage sa magnificence.

CHAPITRE 79

Du magnifique appareil de ses festins.

Voici de quelle manière on procède dans la pompe et la somptuosité des festins du roi. Lorsque, pour quelque fête ou pour quelque autre raison, le roi veut donner un festin, ce qui se fait ordinairement dans la grande cour de son palais, la table où il doit manger est portée à la partie septentrionale de la cour, et plus élevée que les autres tables. Quand le roi se met à table, il a le visage tourné du côté du midi, ayant à sa gauche la première reine, et à sa droite ses fils et ses neveux, et tous ceux qui sont de la maison royale. Leur table est cependant plus basse, en sorte que leurs têtes sont à hauteur des pieds du roi ; les barons et courtisans et autres officiers de guerre sont encore dans un lieu plus bas, ayant chacun leurs femmes à leur gauche ; chacun tient son rang, et les femmes suivent le rang de leurs maris. Car tous les nobles qui doivent dîner à la cour un jour de fête amènent leurs femmes avec eux ; et l'empereur même, pendant qu'il est à table, passe en revue des yeux tous les conviés. Hors de cette cour royale, il y a d'autres cours à côté, dans lesquelles, un jour de solennité, il y a quelquefois jusqu'à quarante mille conviés ; les uns sont des courtisans, d'autres viennent pour renouveler leur dépendance de l'empereur. Il y a grande quantité de farceurs et de baladins ; c'est pourquoi au milieu de la cour royale on pose un vase d'or, d'où découle le vin ou quelque autre liqueur, comme d'une fontaine ; et il y a quatre vaisseaux d'or placés çà et là pour recevoir cette douce liqueur, d'où on la puise ensuite pour en servir à tous ceux qui sont à table. Tous ceux qui sont traités dans cette cour boivent dans des vases d'or ; on ne peut exprimer le grand appareil ni la quantité des vases d'or et d'ustensiles qui sont employés quand le Grand Khan donne une fête publique. Les princes qui servent le roi à table se couvrent la bouche d'une étoffe fort fine, de peur que leur souffle ou leur haleine ne donne sur le manger et le boire du roi. Et quand l'empereur lève la coupe pour boire, tous les joueurs d'instruments et de trompettes commencent à faire entendre une agréable musique, et tous les courtisans se mettent à genoux. Il n'est pas besoin que

je fasse la description des mets de la table du roi, de leur délicatesse et de leur magnificence, ni avec combien de pompe et de splendeur ils sont servis. Le repas étant fini, les chanteurs et les joueurs d'instruments, les nécromanciens et les farceurs viennent faire leurs concerts et leurs grimaces devant la table du roi ; ce qui contribue à le mettre de bonne humeur et à lui procurer une agréable digestion.



Festin chez le Grand Khan

BNF, manuscrit 2810

CHAPITRE 80

Comment on célèbre le jour de naissance du roi.

Les Tartares observent tous la coutume de célébrer avec beaucoup d’honneur le jour de la naissance de leur prince. Celui de la naissance de l’empereur Koubilaï est le 28 de septembre, et il célèbre ce jour avec plus de solennité qu’aucun de toute l’année, excepté les calendes de février, qui est le commencement de l’année. Le roi, au jour de sa naissance, est revêtu d’un habit d’étoffe d’or très précieuse ; tous les courtisans sont aussi habillés le plus magnifiquement qu’ils peuvent ; le roi leur donne à chacun des manteaux d’or de grand prix, et des souliers faits de peau de chameau et cousus de fil d’argent, en sorte que chacun tâche de faire honneur au roi par sa magnificence, chacun des courtisans ayant l’air d’un roi. Cette pompe ne s’observe pas seulement pour le jour de la naissance du roi, mais dans toutes les fêtes que les Tartares célèbrent pendant l’année, et qui sont au nombre de treize, à toutes lesquelles le roi fait présent aux grands de sa cour d’habits précieux enrichis d’or, de perles et d’autres pierres précieuses, de même que des robes et des souliers, comme nous avons déjà dit. Et tous ces habits des courtisans sont de même couleur que celui du roi, C’est aussi une coutume parmi les Tartares que, le jour de la naissance du Grand Khan, les princes et les nobles de son empire envoient des présents à l’empereur ; et ceux qui ont dessein d’obtenir de lui quelque faveur s’adressent à douze barons établis pour cela, dont la réponse est comme si l’empereur même avait répondu. Tous les peuples, de quelque secte qu’ils soient, chrétiens, juifs, mahométans, Tartares et autres païens, sont obligés de prier leurs dieux pour la vie, la conservation et la prospérité du Grand Khan.



Le grand Khan donne un sceau d’or à Marco Polo

CHAPITRE 81

Au premier jour de l’an, jour solennel parmi les Tartares.

Le premier jour de février est le commencement de l’année des Tartares. Ils le célèbrent avec beaucoup de solennité, en quelque endroit qu’ils soient ; et tant hommes que femmes s’habillent ce jour-là de blanc, appelant cette fête à cause de cela la fête des blancs : car ils croient que l’habit blanc est d’un bon présage. C’est pourquoi ils s’habillent le premier jour de l’an de cette couleur, espérant que cela leur portera bonheur tout le reste de l’année ; les gouverneurs des villes et les commandants des provinces, pour marque de leur soumission, envoient ce jour-là des présents à l’empereur : à savoir de l’or, de l’argent, des bijoux, des perles, des étoffes précieuses et des chevaux blancs ; d’où il arrive quelquefois que le roi ce jour-là reçoit cent mille chevaux blancs ; les Tartares se font aussi des présents les uns aux autres au commencement de l’année ; et ils croient que cela est d’un bon présage pour eux pendant le reste de l’année. Enfin ce jour-là on mène à la cour tous les éléphants du roi, qui sont au nombre de cinq mille, couverts de tapis sur lesquels sont peintes les figures de divers animaux tant célestes que terrestres, et portant sur leur dos des coffrets remplis de vases d’or et d’argent, qui servent à la célébration de cette fête magnifique des blancs. On amène aussi beaucoup de chameaux, couverts de très belles étoffes, et qui sont chargés de toutes les provisions nécessaires pour un si grand régal. Dès que le jour des blancs commence à paraître, tous les ducs, les barons, les officiers, les médecins, les astrologues, les commandants des provinces et des armées, et tous les officiers de l’empereur se rendent à la cour. Et comme cette place ne peut pas les contenir tous, à cause de la foule du peuple, ils se rendent dans les cours voisines. Chacun étant en ordre suivant sa dignité et le rang de sa charge, un de la troupe se lève au milieu de la multitude et crie à haute voix : « Inclinez-vous et adorez ! » Cela étant dit, tout le monde se met promptement à genoux ; et, mettant le front contre terre, ils font comme s’ils adoraient Dieu, ce qu’ils font par quatre fois. Cela étant achevé, chacun va à son rang à l’autel, qui est posé dans la cour

sur une très belle table peinte en rouge, et sur laquelle est écrit le nom du Grand Khan, et ayant pris un fort bel encensoir, ils brûlent diverses sortes de parfums sur l'autel et sur la table à l'honneur du Grand Khan, et ensuite ils retournent à leur place. Cet encensement étant fini, chacun offre les présents dont nous avons parlé ci-dessus. Toutes les cérémonies étant achevées, on dresse les tables, et l'on sert un magnifique festin, où tout le monde se réjouit tant qu'il veut. Après le repas, les musiciens et les farceurs paraissent, qui achèvent de mettre les assistants en bonne humeur. Dans ces sortes de fêtes l'on amène au roi un lion apprivoisé, qui se couche à ses pieds, doux comme un petit chien qui reconnaît son maître.



Fête du nouvel an mongol

BNF, manuscrit 2810

CHAPITRE 82

Des bêtes sauvages que l’on envoie de tous côtés au Grand Khan.

Pendant les trois mois que nous avons dit que le Grand Khan demeure à Cambalu, à savoir décembre, janvier et février, tous les chasseurs que le roi a dans toutes les provinces du voisinage de Cathay s’occupent à la chasse et envoient aux commandants toutes les grandes bêtes qu’ils peuvent prendre, comme cerfs, ours, chevreaux, sangliers, daims et autres bêtes sauvages ; et quand ces commandants sont éloignés de moins de trente journées de la cour de l’empereur, ils envoient ces bêtes par des chariots et des navires, après les avoir éventrées auparavant ; mais s’ils sont éloignés de plus de trente journées, ils envoient seulement les peaux, dont on fait des couvertures d’armes.

CHAPITRE 83

De quelle manière le Grand Khan fait prendre les bêtes sauvages à l'aide des bêtes apprivoisées.

Le Grand Khan fait nourrir diverses bêtes, et, quand elles sont apprivoisées, il s'en sert à la chasse, et il prend un grand plaisir à voir battre une de ces bêtes apprivoisées contre une farouche. Il a surtout des léopards apprivoisés qui sont fort propres à la chasse et qui prennent beaucoup de bêtes. Il a des lynx qui ne sont pas moins adroits en cet exercice, et des lions très grands et très beaux ; ils sont plus grands que ceux de Babylone et ils ont des poils de toute sorte de couleurs, blancs, noirs et rouges, et ils sont aussi dressés à la chasse : car les chasseurs s'en servent le plus souvent pour prendre des sangliers, des ours, des cerfs, des chevreaux, des ânes sauvages et des bœufs sauvages. On a coutume de mener deux lions sur une espèce de traîneau pendant qu'on va chasser, qui sont suivis chacun d'un petit chien. L'empereur a aussi plusieurs aigles apprivoisés, qui prennent les lièvres, les chevreaux, les daims et les renards. Il y en a parmi ces aigles de si audacieux qu'ils se jettent sur les loups avec impétuosité et les fatiguent tellement, que les hommes peuvent les prendre après cela sans peine et sans danger.



Kubilaï et les animaux de chasse

BNF, manuscrit 2810

CHAPITRE 84

De l'ordre observé quand le Grand Khan va à la chasse.

Le Grand Khan a deux barons qui sont comme ses grands veneurs ; chacun de ces barons a bien dix mille hommes sous lui, qui ont l'intendance de toutes les choses nécessaires à la chasse ; car ils nourrissent de grands chiens et les dressent, et quand le Grand Khan veut prendre ce divertissement et faire une partie de chasse extraordinaire, les deux barons dont nous avons parlé mènent avec eux les vingt mille hommes qu'ils commandent et une grande troupe de chiens, qui sont ordinairement environ cinq mille, et vont se placer dans l'endroit où le roi veut chasser. Le roi se tient avec sa cour au milieu de la plaine, et les deux grands veneurs avec leurs gens se tiennent à droite et à gauche du roi ; la troupe de l'un de ces grands veneurs est habillée de rouge, et celle de l'autre l'est de bleu. Les hommes de chaque troupe se tiennent côte à côte sur une ligne, et deux de l'autre sont de même vis-à-vis ; ils occupent un si grand terrain de cette manière qu'il faudrait bien employer un jour entier pour pouvoir aller des premiers jusqu'aux derniers. Ils ont leurs chiens avec eux, et après qu'ils sont rangés, comme nous avons dit, ils lâchent leurs chiens, lesquels, courant de cette manière par tant d'endroits, ne sauraient manquer de prendre un grand nombre de bêtes : car ce terrain est fort abondant en bêtes sauvages, et il est presque impossible qu'aucune puisse éviter les lacs ou les chiens.

CHAPITRE 85

De la chasse aux oiseaux par le Grand Khan.

Le mois de mars approchant, le Grand Khan quitte la ville de Cambalu et s'en va vers les campagnes, le long de l'Océan, menant avec lui un grand nombre de chasseurs aux oiseaux, environ mille, qui ont des faucons, des éperviers et plusieurs autres sortes d'oiseaux de rapine et propres à cette chasse : il y a bien au moins cinq cents de ces oiseaux. Or ces chasseurs se répandent dans les campagnes, et lâchent leurs faucons et leurs éperviers sur les oiseaux, qui sont là en abondance ; tous les oiseaux qui sont pris, ou du moins la plus grande partie, sont portés au roi. Le roi se tient dans une petite maison de bois portée par quatre éléphants et couverte de peaux de lion, et dorée en dedans. Le roi a pour lui tenir compagnie quelques-uns des principaux de sa cour et douze éperviers des meilleurs. Autour et à côté des éléphants qui portent le petit château royal il y a plusieurs nobles et officiers à cheval, qui, dès qu'ils aperçoivent quelques faisans, grues ou autres oiseaux en l'air, avertissent d'abord les chasseurs qui sont auprès du roi, et ceux-ci en avertissent l'empereur et découvrent la petite maison royale où il est, et lâchent les faucons et les éperviers ; de cette manière, le roi peut voir cette chasse sans bouger de sa place. Ces dix mille hommes, qui sont employés à cette chasse et qui sont répandus par la campagne deux à deux, prennent garde de quel côté les faucons et les éperviers prennent leur vol, et ils les secourent en cas de besoin. Ces sortes de gens s'appellent en langue Tartare « toscaor », qui veut dire gardes, et ils ont une certaine manière de rappeler les oiseaux quand ils veulent ; et il n'est pas nécessaire que le chasseur qui lâche l'oiseau le suive, parce que ceux dont nous venons de parler ont l'œil et doivent prendre garde qu'aucun ne se perde ou ne soit blessé. Ceux qui sont le plus près d'un oiseau, pendant le combat, sont obligés de le secourir ; les oiseaux que l'on lâche ainsi ont une petite tablette du prince ou de son chasseur, afin que si elle venait à s'égarer, on pût la connaître et la reporter. Si on n'en, connaît pas la marque, on la porte à un baron, que l'on appelle à cause de cela, en langue du pays, « bularguci »,

c’est-à-dire gardien des oiseaux perdus, et il les garde jusqu’à ce qu’on les lui demande. Il en est de même des chevaux ou des autres choses perdues à la chasse. Et quiconque ne porte pas sur-le-champ à ce baron quelque chose qu’il a trouvé à la chasse, et s’en sert pendant quelque temps, est puni comme voleur. C’est pourquoi ce gardien des choses perdues fait mettre son étendard sur quelque éminence pendant que la chasse se fait, afin qu’on l’aperçoive de loin, au milieu d’une si grande multitude de monde qui se trouve là, et que par ce moyen on lui puisse rapporter les choses perdues.



Kubilaï à la chasse

BNF, manuscrit 2810

CHAPITRE 86

Des tentes magnifiques du Grand Khan.

Pendant que l'on se divertit à la chasse des oiseaux, on arrive dans une plaine où il y a des tentes dressées, tant pour le roi que pour toute sa cour, au nombre d'environ dix mille, qui sont rangées dans l'ordre que je vais dire. Il y a premièrement une grande tente sous laquelle mille personnes peuvent aisément loger, et dont l'entrée regarde le midi. C'est là que logent les barons, les nobles et les officiers ; auprès de celle-là il y en a une autre vers l'occident, qui est comme la cour et le conseil du roi, et où il entre lorsqu'il veut parler à quelqu'un. Il y a dans un quartier de cette tente un lit où le roi couche ; il y a encore d'autres chambres, cours et appartements auprès de cette tente royale. Voici comment sont bâties les tentes du roi, c'est-à-dire celles où est son lit, sa cour et son conseil ; elles sont soutenues chacune par trois colonnes de bois de senteur ornés de sculpture, couvertes de peaux de lion rouge et noir, car il y a dans ces pays-là des lions de différentes couleurs. Ces tentes ne sauraient être endommagées par les vents ni par la pluie, parce que les cuirs dont elles sont couvertes sont assez forts pour résister à toutes les injures de l'air. Les dedans des tentes sont tapissés de riches peaux d'hermines et de zibelines, quoique ces peaux soient très rares et très chères en ce pays-là. Les cordes qui soutiennent ces trois tentes sont de soie. Autour de ces trois tentes royales il y en a plusieurs autres pour les femmes et les fils du roi ; il y en a encore pour les faucons, les éperviers, les hiboux, et les autres oiseaux qui servent au plaisir de la chasse ; enfin il y a une si grande quantité de tentes qu'on dirait, quand on approche du camp, que c'est une très grande ville. Il y vient aussi une grande multitude de curieux, pour être les témoins d'un si beau spectacle, outre ceux qui sont destinés aux offices du roi, et qui ont leurs tentes tout comme ils ont leurs logements dans la ville de Cambalu ; par exemple, les médecins, les astrologues et les autres devins du roi. Le roi demeure dans cette plaine pendant tout le mois de mars, et pendant ce temps-là on prend une infinité de bêtes et d'oiseaux ; autrement il n'est permis à personne de

chasser dans toutes les provinces de ce royaume-là, du moins à vingt journées d'un homme de pied à la ronde, ni aussi d'avoir aucun chien ou oiseau de chasse ; il est principalement défendu, depuis le commencement du mois de mars jusqu'au mois d'octobre, de prendre, de quelque manière que ce puisse être, des cerfs, des daims, des chevreaux, des lièvres et autres bêtes de chasse. C'est pour cela aussi que ce pays-là abonde en toutes sortes d'animaux, et la plupart sont si familiers avec les hommes qu'ils passent souvent auprès d'eux sans s'effaroucher. Le roi, après avoir traité pendant trois jours tous ceux qu'il a invités à cette chasse, se retire à sa maison et permet à chacun de retourner chez soi.



Tente du Grand Khan

CHAPITRE 87

De la monnaie du Grand Khan.

La monnaie du Grand Khan n’est ni d’or, ni d’argent, ni d’autre métal. On se sert pour la faire de l’écorce intérieure (le liber) de l’arbre qu’on appelle mûrier, qui est celui dont les feuilles sont mangées par les vers qui font la soie. Cette écorce, fine comme papier, étant retirée, on la taille en morceaux de diverses grandeurs, sur lesquels on met la marque du prince, et qui ont diverses valeurs depuis la plus petite somme jusqu’à celle qui correspond à la plus grosse pièce d’or(70). L’empereur fait battre cette monnaie dans la ville de Cambalu, d’où elle se répand dans tout l’empire : et il est défendu, sous peine de la vie, d’en faire ou d’en exposer d’autre dans le commerce, par tous les royaumes et terres de son obéissance, et même de refuser celle-là. Il n’est pas permis non plus à personne venant d’un autre royaume qui n’est pas sujet au Grand Khan d’apporter d’autre monnaie dans l’empire du Grand Khan. D’où il arrive que les marchands qui viennent souvent des pays éloignés à la ville de Cambalu apportent de l’or, de l’argent, des perles et des pierres précieuses, qu’ils troquent contre cette monnaie impériale ; mais, parce qu’elle n’a point cours en leurs pays, quand ils veulent s’en retourner, ils en achètent des marchandises qu’ils emportent en leurs pays. Le roi commande quelquefois à ceux qui restent à Cambalu qu’ils aient à porter leur or, leur argent et leurs pierres précieuses sans retardement entre les mains de ses officiers, et en recevoir la juste valeur en la monnaie susdite. De là il arrive que les marchands et les habitants n’y perdent rien ; et que par ce moyen le roi tire tout l’or et se fait de grands trésors. L’empereur paye aussi en cette monnaie ses officiers et ses troupes ; et enfin il en paye tout ce qu’il a besoin pour l’entretien de sa maison et de sa cour. De sorte qu’il a fait d’une chose de rien beaucoup d’argent et qu’on peut faire aussi beaucoup d’or et d’argent avec cette misérable monnaie. Ce qui fait qu’il n’y a point de roi au monde plus riche que le Grand Khan, car il amasse des trésors immenses d’or et d’argent, sans dépenser rien pour cela.

CHAPITRE 88

Des douze gouverneurs des provinces et de leur office.

Le Grand Khan a douze barons à sa cour, qui commandent en son nom à trente-quatre provinces ; leur office est d'établir deux recteurs dans chaque province, pour avoir l'œil aux armées que le roi entretient dans les lieux de leur district, et les pourvoir des choses nécessaires. Ils donnent avis au roi de tout ce qu'ils font, qui confirme tout cela par son autorité ; ils accordent beaucoup de grâces et de privilèges. C'est pourquoi ils sont fort considérés, et pourquoi leur faveur est fort ambitionnée. Ils habitent dans la ville de Cambalu un grand palais qui leur est destiné, où il y a plusieurs chambres pour eux et pour leurs officiers. Ils ont aussi des assesseurs et des notaires, qui leur servent de conseils, et qui ont le soin d'enregistrer leurs résolutions.

CHAPITRE 89

Des courriers et des messagers du Grand Khan, et des maisons qui lui sont destinées sur les routes.

De la ville de Cambalu partent plusieurs grands chemins qui mènent dans les provinces voisines ; il y a sur chacun de ces chemins des châteaux ou hôtelleries, avec de très beaux palais, à vingt-cinq milles de la ville de Cambalu, où les courriers du roi se reposent. Ces demeures s’appellent en langue du pays « janli », comme qui dirait logis des chevaux, car il y a toujours dans ces maisons-là trois ou quatre cents chevaux du roi, qui sont préparés pour les courriers de Sa Majesté ; et ainsi, de vingt-cinq milles en vingt-cinq milles, ils trouvent de pareilles hôtelleries, jusqu’à l’extrémité de l’empire ; et par toutes les routes il y a bien dix mille de ces hôtelleries, sur tous les chemins de l’empire, et le nombre des chevaux qui y sont entretenus pour le service des courriers monte au moins à deux cent mille. Dans les endroits inhabités, il y a aussi de ces sortes de cabarets, jusqu’à trente et quarante milles, à la susdite distance les uns des autres. Les villes voisines sont obligées de fournir à la nourriture des chevaux et à l’entretien de ceux qui en ont soin ; les hôtelleries qui sont situées dans les déserts reçoivent leurs provisions de la cour du roi. De sorte donc que quand le roi veut être informé de quelque chose, fût-ce d’un bout de son empire à l’autre, il envoie des cavaliers qui portent son commandement, et qui font en un jour des deux et trois cents milles de chemin, et en peu de jours parcourent une grande partie de la terre. Ce qui se fait de la manière que voici : on envoie deux hommes à cheval, qui courent sans s’arrêter jusqu’à la première hôtellerie, où étant arrivés ils laissent leurs chevaux fatigués et en prennent de frais, et ensuite ils se rendent au second cabaret. C’est ainsi qu’ils en usent soit en allant ou en revenant ; et en très peu de temps ils portent les ordres du roi à l’extrémité de l’empire, ou lui apportent des nouvelles des endroits les plus reculés. Entre ces hôtelleries il y a encore des habitations éloignées de trois à quatre milles les unes des autres, où il y

a fort peu de maisons et où logent les coureurs à pied, lesquels portent une ceinture garnie de sonnettes. Ces coureurs sont toujours prêts, quand il vient des lettres du roi, de les porter avec une extrême vitesse à la première habitation ; et comme avant qu'ils arrivent le son de leurs clochettes les annonce, d'autres qui sont destinés au même emploi se préparent à porter les lettres plus loin. De sorte que ces lettres passent d'habitation en habitation, par plusieurs coureurs différents, et vont ainsi jusqu'où elles doivent rester. Et il arrive souvent que le roi apprend par là des nouvelles en trois jours, ou reçoit des fruits nouveaux d'un endroit éloigné de dix journées de Cambalu. Or tous ces coureurs sont exempts de tout tribut ou impôt, et reçoivent outre cela une bonne récompense du roi.



Kubilaï et les messagers

BNF, manuscrit 2810

CHAPITRE 90

De la prévoyance de l’empereur pour le cas de cherté des vivres.

Le Grand Khan a coutume d’envoyer tous les ans des messagers en diverses provinces de son empire, pour s’informer si les sauterelles et les insectes n’ont point causé de dommage aux blés, ou enfin s’il n’est point arrivé quelque obstacle à la fertilité de la terre. Et lorsqu’il apprend que quelque province a souffert un dommage considérable, il lui remet le tribut qu’elle devait lui payer cette année-là, et envoie du blé de ses greniers pour la nourriture de ce peuple et pour ensemencer les terres. Car dans le temps de l’abondance le roi achète une grande quantité de froment, afin de subvenir aux provinces qui n’auront pas fait la récolte ordinaire ; le roi vend son blé à un prix quatre fois moindre que les marchands. De même, quand la peste a détruit les bestiaux, il remet le tribut de cette année-là, et leur en donne d’autres à bon marché. Outre cela, pour que les voyageurs ou les courriers ne s’égarent point des chemins, il a fait planter des arbres d’espace en espace ; en sorte qu’en suivant la route marquée par ces arbres on ne saurait se tromper. Il est incroyable combien le roi nourrit de pauvres en toute l’année, et combien de pain il fait distribuer du blé de ses greniers pour leur subsistance. Ce que je peux dire, c’est que le nombre des pauvres se monte environ à trente mille, à qui il fournit du pain tous les ans, et qu’il n’en laisse manquer à personne. C’est pourquoi aussi les pauvres le regardent comme un dieu.

CHAPITRE 91

De quelle boisson on use dans la province de Cathay, à la place du vin.

Ils font dans la province de Cathay une fort bonne boisson composée de riz et de plusieurs parfums, laquelle par sa douceur surpasse la bonté du vin(71). Et ceux qui en boivent trop ou qui n’ont pas la tête forte en sont plus tôt enivrés que s’ils avaient bu du vin.

CHAPITRE 92

Des pierres qui brûlent comme le bois.

Par toute la province de Cathay, on tire des pierres noires des montagnes, qui, étant mises au feu, brûlent comme du bois ; et lorsqu'elles sont une fois allumées, elles gardent le feu pendant quelque temps, comme si, par exemple, on les allume le soir, elles durent jusqu'au lendemain. On use beaucoup de ces pierres, surtout dans les endroits où le bois est rare(72).

CHAPITRE 93

De la rivière de Pulisachniz et de son pont magnifique.

Nous avons marqué jusqu'à présent, en ce second livre, la situation, la grandeur et le négoce de la ville de Cambalu ; nous avons aussi fait la description de la magnificence, de la pompe et de la richesse du Grand Khan. L'ordre veut à présent que nous parcourions les pays voisins et que nous fassions mention en peu de mots de ce qui s'y trouve, ou de ce que l'on y fait de plus particulier. Le Grand Khan m'ayant donc envoyé moi, Marco, dans les pays éloignés de son empire pour quelques affaires concernant son État, et qui m'ont retenu quatre mois en chemin, j'ai examiné toutes choses avec soin, soit en allant ou en revenant. Étant donc à dix minutes de la ville de Cambalu, je trouvai une grande rivière, appelée Pulisachniz (Lou-Khéou) qui se décharge dans l'Océan, et qui transporte beaucoup de navires marchands. Il y a sur cette rivière un pont de marbre très beau, long de trois cents pas et large de huit, composé de vingt-quatre arcades, et ayant des lions, aussi de marbre, pour base du parapet, un à chaque extrémité(73).

CHAPITRE 94

Des lieux au-delà de la rivière de Pulisachniz.

Après avoir passé ce pont sur cette rivière et en allant trente milles de suite, on trouve plusieurs châteaux et maisons magnifiques, de même que de beaux vignobles et des champs très fertiles. Après avoir fait ces trente milles, on vient à une ville nommé Geogui (Tcheo-tcheou), qui est grande et belle, et où il y a plusieurs monastères consacrés aux idoles. On fait en cette ville de très bonnes et belles étoffes de soie et d'or et des toiles très fines. Il y a aussi beaucoup d'hôtelleries pour les étrangers et pour les voyageurs ; les habitants sont bons artisans et adonnés au négoce. Étant sorti de cette ville, on vient à un certain double chemin, dont l'un conduit par la province de Cathay (ou Chine septentrionale) et l'autre au pays de Maugi (Chine méridionale) vers la mer. Sur celui qui conduit à la province de Cathay on trouve des châteaux, des villes, des vergers, des champs, qui sont peuplés de gens adonnés aux arts et au négoce, et fort affables et d'un commerce de vie aisé.

CHAPITRE 95

Du royaume de Tainfu.

À dix journées de la ville de Geogui on vient au royaume de Tainfu(74), qui est grand et, bien cultivé ; car il y a beaucoup de vignes ; dans la province de Cathay on ne récolte point du tout de vin, mais on y en porte de ce royaume-ci. On y exerce beaucoup de sortes d'industries et d'arts, et c'est là où l'on fabrique toutes sortes d'armes, pour le service du Grand Khan. De là, en allant vers l'occident, on entre dans un pays fort agréable, orné de plusieurs villes et châteaux : ce pays abonde en toutes sortes de marchandises. En sortant de là, on trouve, à sept journées, une très grande ville, nommée Pianfu, où il y a de la soie en abondance.

CHAPITRE 96

Du château de Chincui, et de son roi pris par son ennemi.

De la ville de Pianfu (Ping-yang-fou) il y a deux journées jusqu'à un château magnifique, nommé Chincui, qui a été bâti par un roi nommé le roi d'or, et qui était ennemi du grand roi que l'on nomme vulgairement le grand Prêtre-Jean. Ce château est si fort par art et par nature, que le roi d'or, qui y commandait, ne craignait pas le plus puissant roi : de quoi les seigneurs de son voisinage n'étaient pas fort contents, parce qu'ils lui étaient comme soumis. Or le grand Prêtre-Jean avait à sa cour sept jeunes hommes fort courageux, qui lui promirent avec serment de lui livrer le roi d'or ; il leur promit de grandes récompenses s'ils en venaient à bout. Ils s'en allèrent donc à la cour du roi d'or et lui offrirent leurs services, pour mieux couvrir leur dessein ; il les reçut à son service, comme de fidèles serviteurs, ne craignant rien, ou faisant mine de ne se point méfier d'eux. Or deux ans se passèrent, sans qu'ils vissent jour à exécuter leur entreprise. Et comme le roi, au bout d'un si long temps, les regardait comme ses plus fidèles serviteurs, un jour il sortit avec eux et quelques autres, pour s'aller promener à un mille du château. Alors les traîtres, profitant de l'occasion, mirent l'épée à la main, et, s'étant saisis de lui, le menèrent au grand Prêtre-Jean pour s'acquitter de leur promesse. Celui-ci, ravi de le tenir entre ses mains, le fit bien surveiller et l'envoya garder les bêtes des champs ; et après l'avoir laissé pendant deux ans dans cet esclavage, il le fit habiller en roi ; et, en cet équipage royal, le fit amener en sa présence, et lui parla ainsi : « Vous avez présentement appris par expérience combien votre puissance était peu de chose, puisque je vous ai fait prendre dans votre château, et que je vous ai fait vivre depuis deux ans avec les bêtes ; je pourrais à présent vous tuer, si je voulais, et personne des mortels ne peut vous tirer de mes mains. » À quoi le roi captif répondit : « Cela est vrai, il est ainsi. » Alors le grand Prêtre-Jean, lui dit : « Parce que vous vous êtes humilié devant moi, et que vous vous êtes regardé comme rien auprès de moi, je veux à l'avenir vous traiter en ami ; et je suis content d'avoir pu vous tuer si j'avais voulu. »

Et alors il lui fit donner des chevaux et des domestiques pour le ramener à son château. Depuis ce temps-là il a porté honneur au grand Prêtre-Jean toute sa vie, et il a obéi à tous ses commandements.

CHAPITRE 97

De la grande rivière appelée Caromoran, et du pays voisin.

À vingt milles du château de Chincui on trouve la rivière de Caromoran (ou fleuve Jaune) sur laquelle il n'y a point de pont, à cause qu'elle est trop large et trop profonde ; elle se décharge dans l'Océan. Il y a plusieurs villes bâties le long de cette rivière, dans lesquelles on exerce beaucoup de trafics. Ce pays abonde en gingembre, en soie et en oiseaux, surtout en faisans ; au-delà de cette rivière, et après deux journées de chemin, on vient à la noble ville de Cianfu, où l'on fait de magnifiques étoffes de soie et d'or. Tous les habitants de ce pays-là et presque de toute la province de Cathay sont idolâtres.

CHAPITRE 98

De la ville de Quenquinafu.

À huit journées de là, on trouve quantité de villes et de villages, des vergers et de très belles campagnes. La terre abonde en soie aussi bien qu'en bêtes et en oiseaux pour la chasse. Que si vous allez encore huit journées plus avant, vous trouverez la grande ville de Quenquinafu(75), qui est la capitale d'un royaume qui porte le même nom, lequel fut autrefois fort riche et fort célèbre. C'est Mangala, un des fils du Grand Khan, qui le gouverne aujourd'hui. Ce pays produit de la soie en abondance, et toutes les choses nécessaires à la vie ; on y exerce aussi plusieurs trafics. Les habitants sont idolâtres. Il y a hors de la ville un palais royal bâti dans une plaine, dans lequel Mangala tient sa cour. Il y a encore au milieu de la ville une autre maison royale très magnifique, dont les murailles sont dorées en dedans. Le roi passe son temps à la chasse avec ses courtisans, et à prendre des oiseaux, dont il y a grande quantité en ce pays-là.

CHAPITRE 99

De la province de Chunchi.

En s'éloignant de cette ville et du palais, et après trois journées de chemin, on va par une très belle plaine où il y a plusieurs villes et châteaux et qui est fort fertile en soie. Après cela on vient dans un pays de montagnes où l'on trouve, tant sur les montagnes que dans les vallées, quantité de villes et de villages, dépendants de la province de Chunchi. Les habitants sont idolâtres et adorent la terre. On fait aussi en ce pays-là la chasse aux lions, aux ours, aux cerfs, aux chevreaux, aux daims et autres semblables animaux. Ce pays peut avoir vingt journées de long, et, comme nous avons dit, il est composé de montagnes, de vallées et de beaucoup de forêts ; mais il y a partout des hôtelleries pour les voyageurs.

CHAPITRE 100

De la ville d'Achalechmangi.

Il y a une province qui est contiguë à celle dont nous venons de parler, et qui s'appelle Achalechmangi, du côté de l'occident ; elle est peuplée de villes et de châteaux. La ville capitale s'appelle Achalechmangi, et elle est frontière de la province de Mangi (Chine méridionale). Cette province a une plaine de trois journées d'étendue, après quoi l'on trouve des montagnes, des vallées et des forêts. Le pays, qui peut avoir vingt journées de long, a beaucoup de villes et de villages. Quant au reste, elle ne diffère en rien de l'autre province, car il y a beaucoup d'artisans, de négociants et de laboureurs. Le pays est bon pour la chasse de toutes sortes d'animaux sauvages, entre lesquels on en trouve de ceux qui portent le musc. Il croît en cette province du gingembre en quantité, de même que du riz et du blé.

CHAPITRE 101

De la province de Sindinfu.

Il y a encore une autre province frontière de la susdite province de Chunchi, nommée Sindinfu, qui touche aussi à celle de Mangi. La ville principale s'appelle aussi Sindinfu(76), qui fut autrefois très grande et très riche ; elle peut avoir vingt milles de tour. Elle a eu aussi un roi très riche et très puissant ; lequel ayant laissé trois fils pour lui succéder, ils partagèrent la ville en trois parties, faisant ceindre chacun sa part de fortes murailles ; mais le Grand Khan a réduit sous son obéissance et la ville et le royaume. Il passe une rivière, nommée Quianfu (le fleuve Kiang), par le milieu de cette ville. Cette rivière a un demi-mille de largeur ; elle est fort profonde et fort poissonneuse ; il y a plusieurs villes et châteaux bâtis sur ses bords ; son cours s'étend à quatre-vingt-dix journées de cette ville. Les vaisseaux chargés de différentes marchandises montent par cette rivière en grand nombre. Il y a dans la ville de Sindinfu un pont de pierre pour la traverser, qui est long d'un mille et large de huit pas ; et sur ce pont l'on élève tous les matins des boutiques de toutes sortes de marchandises, que l'on ôte le soir. Il y a aussi une maison bâtie sur ce pont, où demeurent les officiers du roi, pour recevoir un droit de tous ceux qui passent, de même que pour toutes sortes de denrées. En avançant à cinq journées de cette ville, on passe par une plaine où il y a des villes, des châteaux et beaucoup de maisons de campagne ; on trouve là aussi beaucoup d'animaux sauvages.

CHAPITRE 102

De la province de Tebeth.

Après la plaine dont nous venons de parler, on vient à la province de Tebeth (Thibet) que le Grand Khan a assiégée et désolée ; on en voit les restes par les débris de plusieurs villes et châteaux(77). Elle peut avoir vingt journées de long. Et parce que ce n'est plus qu'une vaste solitude, n'y ayant presque plus d'habitants, il faut que les voyageurs portent leurs provisions en chemin pour vingt jours ; et après que les hommes l'ont eu abandonnée, les bêtes féroces s'en sont emparées. Ce qui fait que les chemins y sont fort dangereux, surtout la nuit ; mais les marchands et autres voyageurs ont inventé un remède contre ces dangers. Il croît en ce pays-là de très grands roseaux de la longueur de quinze pas, et épais de trois paumes ; d'un nœud à l'autre il y a trois paumes de distance ; de sorte que quand les voyageurs veulent se reposer pendant la nuit, ils ramassent beaucoup de ces roseaux et y mettent le feu. D'abord qu'ils sentent le feu ils font de grands éclats ; et cela fait un si grand bruit qu'on le peut entendre de quelques milles : ce qui écarte les animaux, qui ont peur du bruit, et les empêche d'approcher. C'est ainsi que les voyageurs traversent en sûreté cette province. Les chevaux et autres bêtes de charge que les marchands mènent en voyage sont aussi épouvantés du cliquetis de ces roseaux ; et plusieurs ont échappé à leurs maîtres de la peur qu'ils ont eue et qui leur a fait prendre la fuite ; mais les plus avisés voyageurs leur lient les pieds de devant afin qu'ils ne puissent pas s'enfuir.



Tibétaines récompensées par leurs amants

BNF, manuscrit 2810

CHAPITRE 103

D’un autre pays de Tebeth.

Après vingt journées de chemin et après avoir traversé la province de Tebeth, on rencontre plusieurs villes et maisons de campagne dans une autre province, dont les habitants sont idolâtres et cruels, comptant pour rien de voler et de brigander. Ils vivent de la chasse et des fruits que la terre produit. On trouve aussi dans leur pays de ces animaux qui portent le musc, que l’on appelle « gadderi ». Les habitants vont à la chasse de ces animaux avec des chiens, ce qui fait qu’ils ont beaucoup de musc. Ils ont une langue et une monnaie particulières ; ils sont habillés des peaux de bêtes qu’ils prennent ou de grosse bure. Ce pays est de la dépendance de la province de Tebeth. Le terrain est montagneux ; il y a quelques endroits et quelques rivières où l’on trouve l’or. Ils se servent de corail pour monnaie, car cette pierre est fort estimée parmi eux ; les femmes en portent des colliers et en mettent aussi à leurs idoles comme quelque chose de beau. Il y a dans ce pays-là de très grands chiens, presque aussi hauts que des ânes, dont ils se servent à la chasse des bêtes sauvages. Ils ont aussi des faucons et autres oiseaux de rapine ; il y croît beaucoup de cinnamomes et autres aromates en quantité. Cette province est sous la domination du Grand Khan.

CHAPITRE 104

De la province de Gaindu.

La province de Gaindu est contiguë à celle de Tebeth à l'occident ; elle a un roi, mais il est tributaire du Grand Khan ; il y a un lac où se trouvent une grande quantité de perles ; elles seraient même à vil prix s'il était permis à tout le monde d'en prendre. C'est pourquoi il est défendu, sous peine de la vie, de pêcher des perles dans ce lac, sinon par la permission du Grand Khan. Il y a aussi dans cette province quantité de ces animaux nommés gadderi qui portent le musc. Ce lac où l'on pêche des perles est aussi abondant en poisson, et tout le pays est plein de bêtes sauvages, comme lions, ours, cerfs, daims, lynx, chevreaux et toutes sortes d'oiseaux. Il n'y croît point de vin, mais ils font à la place une boisson très bonne de grains de diverses sortes. On trouve là en quantité du girofle, que l'on cueille des arbres, qui ont de petites branches et la fleur blanche, dont le bout rapporte une grande quantité de ces clous[78]. Enfin il y croît du gingembre en abondance, des cinnamomes et autres sortes de bois de senteur, que l'on ne trouve point chez nous. On trouve aussi dans les montagnes de ce pays-là des pierres nommées turquoises, qui sont fort belles, mais qu'il n'est pas permis de transporter hors du pays. Les habitants de ce pays-là sont idolâtres. Leur monnaie principale consiste en grains d'or, qui valent suivant leur poids. Ils ont une plus petite monnaie qu'ils font de la manière suivante : ils cuisent dans une chaudière du sel, qui devient une espèce de pâte qu'ils coulent dans un moule et dont ils font de la monnaie.

Après avoir quitté cette province, on rencontre, au bout de dix journées de chemin, des châteaux et des villages en grand nombre, dont les habitants ont les mêmes coutumes que la province de Caniclu, et enfin l'on vient à une rivière nommée Brius, qui sert de borne à la province de Caniclu. On trouve dans cette rivière de l'or en abondance, et il croît sur ses bords du cinnamome en quantité.

CHAPITRE 105

De la province de Caraiam.

Après avoir traversé la rivière de Brius, on vient à la province de Caraiam (dans le Yu-Nan), qui contient sept royaumes ; elle est sujette au Grand Khan, dont un fils nommé Esentemur était gouverneur de mon temps. Les habitants sont idolâtres; le pays nourrit de très bons chevaux. Ils ont une langue particulière et difficile, La ville capitale s'appelle Jaci (Li-Kian-fou), qui est une ville considérable où l'on fait beaucoup de trafic; il y a quelques chrétiens nestoriens et plusieurs mahométans. Ils ont du blé et du riz en abondance, quoiqu'ils ne fassent pas leur pain du blé, parce qu'ils ne sauraient le digérer à cause de la faiblesse de leur estomac, mais ils font leur pain de riz. Ils font aussi de plusieurs sortes de grains leur boisson, qui les enivre plus facilement que le vin ne pourrait faire. Ils se servent pour monnaie de certaines coquilles d'or et blanches, que l'on trouve dans la mer(79). On tire en cette ville beaucoup de sel de l'eau des puits, dont le roi obtient un grand profit. Il y a aussi un lac fort poissonneux, qui a bien cent milles de circonférence. Les hommes mangent la chair crue, mais préparée comme nous allons dire : premièrement ils la mortifient, et ensuite ils y mettent d'odoriférantes et excellentes huiles de diverses espèces très bonnes, et après cela ils la mangent.

CHAPITRE 106

D’un pays situé dans la province de Caraiam, où il y a de très grands serpents.

En s’éloignant de la ville de Jaci on vient, après dix journées de chemin, au royaume dont la ville capitale s’appelle Caraiam (Tou-li-fou), et où commande Gogracam, fils de l’empereur Koubilaï. Tout le pays tire son nom de cette ville. Les rivières de ce pays-là produisent beaucoup d’or. On trouve aussi dans les marais et dans les montagnes de l’or, mais d’une autre espèce. Les habitants sont idolâtres. On trouve en ce pays-là de très grands serpents, dont il y en a de dix pas de long et gros de dix paumes. Leur tête est fort grosse ; ils ont de grands yeux et larges comme deux pains ; ils ont la gueule si grande qu’ils peuvent engloutir un homme d’un seul coup, quelque grand qu’il soit ; ils ont aussi de grandes dents bien aiguës qui leur sont d’un grand usage ; et il n’y a ni aucun homme ni aucun autre animal qui ose s’approcher ni même regarder ces serpents[80]. On les prend de cette manière : ce serpent a coutume de se retirer quelquefois dans des cavernes souterraines ou autres retraites dans les montagnes ; il sort pendant la nuit et va parcourir la demeure des autres animaux, cherchant à en faire sa pâture, car il ne craint aucune sorte d’animaux ; il mange les grands et les petits, même les lions et les ours. Et quand il est repu, il retourne à sa caverne. Et comme le terrain est fort sablonneux, c’est une chose admirable de voir la profondeur des vestiges de cet animal : on dirait que c’est un muid de vin qu’on aurait roulé sur le sable. De sorte que les chasseurs, pour lui tendre des pièges, dressent des pieux ferrés par le bout, qu’ils cachent sous le sable, en sorte que la bête ne saurait les apercevoir ; et ils en mettent en grand nombre, surtout autour de la retraite de la bête. Et quand, la nuit, elle vient à sortir, selon sa coutume, pour chercher à repaître et qu’en marchant elle enfonce sur ce sable mouvant, il arrive souvent qu’elle donne du ventre dans ces pointes de fer attachées aux pieux dont nous avons parlé, et qu’elle se tue de cette manière, ou du moins qu’elle se blesse mortellement. Et alors

les chasseurs, qui sont cachés, accourent pour achever de tuer la bête, si elle vit encore, et ils en tirent le fiel, qu'ils vendent fort cher, car il est fort médicinal. Car quiconque aurait été mordu d'un chien enragé, s'il en boit la pesanteur d'un denier, il est d'abord guéri. On mange la chair de ce serpent, et les hommes en sont fort friands, Il y a aussi dans cette province d'excellents chevaux, que les marchands achètent pour les mener dans l'Inde. Les gens du pays ont coutume d'ôter aux chevaux deux ou trois os de la queue, afin qu'ils ne puissent pas, en courant, la remuer çà et là, ce qu'ils trouvent de mauvaise grâce.

Ils se servent à la guerre de cuirasses et de boucliers faits de cuir de buffle, de flèches et de lances ; et avant que le Grand Khan eût réduit cette province sous sa domination, il y avait une détestable coutume, que quand quelque étranger de bonnes mœurs, prudent et honnête, venait loger chez eux, ils le tuaient pendant la nuit, s'imaginant que ses bonnes mœurs, sa prudence, son honnêteté, en un mot l'âme de cet homme demeurait dans la maison ; et cette perfidie ou ignorance a fait que plusieurs voyageurs ont été tués en cet endroit ; mais le Grand Khan, ayant soumis ce royaume à sa domination, a détruit cette impiété et cette folie.

CHAPITRE 107

De la province d’Arciadam.

En sortant de la province de Caraiam, après avoir marché pendant cinq jours, nous trouvons la province d’Arciadam ou pays des dents d’or, qui est aussi sujette du Grand Khan. La capitale s’appelle Unchiam (Young-tchang) ; les habitants se servent de l’or au poids dans le commerce, car on ne trouve point d’argent dans ce pays-là, non plus que dans les pays voisins. Ceux qui en apportent d’ailleurs le troquent contre de l’or, et gagnent beaucoup ; ils boivent une boisson faite de riz et de parfums. Les hommes et les femmes de ce pays-là se couvrent les dents de lames d’or fort délicates, en sorte qu’on dirait qu’ils ont naturellement les dents d’or. Les hommes sont exercés à la guerre, ne s’adonnant qu’à cela ou à la chasse des bêtes sauvages et des oiseaux, et les femmes gardent la maison et s’attachent à leur ménage, ayant des esclaves pour les servir. C’est aussi une coutume pour ce pays-là que lorsqu’une femme a enfanté elle doit quitter le lit le plus tôt qu’elle peut pour vaquer au gouvernement de la maison ; et pendant ce temps-là le mari se met au lit l’espace de quarante jours, pour avoir soin du nouveau-né. Car la mère ne fait autre chose à l’enfant que de lui donner le sein, et les parents ou amis viennent rendre visite au mari, quoiqu’ils ne soient pas venus voir la femme. Il n’y a point d’idoles dans cette province, sinon que chaque famille adore le premier de la race. Ils font leur demeure la plupart dans les montagnes ou dans des lieux déserts ; les étrangers n’approchent point de leurs montagnes, parce qu’ils ne sont point accoutumés à l’air qui y règne et qui est fort corrompu. Ils n’ont point l’usage de l’écriture, mais ils se servent pour faire leurs obligations d’une certaine marque dont le débiteur et le créancier gardent chacun la moitié, qu’ils rejoignent ensemble suivant certains indices, pour preuve de la vérité de la chose. Il n’y a point de médecins en cette province, non plus que dans celles de Caniclu et de Cariam ; mais lorsqu’il y a quelque malade, ils assemblent les magiciens ou ministres des idoles, et le malade leur expose sa maladie. Après cela les magiciens font une danse et sonnent de certains

instruments, et invoquent leurs dieux en criant à tue-tête, jusqu’à ce qu’enfin un de la troupe des sauteurs et des joueurs soit inspiré du démon.

La cérémonie finie, ils consultent le malade sur ce qu’il ressent, et demandent au démon comment cette maladie est arrivée au patient, et ce qu’il faut faire pour le guérir ; le démon répond par la bouche du malade que c’est parce qu’il a fait telle ou telle chose, comme par exemple pour avoir offensé tel dieu, que cette maladie lui est survenue. Alors les magiciens prient ce dieu de lui pardonner, promettant au nom du malade que s’il recouvre la santé il fera un sacrifice de son propre sang. Si le démon voit que le malade soit d’une nature qu’il ne puisse pas guérir, il a coutume de répondre : « Celui-là a si grièvement offensé ce dieu qu’il ne saurait l’apaiser par aucun sacrifice ; » mais s’il doit en réchapper, ils ordonnent au malade d’offrir tant de béliers à têtes noires, et telles ou telles boissons, ou bien qu’il invite des magiciens avec leurs femmes pour offrir par leurs mains ces sacrifices, et qu’alors il sera agréable au dieu. D’abord les parents et les amis ont soin de faire préparer ce que le démon a ordonné. Ils tuent des béliers et en jettent le sang en l’air vers le ciel, et ayant fait appeler des mages avec leurs femmes, ils allument beaucoup de lumières et brûlent de l’encens par toute la maison ; ils brûlent du bois d’aloès et jettent le jus des viandes en l’air, de même qu’une boisson faite de parfums. Cela étant achevé, ils se mettent de nouveau à chanter dans l’assemblée en l’honneur de l’idole galienne (médicale), ce que le malade prend pour la cause de sa guérison ; mais ils crient si horriblement en chantant qu’on dirait qu’ils vont s’égosiller. Cela étant fait, ils interrogent de nouveau le magicien pour savoir si l’idole est contente ; s’il répond que non, ils se disposent à faire ce qui leur sera ordonné pour l’apaiser ; s’il répond que l’idole est satisfaite, alors les enchanteurs et les magiciens se mettent à table et mangent en grande joie les viandes qui ont été sacrifiées à l’idole et boivent les boissons qu’on lui a consacrées. Après que le repas est fini, chacun s’en retourne chez soi ; et quand le malade a reçu la santé par la grâce du Dieu puissant, ces misérables aveugles en rendent des actions de grâces au démon.

CHAPITRE 108

Du grand combat entre les Tartares et le roi de Mien.

L’an de Notre-Seigneur 1272, il y eut une grande guerre à cause du royaume de Caraiam, dont nous avons parlé au chapitre précédent, et du royaume de Botiam. Car le Grand Khan envoya un des principaux de sa cour, nommé Nescordim, avec douze mille cavaliers, pour mettre à couvert la province de Caraiam de toute insulte. Ce Nescordim était un homme vaillant et prudent, et il avait de bons soldats, bien aguerris. Les rois de Mien (la Birmanie actuelle) et de Bangala (Bengale) sur ces nouvelles furent fort épouvantés, croyant que cette armée venait pour envahir leurs royaumes, et ramassèrent leurs troupes, qui se montaient tant en cavalerie qu’en infanterie à environ soixante mille hommes et deux mille éléphants. Ils campèrent de cette manière, ayant mis douze ou quinze hommes bien armés dans un certain château, et le roi de Mien s’avança avec son armée vers la ville de Vocia, où était l’armée des Tartares, et campa dans les campagnes à l’entour pendant trois jours, ne se méfiant de rien. Nescordim, ayant appris qu’il venait une si grande armée contre lui, eut grand’ peur ; mais il dissimula sa crainte, se reposant sur ce que sa petite armée était composée de vaillants guerriers. Étant donc sorti courageusement pour présenter le combat à l’ennemi, il se campa près d’une grande forêt qui était remplie de très grands arbres, n’ignorant pas que les éléphants avec les châteaux qu’ils portent sur leurs dos ne pourraient pas venir l’incommoder là. Alors le roi de Mien apprit que les Tartares paraissaient résolus d’aller à leur rencontre ; mais les chevaux des Tartares sentant les éléphants qui étaient à l’avant-garde de l’armée de Nescordim furent si épouvantés, qu’il fut impossible par quelque moyen que ce fût de les mener du côté des éléphants, de sorte que les Tartares furent obligés de mettre pied à terre, et de les attacher aux arbres du pays et de venir à pied combattre les éléphants. Et parce que les soldats du premier rang de l’armée de Nescordim avaient tous des machines à jeter des pierres, et qu’ils étaient bons arbalétriers, ils firent une si grande décharge de flèches sur l’ennemi, que les éléphants se

sentant blessés, et par la douleur de leurs blessures, se mirent en fuite et se retirèrent dans le bois avec beaucoup de vitesse ; leurs conducteurs, s'efforçant de les faire tourner contre les ennemis, ne purent en venir à bout, car ils se dispersèrent çà et là. Et, étant entrés dans le bois prochain, ils rompirent les fortifications du camp et chassèrent les gens qui le défendaient. Ce que voyant, les Tartares coururent à leurs chevaux, et étant montés dessus, se jetèrent sur le camp du roi avec beaucoup de fureur et d'impétuosité. Le combat fut sanglant, et il tomba beaucoup de soldats de part et d'autre ; le roi de Mien fut enfin mis en fuite avec les siens, et les Tartares, les poursuivant, en tuèrent encore beaucoup et obtinrent une entière victoire. Les Tartares après cela firent leurs efforts pour prendre les éléphants qui étaient dans le bois ; mais comme ils se mirent à fuir, ils n'en auraient pris aucun, si quelques-uns des gens qu'ils avaient faits prisonniers dans la bataille ne les avaient aidés ; ce qui fit qu'ils en prirent environ deux cents. C'est depuis ce combat que le Grand Khan commença à se servir des éléphants dans ses armées, ce qu'il n'avait pas fait jusqu'alors. Le Grand Khan réduisit peu de temps après le pays du roi de Mien sous sa domination.



Combat contre le roi de Mien

CHAPITRE 109

D’un certain pays sauvage.

En sortant de la province de Caraiam, on vient à une descente qui dure près de trois jours, et où il n’y a aucune habitation, quoiqu’il y ait un lieu fort étendu dans lequel, trois jours de la semaine, les marchands tiennent une espèce de foire, de toutes sortes de marchandises. Il en vient beaucoup, qui descendent des montagnes de ce pays-là, et qui apportent de l’or, qu’ils échangent contre de l’argent, donnant une once d’or pour cinq onces d’argent, ce qui fait que plusieurs viennent de divers endroits qui apportent de l’argent pour avoir de l’or. Personne des étrangers ne peut monter sur ces hautes montagnes qui portent l’or : car le chemin est si raboteux et si difficile qu’on se perdrait plutôt soi-même que d’y trouver aucun habitant. Après cela on vient dans la province de Mien, qui est frontière de l’Inde du côté du midi. Cette province est fort sauvage et remplie de forêts et de bois, et où il y a un nombre infini d’éléphants et autres bêtes sauvages ; mais il n’y a point là d’habitation d’hommes.

CHAPITRE 110

De la ville de Mien et du tombeau du roi.

À quinze journées de chemin, on vient à la ville que l'on appelle Mien (aujourd'hui Taï-Koung), qui est grande et belle. C'est la capitale du royaume de même nom ; elle est sujette du Grand Khan ; les habitants sont idolâtres et parlent une langue particulière. Il y a eu en cette ville un roi fort riche, lequel, étant près de mourir, se fit faire un tombeau dont je vais donner la description. Il fit bâtir une tour de marbre de la hauteur de dix pas et épaisse à proportion : à chaque coin du mausolée étaient des tours rondes par en haut et couvertes d'or partout ; sur le sommet de ces tours, on devait mettre plusieurs petites cloches d'or, qui devaient sonner par le souffle du vent. On devait couvrir une autre tour d'argent et mettre sur le sommet des clochettes d'argent, qui devaient aussi rendre un certain son par la seule agitation du vent. Il fit bâtir ce tombeau pour immortaliser son nom et sa mémoire dans le monde(81). Le Grand Khan, ayant subjugué la province de Mien, défendit d'endommager ce tombeau, qui était fait à l'honneur de son nom : car c'est une coutume observée parmi les Tartares de ne point troubler le repos des morts. Il y a dans cette province beaucoup d'éléphants, des bœufs sauvages, qui sont grands et beaux, des cerfs, des daims et plusieurs autres bêtes sauvages.

CHAPITRE 111

De la province de Bangala.

La province de Bangala (Bengale) est frontière au midi de celle de l'Inde. Le Grand Khan ne l'avait pas encore subjuguée lorsque j'étais à sa cour ; mais il avait envoyé une armée pour cela. Le pays a un roi et un langage particuliers. Tous les habitants sont idolâtres ; ils vivent de viande, de riz et de lait ; ils ont de la soie en grande quantité, et on en fait beaucoup de trafic. Il y a aussi des épices, du gingembre et du sucre en abondance, de même que diverses sortes de parfums. Il y a encore de grands bœufs qui égalent en grosseur les éléphants, mais non pas en grandeur. Il y a en cette province beaucoup d'esclaves que les Indiens viennent quérir pour les vendre en divers pays.

CHAPITRE 112

De la province de Cangigu.

Après la susdite province et avançant vers l'orient, on trouve celle de Cangigu[82], qui a aussi son roi et une langue particulière. Ses habitants sont idolâtres et tributaires du Grand Khan ; leur roi a environ trois cents femmes. On trouve beaucoup d'or dans cette province et beaucoup de parfums, mais on ne peut pas les transporter aisément ; parce que ce pays-là est fort éloigné de la mer. Il y a aussi beaucoup d'éléphants et de grandes chasses de toutes sortes de bêtes sauvages. Les habitants vivent de chair, de lait et de riz, ils n'ont point de vin ; mais ils font une boisson de riz et d'aromates, qui est fort bonne. Les hommes et les femmes ont coutume de se peindre avec des couleurs le visage, le cou, les mains, le ventre et les jambes, représentant des lions, des dragons et des oiseaux, et ils les gravent si profondément qu'il est très difficile de les effacer ; et plus ils ont de ces gravures, plus on les trouve beaux ou belles.



Dragons du Yunnan

CHAPITRE 113

De la province d'Amu.

La province d'Amu(83) est située à l'orient et sujette au Grand Khan. Les habitants sont idolâtres et ont une langue particulière. Ils ont beaucoup de troupeaux de toutes sortes d'animaux et ils ont en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie et de très bons chevaux, que les négociants mènent dans l'Inde. Ils ont aussi des chevreaux et des bœufs en quantité, parce que les pâturages y sont excellents. Les hommes et les femmes portent à leurs bras des bracelets d'or et d'argent de grand prix.

CHAPITRE 114

De la province de Tholoman.

La province de Tholoman(84) est éloignée de celle d'Amu de huit journées du côté de l'orient et sujette du Grand Khan, ayant un langage particulier et adorant les idoles. Les hommes et les femmes sont fort bien faits, quoiqu'ils aient le teint brun. La terre est très fertile ; on y voit plusieurs châteaux et des villes très fortes. Les hommes sont exercés aux armes et accoutumés à la guerre. Ils brûlent les corps morts, et ils enterrent les cendres et les os dans des cavernes sur les montagnes, pour qu'ils ne soient point foulés aux pieds des hommes ni des bêtes. Il y a beaucoup d'or, et ils se servent pour monnaie des coquillages que l'on trouve dans la mer.

CHAPITRE 115

De la province de Gingui.

De la province de Tholoman en allant vers l’orient on rencontre celle de Gingui (Kouei-tcheou), et l’on marche pendant douze jours le long d’une rivière jusqu’à ce que l’on trouve une grande ville nommée Fun-gul(85). Elle est sujette du Grand Khan, de même que tout le pays ; les habitants sont adonnés au culte des idoles. On fabrique en cette province de belles étoffes d’écorce d’arbre, dont on fait des habits d’été. Il y a des lions en quantité, en sorte que personne n’oserait sortir la nuit hors de sa maison, car ils déchirent et dévorent tous ceux qu’ils rencontrent. Les navires qui montent et descendent sur la rivière ne sont point attachés au rivage à cause de ces lions ; mais ils se tiennent à l’ancre au milieu, autrement les lions viendraient pendant la nuit et entreraient dans les vaisseaux et mangeraient tout ce qu’ils y trouveraient ayant vie.

Quoique ces lions soient grands et féroces, il y a cependant dans le pays des chiens si forts et si hardis qu’ils ne craignent point de les attaquer, et il arrive souvent qu’un homme à cheval avec son arc et deux chiens détruit un de ces lions. Car lorsque les chiens sentent le lion, ils courent sur lui en aboyant ; surtout lorsqu’ils se voient soutenus du secours de l’homme, ils mordent le lion au derrière et à la queue. Et quoique le lion les menace de ses griffes, se tournant de côté et d’autre pour les attraper et les déchirer, les chiens s’en donnent de garde et n’en sont pas aisément blessés. Car pendant qu’il est occupé des chiens, le cavalier prend son temps pour lui décocher une flèche ; cependant le lion s’enfuit, craignant que l’aboiement des chiens ne fasse venir d’autres chiens et d’autres hommes sur lui. Et lorsqu’il peut trouver un arbre, il se met à couvert derrière comme dans un fort, et, se tournant du côté des chiens, il se défend de toute sa force contre eux. Le cavalier, s’approchant de lui, tire encore des flèches, jusqu’à ce qu’il soit mort. Le lion ne voit pas les coups qui lui sont tirés, jusqu’à ce qu’enfin il

tombe. Le pays abonde en soie, que les marchands transportent en diverses provinces.

CHAPITRE 116

Des villes de Cacausu, de Canglu et de Ciangli.

Après la province de Gingui on trouve plusieurs villes et châteaux, et après qu'on a fait quatre journées de chemin on rencontre la très belle ville de Cacausu (Ho-Kian-fou), qui est de la province de Cathay, située au midi et abondante en soie, dont l'on fait de belles étoffes et des toiles mêlées d'or. À trois journées de cette ville du côté du midi, on trouve une autre grande ville nommée Canglu (Tchang —lou), qui abonde en sel, car le terrain est fort salineux. Voici comment ils tirent le sel. Ils amassent la terre en monceaux, où ils versent de l'eau pour attirer en bas l'humeur salée de la terre; puis ils tirent cette eau une seconde fois sur cette élévation de terre, et la cuisent devant le feu jusqu'à ce qu'elle soit tout à fait coagulée et réduite en masse de sel. Cinq journées par-delà la ville de Canglu on trouve encore une autre ville nommée Ciangli (Thoi-nan), au travers de laquelle passe une grande rivière, très commode pour l'abord des vaisseaux chargés de marchandises; il se tient là une foire considérable.

CHAPITRE 117

Des villes de Cudinfu et Singuimatu.

En avançant plus avant vers le midi on trouve, à six journées de là, une grande ville nommée Cudinfu(86), qui a eu autrefois son roi, avant qu'elle fût réduite sous la domination du Grand Khan. Elle a quarante autres villes dans sa dépendance, qui ont toutes de beaux plantages. En continuant d'aller vers le midi, après avoir fait trois journées de chemin, on rencontre une autre ville remarquable nommée Singuimatu(87), près de laquelle coule une grande rivière venant du côté du midi, que les habitants ont partagée en deux bras, l'un qui va à l'orient vers Mangi, et l'autre à l'occident vers Cathay. Il vient par ces deux ruisseaux un nombre infini de petits bateaux chargés de marchandises. De Singuimatu si vous faites douze journées vers le midi, vous trouvez continuellement des villages où l'on tient beaucoup de foires. Les habitants de ces pays-là sont idolâtres et obéissent au Grand Khan.

CHAPITRE 118

Du grand fleuve Caromoran et des villes Conigangui et Gaigui.

En suivant le premier chemin dont nous avons parlé, on rencontre un grand fleuve nommé Caromoran[88], que l'on dit prendre sa source dans le royaume du grand Prêtre-Jean. Il est large d'un mille et si profond qu'il porte les plus grands navires ; il est aussi fort poissonneux. Non loin de l'embouchure de ce fleuve et à l'endroit où il se décharge dans l'Océan, il y a bien quinze mille navires, formant une flotte, que le Grand Khan entretient là afin d'être toujours en état de mener une armée dans les îles de la mer qui sont de sa domination, au cas qu'il en soit besoin. Parmi ces vaisseaux il y en a de si grands qu'ils peuvent porter quinze chevaux et autant d'hommes pour les monter, sans compter les vivres et le fourrage nécessaires pour les uns et les autres. Il y a outre cela environ vingt matelots dans chaque navire. Tout près de l'endroit où se tient cette flotte, il y a deux villes bâties sur le rivage, dont l'une s'appelle Conigangui et l'autre Caigui. Après avoir traversé ce fleuve, on entre dans la province de Mangi, dont nous allons parler.

CHAPITRE 119

De la province de Mangi, et de la piété et de la justice du roi.

La province de Mangi(89) a eu un roi nommé Facfur, qui était riche et puissant, et, excepté le Grand Khan, il n'y en avait pas de plus grand que lui dans tous ces pays-là. Son royaume était bien fortifié, il le croyait inexpugnable et ne craignait point les irruptions de ses voisins, ce qui fit que ce roi et ses peuples tombèrent dans la mollesse et dans la nonchalance par trop de présomption. Les villes étaient munies de larges fossés pleins d'eau. Ils manquaient de chevaux, parce qu'ils croyaient n'avoir rien à craindre, ce qui faisait que leur roi vivait dans de continuelles délices. Il entretenait environ mille parasites et il avait une nombreuse garde. Il exerçait cependant la justice, conservait la paix et aimait la miséricorde ; personne n'osait offenser son prochain ni troubler l'amitié fraternelle, autrement il aurait été puni. Il régnait dans ce royaume-là une si grande concorde, que les artisans laissaient souvent leurs boutiques ouvertes pendant la nuit sans crainte des voleurs. Les voyageurs et les étrangers pouvaient aller le jour et la nuit par tout le royaume sans rien craindre. Le roi était pieux et bienfaisant envers les pauvres, et il secourait tous ceux qui étaient dans l'indigence. C'est pourquoi il avait soin de faire recueillir tous les enfants trouvés, qui se montaient quelquefois, dans une seule année, jusqu'à vingt mille ; et il les faisait nourrir à ses dépens. Car en ce pays-là les pauvres femmes abandonnent communément leurs enfants, afin que quelqu'un les prenne et les nourrisse. Le roi cependant donne des enfants trouvés aux riches de son royaume pour en avoir soin, principalement à ceux qui n'en ont point, et il leur ordonne d'adopter ceux-là. À l'égard de ceux qu'il nourrit à ses dépens, il les marie ensemble et leur donne de quoi vivre.

CHAPITRE 120

De quelle manière Baian, général de l’armée du Grand Kan, réduit la province de Mangi sous la puissance de son maître.

L’an de Notre-Seigneur 1268, le grand Khan Koubilaï, convoitant la province de Mangi, s’en rendit le maître de la façon que nous allons dire : il envoya une grande année composée de cavalerie et d’infanterie, dont il donna le commandement à Batan-Chinsan, lequel nom signifie « lumière à cent yeux » ; celui-ci en entrant dans la province de Mangi commença par assiéger la ville de Conigangui, et la somma, de se soumettre à l’obéissance de l’empereur son maître ; mais, les habitants ayant refusé de le faire, il se retira sans avoir fait aucun dommage, et alla faire la même sommation à une seconde ville. Celle-ci refusant, comme l’autre, il alla à une troisième et de là à une quatrième et à une cinquième, ayant été refusé partout ; mais étant venu à la sixième ville, il l’assiégea avec beaucoup de hardiesse et l’emporta. Après quoi il en fit autant des autres, en sorte qu’en fort peu de temps il en soumit une douzaine. Car son armée était composée de vaillants guerriers. Le Grand Khan lui envoya une autre armée qui ne cédait en rien à la première, ce qui jeta une grande épouvante dans le cœur des habitants de Mangi, et qui leur fit perdre courage. Or Baian fit marcher son armée vers la capitale nommée Quinsai, et où le roi de Mangi tenait sa cour. Le roi, voyant l’audace et le courage des Tartares, fut dans une extrême peur et se retira avec une grande suite dans de certaines îles inexpugnables, ayant mené avec lui environ mille navires, et laissant à la reine sa femme, en qui il avait beaucoup de confiance, le soin de défendre la ville de Quinsai. La reine se comporta avec un courage au-dessus de son sexe et n’oublia rien de tout ce qu’elle crut nécessaire pour la défense de la ville ; et ayant entendu que le général de l’armée Tartare s’appelait Baian-Chinsan ou Cent-Yeux, elle en fut fort étonnée, et son courage commença à se ralentir, surtout ayant été informée par ses astrologues et les magiciens que la ville de Quinsai ne serait jamais prise que par un homme à cent yeux. Et parce qu’il semblait

contre nature qu’un homme pût avoir cent yeux, et que le nom de ce général devait signifier le pronostic, elle le manda et lui remit volontairement la ville et le royaume, ne voulant pas davantage résister aux destins. Ce que les habitants de la ville et du royaume ayant appris, ils se soumirent aussitôt au Grand Khan, excepté une seule ville, nommée Sanisu, laquelle ne put être soumise en trois ans. La reine alla se rendre à la cour du Grand Khan, qui la reçut avec beaucoup d’honneur. Le roi son mari demeura dans ses îles, où il acheva le reste de sa vie.

CHAPITRE 121

De la ville de Conigangui.

La première ville qui se présente à ceux qui vont dans la province de Mangi s'appelle Conigangui. Elle est grande et considérable par ses richesses ; elle est bâtie sur le fleuve de Caromoran ; il y a là des vaisseaux en quantité ; on fait aussi là beaucoup de sel, en sorte que quarante villes en reçoivent leur provision, de quoi le Grand Khan tire un grand profit. Les habitants de cette ville et des lieux circonvoisins sont idolâtres, et brûlent les corps morts.

CHAPITRE 122

Des villes de Panchi et de Chain.

Par-delà la ville de Conigangui, après une journée de chemin et allant vers le septentrion, on trouve la ville de Panchi (Pao-ying) grande, belle et bien marchande ; elle abonde en soie et en toutes choses nécessaires à la vie ; la monnaie du Grand Khan a cours dans cette ville. Le chemin qui mène de Conigangui à Panchi est pavé de belles pierres, à droite et à gauche[90], et il n'y en a point d'autre pour entrer dans la province de Mangi. De cette ville de Panchi jusqu'à Chain (Pao-yeou), il y a une journée de chemin ; c'est aussi une belle ville ; il y a quantité de poisson, de bêtes fauves et d'oiseaux pour la chasse.

CHAPITRE 123

De la ville de Tingui.

À une journée de là, on vient à la ville de Tingui (Toung-tchéou), qui, quoiqu'elle ne soit pas fort grande, a cependant en abondance toutes les choses nécessaires à la vie : car il y a ici beaucoup de vaisseaux, vu qu'elle n'est pas loin de l'Océan. Dans l'intervalle de cette ville à la mer il y a plusieurs salines, auprès desquelles cette ville est bâtie. En sortant de Tingui, à une journée de chemin, en allant vers le septentrion, on trouve une fort belle ville nommée Zanguy (Yan-tchéou), située dans le plus beau pays du monde, et qui a vingt-sept autres villes sous sa dépendance. Et moi, Marco, j'ai commandé dans cette ville pendant trois ans par ordre du Grand Khan.

CHAPITRE 124

Comment la ville de Sianfu fut prise par machines.

À l'occident, il y a un pays nommé Nanghi (Gan ou Ngan-Khin), qui est riche et agréable, où l'on fait une grande quantité d'étoffes de soie et or ; il y a aussi du froment en abondance. La ville principale de ce pays-là se nomme Sianfu (Siang-yang) ; elle a douze autres villes qui sont de sa dépendance. Cette ville a été assiégée pendant trois ans par les Tartares, sans qu'ils aient pu la prendre, pendant que toute la province de Mangi fut subjuguée. Car elle est entourée de tous côtés de marais, en sorte que l'on n'en saurait approcher, sinon du côté du septentrion. Car, pendant que les Tartares l'assiégeaient, les assiégés recevaient continuellement des vivres et autres rafraîchissements par mer, ce qui chagrinait beaucoup le Grand Khan. Ce fut dans ce temps-là que j'allai à la cour dudit empereur, avec mon père et mon oncle ; et nous lui donnâmes un conseil, pour prendre, en peu de temps, cette ville par le moyen de certaines machines dont l'usage n'était pas connu en ce pays. Ayant approuvé notre conseil, nous fîmes faire, par des charpentiers chrétiens, trois machines si grandes qu'elles jetaient des pierres de trois cents livres pesant. Après en avoir fait l'épreuve, le roi les fit mettre sur des vaisseaux et les envoya à son armée ; ils les dressèrent devant la ville de Sianfu, et commencèrent à les faire jouer avec tant d'impétuosité contre la ville, que la première pierre étant tombée sur une maison l'écrasa presque entièrement. Les Tartares, ayant vu l'effet de ces machines, en furent fort étonnés ; mais ceux de la ville, voyant le danger où ils se trouvaient, vu qu'ils n'étaient plus en sûreté dans leurs maisons ni sous leurs murailles, capitulèrent et se rendirent au Grand Khan, pour éviter une ruine totale[(91)].

CHAPITRE 125

De la ville de Singui et d’une grande rivière.

On compte quinze milles de la ville de Sianfu à celle de Singui, qui, quoiqu’elle ne soit pas grande, possède néanmoins un grand nombre de vaisseaux. Elle est bâtie sur le bord d’une très grande rivière, telle qu’il n’y en a point de pareille dans le monde, nommé Quiam (le fleuve Kiang) ; elle est large en quelques endroits de dix milles, en d’autres de huit, et en d’autres de six, et sa longueur est de cent journées de chemin. Il y a sur ce fleuve quantité de vaisseaux, qui vont et viennent en si grande quantité que l’on dirait qu’en tout le monde on n’en pourrait pas trouver un si grand nombre. Il y a dans cette ville une foire très célèbre, où l’on amène des marchandises de toutes sortes d’endroits, par le moyen de cette rivière. Il y a environ deux cents autres villes sur le bord de cette rivière : car elle arrose seize provinces, et il n’y a pas une de ces provinces qui n’ait au moins mille navires. Les plus grands vaisseaux de ces pays-là sont couverts d’un seul pont, et chaque navire n’a qu’un mât pour mettre voile. Ils ne se servent point de cordes (de chanvre) si ce n’est pour le mât et les voiles ; mais ils font les manœuvres et les autres cordes de grands roseaux (bambous), dont on tire ordinairement les vaisseaux sur le fleuve. Ils coupent ces roseaux, qui peuvent avoir quinze pas de long, et, ramassant les débris de ces roseaux, ils les tordent et en font des cordes très longues dont quelques-unes sont de trois cents pas de long ; et ces manœuvres sont plus fortes que les cordes de chanvre mêmes.

CHAPITRE 126

De la ville de Caigui.

La ville de Caigui (Koua-tcheou) est une petite ville bâtie sur le rivage de la rivière, vers le sud-est, dont nous avons parlé. Il croît dans son terroir une si grande provision de blé et de riz, qu'on en apporte jusqu'à la cour du Grand Khan. Car il y a plusieurs lacs que le Grand Khan a fait réunir, et qui donnent un passage convenable à des bateaux qui vont et qui viennent, quoique souvent plusieurs vaisseaux y doivent charger et porter du froment par toute la terre, jusqu'à un autre lac où il y a d'autres navires pour les décharger et qui vont plus loin. Il y a, auprès de la ville de Caigui, une certaine ville bâtie au milieu de la rivière, où l'on voit un monastère rempli de moines qui servent les idoles ; et c'est le principal monastère de tous ceux qui s'adonnent au service des idoles.

CHAPITRE 127

De la ville de Cingianfu.

Cingianfu (Tchin-kiang-fou) est une ville dans la province de Mangi, où l'on fait beaucoup d'ouvrages d'or et de soie. Les chrétiens nestoriens y ont des églises, qu'y a fait bâtir un nommé Masareis, nestorien, qui commandait en cette ville-là de la part du Grand Khan vers l'an de Notre-Seigneur 1288.

CHAPITRE 128

De la ville de Cingingui, et du massacre de ses habitants.

Après être sorti de la ville de Cingianfu, à trois journées, on vient à la ville de Cingingui (Tchang-tchéou), et l'on trouve sur la route beaucoup de villes et de villages, où il se fait un grand trafic de toutes sortes de marchandises, et où les habitants s'adonnent à toutes sortes d'arts. La ville de Cingingui est grande et riche, et abondante en tout ce qui est nécessaire à la vie. Lorsque Baiam, général des Tartares, assiégeait la province de Mangi, il envoya de certains chrétiens que l'on appelait Alains(92) contre cette ville, qui l'assiégèrent si vivement que les habitants furent obligés de se rendre. Étant entrés dans la ville, ils ne firent mal à personne, parce que tout le monde se soumit de bon cœur au Grand Khan. Comme ils trouvèrent en cette ville de fort bon vin et en quantité, ils burent si copieusement qu'ils s'enivrèrent, et, accablés de sommeil, ils ne songèrent point à poser des gardes pendant la nuit. Ce qu'ayant remarqué les habitants, qui les avaient reçus d'abord de bonne volonté, ils se jetèrent sur eux pendant qu'ils dormaient et les tuèrent tous sans en excepter un seul. Baiam, ayant appris cette nouvelle, envoya contre la ville une autre armée, qui, s'emparant bientôt de ses défenses, mit à mort sans miséricorde tous les habitants, pour venger les victimes.

CHAPITRE 129

De la ville de Singui.

Singui (Sou-tcheou) est une belle et grande ville qui peut avoir soixante milles de circuit ; elle est fort peuplée, de même que toute la province de Mangi ; mais les habitants ne sont pas belliqueux ; ils sont bons marchands et bons artisans, et il y a beaucoup de médecins et de philosophes. Il y a dans la ville de Singui des ponts de pierre dont les arches sont si hautes que les plus grands navires, sans baisser leurs mâts, peuvent passer dessous. Il croît en cette province de la rhubarbe et du gingembre en quantité. Cette ville a sous sa dépendance seize autres villes fort marchandes ; les habitants sont habillés d'étoffes de soie, car l'on y fait de ces étoffes en quantité. Le nom de Singui signifie en leur langue « ville de la Terre », de même qu'ils ont une autre ville nommée Quinsai, qui veut dire « ville du Ciel », qui sont deux villes très remarquables dans ces pays orientaux.

CHAPITRE 130

De la noble ville de Quinsai.

À cinq journées de la ville de Singui, il y a une autre ville remarquable nommée Quinsai(93), qui veut dire « ville du Ciel » ; elle est une des plus grandes du monde. Moi Marco, j'ai été dans cette ville et l'ai examinée diligemment en remarquant les coutumes et les mœurs du peuple. C'est pourquoi je rapporterai en peu de mots ce que j'ai vu et remarqué. Cette ville a cent milles de circuit ; elle a douze mille ponts de pierre, dont les arches sont si hautes que les plus grands vaisseaux peuvent y passer dessous sans baisser leurs mâts. La ville est bâtie dans un marais à peu près comme Venise, en sorte que sans le grand nombre de ses ponts il serait impossible d'aller d'une rue à l'autre. Il y a des artisans et des négociants en si grand nombre que cela paraîtrait incroyable si je le rapportais. Les maîtres ne travaillent point, mais ils ont des garçons pour cela. Les habitants de cette ville vivent dans les délices, mais surtout les femmes ; ce qui les fait paraître plus belles qu'ailleurs. Du côté du midi il y a un grand lac dans l'intérieur des murailles de la ville, qui a trente milles de circonférence(94), sur lequel on voit plusieurs maisons de gentilshommes, ornées dehors et dedans. Il y a là aussi des temples des idoles. Au milieu du lac il y a deux petites îles, où l'on voit dans chacune un très magnifique château ou palais, dans lesquels on garde tous les ustensiles nécessaires à de grands festins ; car tous les citoyens donnent de grands repas et mènent là leurs invités pour les recevoir avec plus d'honneur. Il y a dans cette ville de Quinsai des maisons très magnifiques ; il y a aussi dans chaque rue des tours publiques, où chacun retire ses effets dans les incendies. Car cette ville a beaucoup de maisons de bois ; ce qui fait qu'elle est sujette au feu. Les habitants sont idolâtres ; ils mangent la chair de cheval, de chien et d'autres animaux impurs ; ils se servent de la monnaie du Grand Khan. Le Grand Khan y a mis une forte garnison, pour la tenir en bride ; et, pour empêcher les vols et les homicides, il y a une patrouille de dix hommes, la nuit, sur chaque pont. Il y a dans l'enceinte de cette ville une montagne qui soutient une tour, sur le haut de

laquelle il y a des tables de bois que l'on y conserve ; les gardes qui font sentinelle toutes les nuits, dès qu'ils aperçoivent le feu en quelque endroit de la ville, frappent sur ces tables avec des maillets de bois, dont le bruit se fait entendre par toute la ville et réveille les habitants et les met en état d'éteindre le feu. On frappe aussi ces tables lorsqu'il arrive quelque sédition. Toutes les places de la ville sont pavées de pierres, ce qui la rend très propre. On y voit aussi plus de trois mille bains qui servent aux hommes pour se laver : car cette nation fait consister toute la pureté dans celle du corps. Cette ville est éloignée de l'Océan de vingt-cinq milles à l'orient. Il vient en cet endroit-là une infinité de vaisseaux de l'Inde et des autres pays. La rivière, sur laquelle on amène toutes sortes de marchandises, vient de Quinsai à ce port-là. Comme la province de Mangi est fort étendue, le Grand Khan l'a partagée en neuf royaumes, à chacun desquels il a donné un roi. Tous ces rois sont puissants, mais ils sont sujets du Grand Khan ; c'est pourquoi ils lui rendent compte tous les ans de leur administration et lui payent un certain tribut. Un de ces rois demeure dans la ville de Quinsai et commande à cent quarante villes. Toute la province de Mangi contient mille et deux cents villes, dans chacune desquelles il y a des garnisons mises par le Grand Khan pour tenir les peuples dans leur devoir. Les soldats ou gardes de ces villes sont comme le ramassis de plusieurs nations et tirés de l'armée du Grand Khan. Il y a dans cette province et principalement dans celle de Mangi une grande attention pour le mouvement des astres, par le moyen desquels on observe l'horoscope des enfants le jour de leur naissance, remarquant exactement le jour et l'heure que l'enfant vient au monde et la nature de la planète qui présidait alors. Ils se règlent par ces jugements astrologiques dans toutes les actions de la vie, et surtout dans leurs voyages. C'est aussi une coutume en ce pays-là, quand quelqu'un meurt, que ses parents se couvrent de gros sacs et portent le corps mort en chantant ; ils peignent sur du papier les images de serviteurs, de servantes, de chevaux et de monnaie, et brûlent tout cela avec le cadavre, croyant que le mort jouit de tout cela réellement en l'autre monde, et qu'il aura autant de serviteurs qu'il y en a eu de peints sur ces papiers. Après cela ils font sonner plusieurs instruments de musique, disant que leurs dieux recevront le mort en l'autre vie avec une pareille cérémonie. Il y a dans la ville de Quinsai un palais fort magnifique où le roi Facfur faisait autrefois sa résidence ; le mur extérieur qui défend ce château est de figure carrée et contient dix milles de circonférence, et est large à proportion. Dans

l’enceinte du mur il y a de beaux vergers qui donnent d’excellents fruits ; il y a aussi plusieurs fontaines et viviers remplis de poissons. Au milieu est le palais royal, dont nous avons parlé, qui est très ample et très beau, ayant vingt cours d’une égale grandeur, dans chacune desquelles dix mille hommes pourraient se remuer. Toutes ces cours sont peintes et embellies royalement. Au reste, on compte dans la ville de Quinsai six cent mille familles, en comptant pour chaque famille le père, la mère, les enfants, les domestiques, etc. Il n’y a qu’une seule église de chrétiens nestoriens. C’est aussi la coutume dans cette province et dans toute celle de Mangi que chaque chef de famille écrive son nom sur la porte de sa maison, celui de sa femme et de toute sa famille jusqu’au nombre des chevaux qu’il a ; et lorsqu’il meurt quelqu’un de sa famille ou qu’on change de logis, on efface le nom du mort ou de celui qui a changé de lieu ; mais l’on écrit le nom d’un nouveau-né ou d’un enfant adoptif. Par ce moyen-là on peut savoir aisément le nombre de tous les habitants de la ville. Les hôteliers écrivent de même sur leur porte les noms des voyageurs et des hôtes qui logent chez eux et quel jour et quel mois ils sont arrivés.



Quinsai (Hangzhou)

BNF, manuscrit 2810

CHAPITRE 131

Des revenus que le Grand Khan tire de la province de Mangi.

Le Grand Khan exige tous les ans beaucoup du sel que l'on fait dans la ville de Quinsai et dans son territoire ; il tire des autres choses, et surtout des marchandises, une si grande somme d'argent qu'elle est incalculable. Cette province produit une grande quantité de sucre, et toute espèce d'aromates. Le Grand Khan reçoit trois et demi par cent mesures d'aromates ; il en fait de même de tous les biens des marchands. Il tire aussi un grand revenu du vin fait de riz et d'aromates ; les artisans, surtout d'une douzaine de conditions, lui rendent un certain profit. Il tire dix pour cent des aunes de soie, qui, dans la province de Mangi, se font en quantité. Moi Marco j'ai une fois entendu faire le récit de tout ce que retire le Grand Khan de la province de Quinsai chaque année, et qui n'est que la neuvième partie de la province de Mangi : la somme montait, excepté le revenu du sel, à quinze millions d'or et six cent mille livres.



Collecteurs d’impôts

BNF, manuscrit 2810

CHAPITRE 132

De la ville de Tampingui.

En partant de la ville de Quinsai et allant vers le septentrion, on trouve continuellement de belles plantations et des champs cultivés, jusqu’à ce qu’à une journée de chemin on vient à la très belle et très remarquable ville de Tampingui (Chao-hing-fou, chef-lieu du Tchékiang). À trois journées de cette ville, allant toujours vers le septentrion, on trouve des villes et des châteaux en quantité, et qui sont si près les uns des autres qu’on dirait de loin qu’ils ne sont tous qu’une grande ville. Il y a grande abondance de vivres en ce quartier-là ; il y croît aussi des roseaux (bambous) de la longueur de quinze pas et de quatre paumes de circonférence. Allant plus avant, et à trois journées de là, on rencontre une belle et grande ville, au-delà de laquelle, continuant toujours son chemin du côté du septentrion, on rencontre beaucoup d’autres villes et de châteaux. Il y a dans ce pays-là beaucoup de lions, qui sont grands et féroces ; mais l’on n’y trouve point de moutons, ni dans la province de Mangi ; mais il y a une grande quantité de bœufs, de chevreaux, de boucs, de porcs. À quatre journées de chemin, on rencontre une autre belle ville, nommée Ciangiam (Soui —tchang-hien, chef-lieu d’un canton du département de Tchou-tcheou), qui est bâtie sur une montagne, laquelle montagne partage une rivière en deux parties, qui prennent leur cours par des chemins tout opposés. À trois journées plus loin, on trouve la ville de Cugui, qui est la dernière de la province.

CHAPITRE 133

Du royaume de Fugui.

Ayant laissé derrière soi la ville de Cugui, on entre dans le royaume de Fugui (Fou-Tcheou) où, après avoir marché six jours, il faut aller par des montagnes et des vallées, où l'on trouve beaucoup de villes et de châteaux. Ce pays-là produit en quantité tout ce qui est nécessaire à la vie ; la chasse y est aussi abondante, tant pour les bêtes sauvages que pour les oiseaux, et il y a des lions en quantité. Le gingembre croît là en abondance ; il y croît aussi une certaine fleur assez semblable au safran, c'est d'une autre espèce, quoiqu'on s'en serve au même usage. L'on mange de la chair humaine en ce pays-là avec grand plaisir, pourvu que les hommes ne soient pas morts de maladie. Quand ils vont à la guerre, ils se font à chacun une marque au front avec un fer chaud ; et il n'y a parmi eux que le général seul qui aille à cheval. Ils se servent de lances et de boucliers ; et quand ils ont tué quelqu'un de leurs ennemis, ils en boivent le sang et en mangent la chair : car ce sont des gens très cruels.

CHAPITRE 134

Des villes de Quelinfu et Unquen.

Après avoir fait les six journées dont nous avons parlé, on vient à une ville nommée Quelinfu, qui est grande et considérable, bâtie sur le bord d'une rivière qui passe près des murailles. Il y a sur cette rivière trois ponts de pierre ornés de colonnes de marbre très magnifiques ; ces ponts ont huit pas de largeur et mille de long. Cette ville a en abondance de la soie, du gingembre ; les hommes et les femmes y sont beaux. On y trouve des poules qui ont du poil au lieu de plumes, comme les chats ; leur poil est noir, mais elles pondent de fort bons œufs. Et parce que ce pays-là est rempli de lions, les chemins y sont fort dangereux. À quinze milles de celle ville, on en trouve une autre nommée Unquen ; il croît dans son territoire quantité de sucre, que l'on transporte à la cour du Grand Khan, c'est-à-dire à la ville de Cambalu.

CHAPITRE 135

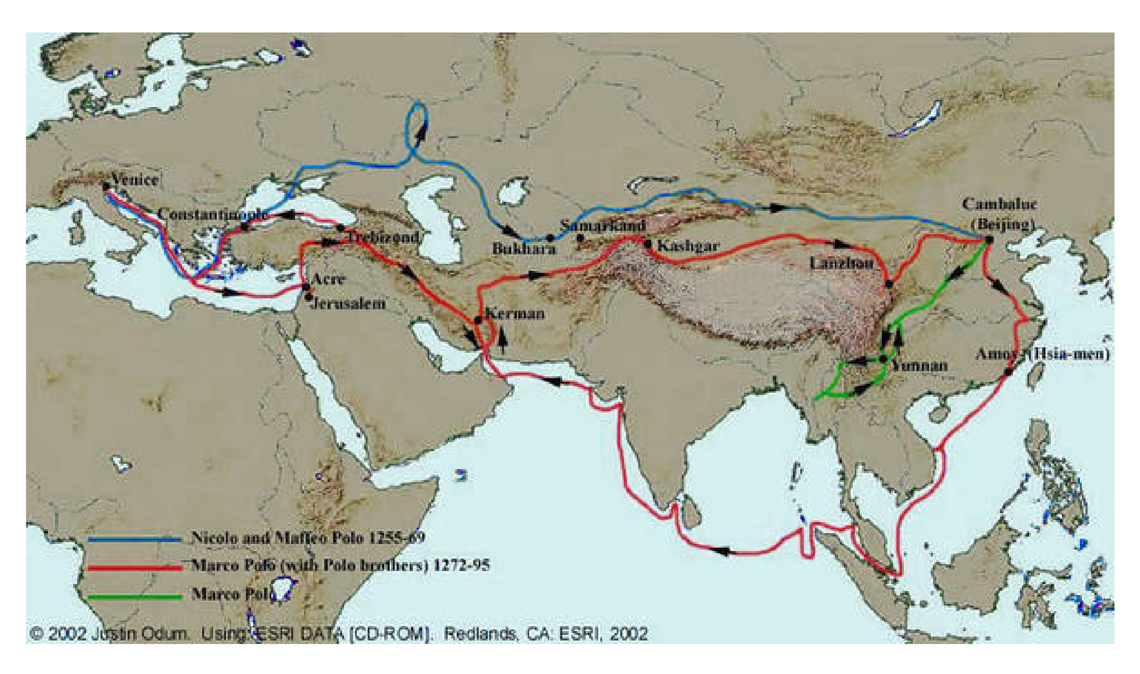
De la ville de Fugui.

À quinze milles plus loin on rencontre la ville de Fugui(95), qui est la capitale et l'entrée du royaume de Concha (Fo-Kien), qui est un des neuf royaumes compris dans la province de Mangi. Il y a dans cette ville une très forte garnison pour défendre la province et les autres villes et pour réprimer les séditieux qui voudraient se rebeller contre l'empereur. Il passe à travers cette ville une grande rivière qui a bien un mille de largeur (le fleuve Min-Kiang) ; et parce que cette ville n'est pas fort éloignée de la mer Océane, il s'y tient une foire considérable où l'on apporte de l'Inde un grand nombre de perles et d'autres pierres précieuses ; il y a aussi du sucre en abondance et toutes sortes de vivres.

CHAPITRE 136

Des villes de Zeiton et de Figui.

Après avoir traversé la rivière ci-dessus, et à cinq journées de chemin, on va à la ville de Zeiton(96) ; l'on ne trouve jusque-là ni villes ni châteaux. Ce pays est abondant en tout ce qui est nécessaire à la vie ; et il y a des montagnes et des forêts ; sur les arbres des forêts on ramasse la poix. La ville de Zeiton est fort grande ; elle a un fort bon port, où il vient une grande quantité de vaisseaux indiens, chargés de diverses sortes de marchandises. Il y a un des plus beaux marchés qui soient au monde ; car le poivre et tous les aromates qui vont d'Alexandrie dans tous les pays chrétiens sont transportés de cette foire à Alexandrie. Le Grand Khan tire un fort grand revenu de cette ville, car sur chaque vaisseau il a un certain droit qui monte très haut ; peu s'en faut qu'il ne tire la moitié de chaque espèce de parfums. Il y a aussi en ce pays-là une autre ville nommée Figui (Tek-Houa) qui est considérable, surtout par les belles écuelles (porcelaines) que l'on y fait. Cette province a une langue particulière. Ce que nous avons dit jusqu'ici de la province de Mangi suffira ; et quoique nous n'ayons fait la description que de deux royaumes des neuf qu'elle comprend, nous avons jugé à propos de passer les autres sous silence pour parler de l'Inde(97), où nous avons demeuré pendant quelque temps et où nous avons vu plusieurs choses admirables et que nous avons, pour ainsi dire, touchées du doigt.



Itinéraires des Polo

Livre Troisième

CHAPITRE 137

Quelles sortes de navires il y a dans l'Inde.

Nous commencerons ce troisième livre, où nous traiterons de l'Inde, par les vaisseaux (jonques) qui y sont en usage. Les plus grands navires dont les Indiens se servent sur mer sont faits ordinairement de bois de sapin(98) ; ils n'ont qu'un pont, que nos matelots appellent couverture, sur lequel il y a environ quarante loges pour les marchands. Chaque vaisseau a un gouvernail, quatre mâts et autant de voiles ; les planches en sont jointes avec des clous de fer, et les fentes en sont bien étoupées. Et parce que la poix ou goudron est rare dans leur pays, ils goudronnent leurs vaisseaux avec de l'huile d'un certain arbre, mêlée avec de la chaux(99). Les grands vaisseaux peuvent porter deux cents hommes, qui les conduisent en mer avec des rames ; chaque navire peut outre cela porter environ six mille caisses. Il y a de petites chaloupes attachées à la queue de ces grands vaisseaux, et qui servent à la pêche et à jeter les ancres.

CHAPITRE 138

De l’île de Zipangu.

L’île de Zipangu(100), qui est située dans la haute mer, est éloignée du rivage de Mangi de quinze cents milles ; elle est fort grande ; ses habitants sont blancs et bien faits ; ils sont idolâtres et ont un roi qui est indépendant de tout autre. Il y a dans cette île de l’or en très grande abondance ; mais le roi ne permet que fort difficilement qu’on en transporte hors de l’île. C’est pourquoi aussi il n’y a guère de marchands qui aillent négocier dans cette île. Le roi a un palais magnifique, dont la couverture est de lames d’or pur, de même que chez nous les grandes maisons le sont de plomb ou de cuivre. Les cours et les chambres sont aussi couvertes de ce précieux métal On trouve en ce pays-là des perles en abondance, rondes, grosses, et de couleur rouge, qui sont bien plus estimées que les blanches. Il y a aussi d’autres pierres précieuses, lesquelles, jointes à la grande quantité d’or(101) qu’il y a dans cette île, la rendent très riche.

CHAPITRE 139

De quelle manière le Grand Khan envoie une armée pour s'emparer de l'île de Zipangu.

Le grand Khan Koubilaï, ayant appris que l'île de Zipangu était si riche, songea aux moyens de s'en rendre le maître. C'est, pourquoi, ayant envoyé deux chefs, dont l'un s'appelait Abatan et l'autre Nonsa-chum, il leva deux grandes armées pour l'assiéger. Ces généraux, étant partis des ports de Zeiton et de Quinsai avec plusieurs vaisseaux chargés de cavalerie et d'infanterie, mirent à la voile vers l'île de Zipangu et ayant mis pied à terre, ils ravagèrent le plat pays et détruisirent tous les châteaux qui se trouvèrent à leur rencontre ; mais avant que de subjuguer l'île, il survint entre eux un fâcheux différend touchant la prééminence, ni l'un ni l'autre ne voulant céder le commandement à son compagnon, ce qui causa un obstacle dangereux au succès de leur entreprise. Car ils ne prirent qu'un seul château, lequel étant pris, ceux qui avaient été chargés de le défendre par le roi de Zipangu furent condamnés par le général à être passés par le fil de l'épée. Parmi ces misérables il s'en trouva huit qui avaient de certaines pierres attachées à leurs bras, dont l'efficace était telle, sans doute par les enchantements diaboliques, qu'il fut impossible en aucune manière de les blesser, bien moins de les tuer avec le fer, en sorte que l'on résolut de les assommer à coups de leviers(102).

CHAPITRE 140

Les vaisseaux des Tartares se brisent et périssent.

Il arriva un jour que, s'étant levé sur mer une furieuse tempête, les vaisseaux des Tartares furent jetés sur les côtes ; sur quoi les matelots ayant pris conseil éloignèrent de terre leurs vaisseaux, sur lesquels étaient les deux armées Tartares. Mais, la tempête augmentant, plusieurs des navires s'entr'ouvrirent, et beaucoup de monde fut submergé. Il y en eut parmi ceux-ci qui se sauvèrent sur des planches et autres débris à une petite île dont ils n'étaient pas fort éloignés, et qui est assez près de l'île de Zipangu(103). Ceux qui échappèrent avec leurs vaisseaux s'en retournèrent chez eux ; on compta jusqu'à trente mille hommes de ceux qui s'étaient sauvés du naufrage dans cette petite île, après que leurs vaisseaux furent rompus. Et comme ils ne savaient comment faire pour sortir de là, et que l'île, qui était inhabitée, ne pouvait leur fournir des vivres, ils n'attendaient plus que la mort.



Naufrage de la flotte Tartare

BNF, manuscrit 2810

CHAPITRE 141

De quelle manière les Tartares évitent le danger présent de la mort, et s’en retournent à l’île de Zipangu.

La tempête étant apaisée, les habitants de l’île de Zipangu vinrent avec beaucoup de vaisseaux et en grand nombre pour attaquer les Tartares qui étaient sans armes dans cette petite île, où ils ne pouvaient recevoir du secours de personne. Ayant donc mis pied à terre, et laissé leurs vaisseaux près du rivage, ils allèrent chercher les Tartares ; mais ceux-ci, usant de prudence, se cachèrent non loin du bord de la mer, en attendant que les arrivants fussent un peu loin. Alors ils sortent de leurs retraites, entrent dans les vaisseaux des Zipanguiens, et se sauvent adroitement du danger, en laissant leurs ennemis dans l’île. Et allant de ce pas à l’île de Zipangu avec les pavillons et les enseignes zipanguiens, qu’ils avaient trouvés dans les vaisseaux, ils se rendirent dans la principale ville de l’île. Les habitants, voyant les enseignes de leur nation et croyant que c’étaient leurs gens qui revenaient victorieux, sortirent au-devant d’eux et les introduisirent, sans les savoir leurs ennemis, dans leur ville. Ceux-ci, y étant, les chassèrent tous, excepté quelques femmes.

CHAPITRE 142

De quelle manière les Tartares sont chassés à leur tour de la ville qu'ils avaient surprise.

Or le roi de Zipangu, ayant appris tout ce qui se passait, renvoya d'autres vaisseaux pour délivrer ses gens, qui étaient enfermés, comme nous avons dit, dans la petite île. Il assiégea la ville que les Tartares avaient surprise, et il en fit fermer toutes les avenues avec tant de diligence qu'il ne pouvait sortir ni entrer personne. Car il jugeait très nécessaire que les Tartares assiégés ne pussent pas donner avis de ce qui se passait au Grand Khan, leur prince ; autrement c'eût été fait de son île. Le siège dura sept mois, au bout desquels les Tartares, voyant qu'il n'y avait pas d'apparence de secours, rendirent la ville au roi de Zipangu, et s'en retournèrent sains et saufs chez eux. Cela arriva l'an de Notre-Seigneur 1289.

CHAPITRE 143

De l’idolâtrie et de la cruauté des habitants de l’île de Zipangu.

Les Zipanguiens adorent plusieurs idoles différentes : car les unes ont la tête d’un bœuf, d’autres d’un cochon, d’autres d’un chien, et enfin d’autres de divers animaux. Ils en ont qui ont quatre faces dans une même tête, d’autres trois, une à l’ordinaire et les deux autres à côté, sur chaque épaule. Il y en a enfin qui ont plusieurs mains, les unes quatre, les autres vingt, et d’autres jusqu’à cent ; celles qui ont le plus de mains sont estimées plus véritables. Et lorsqu’on demande à ces gens-là d’où ils tiennent cette tradition, ils répondent qu’ils imitent en cela leurs pères et qu’ils ne doivent point croire autre chose que ce qu’ils ont reçu d’eux(104). Les Zipanguiens ont une autre coutume ; quand ils attrapent quelque étranger, s’il peut se racheter de leurs mains par argent ils le laissent aller ; mais s’il n’a point d’argent, ils le tuent et le font cuire ; après quoi ils le mangent avec leurs amis et leurs parents(105).

CHAPITRE 144

De la mer de Cim.

La mer où sont ces îles (de Zipangu et autres) s'appelle la mer de Cim(106), ce qui veut dire la mer qui avoisine le Mangi : car dans leur langage les habitants de ces îles appellent le Mangi du nom de Cim. Or, dans cette mer, selon le témoignage des pêcheurs et marins, il y a sept mille quatre cents îles, qui sont presque toutes habitées et qui produisent en grande quantité toutes sortes d'épices et choses précieuses, tant comme produits des arbres et des plantes que comme métaux et pierreries. À vrai dire, la distance de ces îles est grande, et les marins de la province de Mangi sont les seuls qui s'y rendent. Ils y vont pendant l'hiver et en reviennent pendant l'été, parce qu'il n'y a que deux sortes de vents qui y règnent et qui sont directement opposés : le vent d'hiver, servant pour y aller, et le vent d'été, pour en revenir(107).

CHAPITRE 145

De la province de Ciamba.

En partant du port de Zeiton et naviguant vers le sud-ouest, on vient à la province de Ciamba[108], qui est éloignée de ce port de mille et cinquante milles. Elle est fort grande et a des moutons en abondance. Les habitants sont idolâtres et ont un langage particulier. L'an de l'Incarnation du fils de Dieu 1268, le Grand Khan envoya un général nommé Sogatu avec une puissante armée pour subjuguer cette province ; mais lorsqu'il fut arrivé dans le pays, il reconnut que les villes y étaient si bien fortifiées et les châteaux si forts qu'il était comme impossible de les prendre. Il brûla cependant toutes les maisons de campagne, coupa les arbres et causa tant de dommage dans cette province que le roi se rendit de lui-même tributaire du Grand Khan, afin qu'il fît retirer ce général hors de ses terres. Ils firent un accord, à savoir, que le roi de Ciamba enverrait tous les ans au Grand Khan vingt éléphants des plus beaux. Et moi, Marco, j'ai été dans cette province, dont le roi avait alors une si grande multitude de femmes qu'il avait trois cent vingt-six fils ou filles, et dont cent cinquante de ses fils étaient déjà en âge de porter les armes. Il y a beaucoup d'éléphants en ce pays-là, et du bois d'aloès en abondance ; on y trouve aussi des forêts d'ébène.

CHAPITRE 146

De l’île de Java.

Après avoir laissé la province de Giamba, on navigue vers le midi pendant quinze cents milles, jusqu’à la grande ville nommée Java, qui peut avoir de circuit trois mille milles. Elle a un roi qui n’est tributaire de personne. Il y a du poivre en abondance, des noix muscades et autres aromates. Plusieurs marchands vont là trafiquer, car ils gagnent beaucoup sur les marchandises qu’ils en apportent. Les habitants de l’île sont idolâtres, et le Grand Khan n’a pu jusqu’ici les réduire sous sa domination.

CHAPITRE 147

De la province de Soucat.

En naviguant de l’île de Java, on compte sept cent milles jusqu’aux îles nommés Sondur et Condur[109] par-delà lesquelles en avançant entre le midi et l’ouest, on compte cinquante milles jusqu’à la province de Soucat (Bornéo), qui est très riche et très étendue ; elle a son propre roi et un langage particulier. Les habitants sont idolâtres. L’on nourrit en ce pays-là de très grands ours apprivoisés. Il y a aussi beaucoup d’éléphants et de l’or en quantité. Ils se servent pour monnaie de grains d’or. Il y a peu d’étrangers qui abordent dans cette province, parce que les gens y sont trop inhumains.

CHAPITRE 148

De l’île de Petan.

En s’éloignant de la province de Soucat, on navigue l’espace de cinq cents milles vers le midi jusqu’à l’île de Petan (Bintang dans la presqu’île de Malacca), dont le terroir est la plus grande partie en forêts et en bois ; les arbres y sont odoriférants et rendent un grand profit. De là on vient dans le royaume de Maletur (Malacca), où il y a une grande abondance d’aromates ; les habitants y ont une langue particulière.

CHAPITRE 149

De l'île qui est appelée la petite Java.

Par-delà l'île de Petan en naviguant par le vent dit siroch, on trouve la petite Java (Sumatra) éloignée de Petan de cent milles. On dit qu'elle a de circuit deux mille milles. Cette île est divisée en huit royaumes, et les habitants ont une langue particulière. Elle produit divers parfums qui ne sont point connus en notre pays. Les habitants sont idolâtres. Cette île est si avancée du côté du midi, que l'étoile tramontane (étoile polaire) n'y peut plus être vue(110). Moi Marco j'ai été dans cette province, et j'ai parcouru six de ses royaumes, à savoir celui de Ferlech, celui de Basman, celui de Samara, celui de Dragoiam, celui de Lambri et celui de Fansur ; je n'ai point été dans les deux autres.

CHAPITRE 150

Du royaume de Ferlech.

Les habitants de ce royaume, qui occupent les montagnes, ne suivent aucune loi, mais vivent en bêtes, adorant la première chose qui se rencontre le matin dans leur chemin. Ils mangent la chair des animaux purs et impurs, et même celle des hommes. Ils sont mahométans, ayant appris cette loi des marchands saracéniens qui viennent là.

CHAPITRE 151

Du royaume de Basman.

Il y a dans ce royaume une langue particulière, et les habitants vivent en bêtes. Ils reconnaissent le Grand Khan pour leur seigneur, mais ils ne lui payent aucun tribut, si ce n'est qu'ils lui envoient quelquefois des présents de bêtes sauvages. On trouve là une grande quantité d'éléphants et de licornes(111), et ces animaux sont un peu plus petits que les éléphants, ayant le poil d'un buffle et le pied comme un éléphant ; ils ont la tête faite comme un éléphant, et ils cherchent aussi bien que les cochons la boue et l'ordure ; ils portent une grosse corne noire au milieu du front ; ils ont la langue rude et ils en blessent souvent les hommes et les animaux. Ce pays abonde aussi en singes de diverses espèces, de grands et de petits, qui sont très semblables aux hommes. Les chasseurs les prennent et les épilent, excepté à l'endroit de la barbe et de certaines autres parties du corps ; et après les avoir tués, ils les assaisonnent de plusieurs herbes odoriférantes ; après cela ils les font sécher, et ils les vendent aux négociants, qui les portent en divers endroits de la terre et font accroire que ce sont de petits hommes que l'on trouve dans les îles de la mer.

CHAPITRE 152

Du royaume de Samara.

J’ai été, moi Marco, dans le royaume de Samara avec mes compagnons pendant cinq mois ; mais ce ne fut pas sans beaucoup d’ennui : car nous attendions là que le temps fût propre à naviguer. Les habitants y vivent comme des bêtes, mangeant la chair humaine d’un grand appétit. C’est pourquoi, méprisant leur compagnie, nous nous bâtîmes de petites baraques de bois tout près de la mer, où nous nous tenions sur la défensive contre les insultes de cette canaille. On ne voit dans ce royaume-là ni la Grande ni la Petite Ourse (constellations polaires boréales), comme les astronomes les appellent, tant cette île est éloignée du septentrion. Les habitants sont idolâtres ; ils ont là de fort bons poissons, et en abondance ; mais il n’y croît point du blé. Ils font du pain de riz. Ils n’ont point de vignes non plus, mais ils tirent une boisson de certains arbres de la manière suivante. Il y a en ce pays-là beaucoup d’arbres qui n’ont que quatre branches (sorte de palmiers), lesquels ils coupent dans une certaine saison de l’année et dont il sort une liqueur qu’ils ramassent. Elle coule en si grande abondance que dans un jour et une nuit ils peuvent remplir du flux d’une seule branche une cruche ; après quoi ils en emplissent une autre, jusqu’à ce que la branche ne coule plus, et c’est là leur vendange[112]. Ils ont un moyen de rendre ce flux plus abondant par les arrosements des eaux, qu’ils répandent sur les racines de l’arbre lorsqu’il pleure trop lentement ; mais alors cette liqueur n’est pas si agréable que lorsqu’elle coule naturellement. Ce pays est aussi très abondant en noix d’Inde (cocos).



Anthropophagie, Paris, Bibliothèque Nationale,
Département des manuscrits, Français 2810,
folio 74V

CHAPITRE 153

Du royaume de Dragoiam.

Les hommes de ce royaume sont pour la plupart très sauvages ; ils adorent les idoles et ont un langage particulier et un roi. Ils ont une coutume parmi eux qui est que quand quelqu'un est malade, ses amis et ses parents assemblent les magiciens et les enchanteurs, pour leur demander si le malade en réchappera ; et ceux-ci répondent ce que les démons leur suggèrent. S'ils disent qu'il n'en réchappera pas, ils ferment la bouche du patient pour lui empêcher la respiration ; et ainsi le font mourir, pour qu'il ne meure pas de maladie. Puis ils dépècent sa chair, la cuisent et la mangent, et ce sont les parents et les meilleurs amis qui font cette horrible action. Ils disent pour leurs raisons que si sa chair pourrissait, elle serait convertie en vers, et que ces vers enfin, ne trouvant plus à se repaître sur son cadavre, mourraient à la fin de faim, de quoi l'âme du défunt souffrirait de grandes peines en l'autre monde. Ils enterrent les os dans les cavernes des montagnes, de peur qu'ils ne soient foulés aux pieds des hommes et des animaux. Et lorsqu'ils prennent un homme d'un pays étranger, s'il ne peut pas racheter sa vie avec de l'argent, ils le tuent et le mangent.

CHAPITRE 154

Du royaume de Lambri.

Il y a encore un autre royaume dans la susdite île nommé Lambri, où il croît des arbres de brésil(113) en grande quantité ; lorsqu'ils ont poussé, on les transplante et les laisse trois ans en terre ; après quoi on les déracine de nouveau. Moi, Marco, j'ai apporté des graines de ces arbres avec moi en Italie, et je les ai fait semer ; mais ils n'ont pas poussé, faute de chaleur suffisante. Les habitants de ces pays-là sont idolâtres. On trouve quelques hommes qui ont une queue comme un chien, de la longueur d'une paume ; mais ils se retirent dans les montagnes. Il y a aussi des licornes et plusieurs autres sortes d'animaux.

CHAPITRE 155

Du royaume de Fansur.

Il croît dans le royaume de Fansur d'excellent camphre qui se vend au poids de l'or. Les habitants font du pain de riz, car ils n'ont point de blé. Ils font une boisson de la liqueur des arbres, comme nous avons expliqué ci-dessus. Il y a en ce pays-là de certains arbres, dits « mori » (sagou ou arbre à pain), qui ont l'écorce fine, et sous laquelle on trouve une espèce de farine excellente, qu'ils apprêtent fort bien. C'est un mets délicat, et dont j'ai quelquefois mangé avec délectation.

CHAPITRE 156

De l’île de Necuram.

On compte par mer de l’île de Java cent cinquante milles jusqu’aux îles Necuram et Anganiam (îles Nicobar). Le peuple de l’île de Necuram vit tout à fait bestialement, il n’a point de roi : ils vont tout nus, tant les hommes que les femmes. Ils ont des parcs remplis d’arbres, du sandal, des noix dinde et des clous de girofle ; ils ont aussi des brésils en abondance et quantité d’aromates.

CHAPITRE 157

De l’île d’Angania.

L’île d’Angania est grande, les habitants y vivent en bêtes, ils sont sauvages et très cruels, ils adorent les idoles et vivent de chair, de riz et de lait ; ils mangent aussi de la chair humaine. Les hommes sont mal bâtis, car ils ont la tête faite comme celle d’un chien, de même que les dents et les yeux. Il y a dans cette île une étrange abondance de toutes sortes de parfums, de même que des arbres fruitiers de toutes les sortes.



Cynocéphales d’Andaman

BNF, manuscrit 2810

CHAPITRE 158

De la grande île de Seilam.

Depuis la susdite île du côté du sud-ouest, on compte mille milles jusqu’à l’île de Seilam (Ceylan), qui est estimée pour une des meilleures îles du monde, ayant deux mille et quarante milles de circuit. Elle a été autrefois plus grande. Car l’on dit dans le pays qu’elle avait autrefois trois mille et six cents milles de tour ; mais le vent du septentrion soufflant avec impétuosité pendant plusieurs années, les vagues de la mer ont tellement empiété sur cette île qu’avec le temps elles ont englouti jusqu’à des montagnes et beaucoup d’autres terres. Cette île a un roi très riche et qui ne paye tribut à personne ; les habitants sont idolâtres et vont presque tout nus. Ils n’ont point d’autre blé que le riz, dont ils vivent et de lait. Ils ont en abondance de la graine de sésame, dont ils font de l’huile. Ils tirent leur boisson des arbres suivant la manière expliquée ci-dessus. Cette île produit plusieurs pierres précieuses, entre autres des rubis, des saphirs, des topazes et des améthystes. Le roi de cette île a un rubis que l’on croit être le plus beau qui soit au monde, car il est long d’une paume et de la grosseur de trois doigts ; il brille comme le feu le plus ardent et n’a aucun défaut. Le Grand Khan a voulu donner à ce roi une belle ville pour ce rubis ; mais il refusa de le donner, sous prétexte qu’il le tenait de ses prédécesseurs. Les habitants de cette île ne sont point guerriers ; mais lorsqu’ils sont obligés de faire la guerre, ils prennent des étrangers à leur solde, surtout des mahométans.

CHAPITRE 159

Au royaume de Maabar, qui est dans la grande Inde.

Par-delà l'île de Seilam, et à soixante milles, on trouve la province de Maabar(114), qui est appelée aussi la grande Inde. C'est une terre ferme et non pas une île. Il y a cinq rois dans cette province, qui est très riche. Dans le premier de ces royaumes, nommé Lar, règne Senderba ; on y trouve des perles en grande quantité. Entre ce continent et une certaine île, il y a un bras de mer presque à sec et vaseux ; en quelques endroits il n'a pas plus de dix pas de profondeur, en quelques autres il n'en a que trois et même deux : c'est là que l'on ramasse les perles. Plusieurs marchands viennent là avec beaucoup de vaisseaux grands et petits, et font descendre des hommes au fond de la mer, et pêchent des coquilles dont on recueille des perles. Ces pêcheurs, quand ils ne peuvent plus rester sous l'eau, reviennent dessus en nageant ; après cela ils replongent de nouveau, ce qu'ils font plusieurs jours de suite. Il y a aussi dans ce bras de mer de grands poissons qui tueraient facilement un homme, si on ne se servait contre eux de l'artifice suivant.



Senderba (Sundara) et ses sujets

BNF, manuscrit 2810

Les marchands amènent avec eux de certains magiciens, que l'on appelle « abrajamin » (brahmanes ou prêtres de Brahma) : ces magiciens conjurent ces poissons par leurs enchantements et leur art magique, en sorte qu'ils ne peuvent plus faire de mal à personne. Or pendant la nuit, qui est le temps où les négociants font la pêche des perles, ces magiciens interrompent l'effet de leurs conjurations, de crainte que les voleurs, sentant qu'il n'y aurait pas de danger, ne se jettent dans la mer et n'enlèvent les coquilles avec les perles. Or il n'y a personne que ces enchanteurs qui sache les paroles de cette conjuration. Cette pêche des perles ne se fait pas pendant toute l'année mais seulement pendant les mois d'avril et de mai ; mais on pêche une très grande quantité de perles dans ce peu de temps. Les marchands donnent au roi le dixième, aux magiciens le vingtième et récompensent libéralement les pêcheurs. Au reste, depuis la mi-mai on ne trouve plus de perles en cet endroit, mais on en trouve dans un autre, qui est éloigné de trois cents milles de celui-là ; et on les pêche là pendant les mois de septembre et d'octobre. Les habitants de cette province vont tout nus ; le roi va nu tout comme les autres, portant au col un collier d'or orné de saphirs, de rubis et d'autres pierres précieuses. Il a aussi pendu au col un

cordon de soie où il y a cent et quatre pierres précieuses, à savoir des perles de moyenne grosseur, qui est comme une espèce de chapelet, sur lequel il récite pendant la journée autant d'oraisons, qu'il marmotte à ses dieux. Il porte aussi à chaque bras et à chaque jambe trois cercles d'or, où il y a des pierres précieuses enchâssées. Les doigts de ses pieds et de ses mains sont aussi ornés de petites pierres très précieuses, enchâssées aussi dans de l'or.



Roi de Lar achetant des perles

BNF, manuscrit 2810

CHAPITRE 160

Du royaume de Lar et des diverses erreurs de ses habitants.

Tous les habitants de royaume de Lar sont idolâtres : plusieurs adorent un bœuf comme une divinité, c'est pourquoi ils n'en tuent aucun ; et quand il en meurt quelqu'un, ils oignent leurs maisons de sa graisse(115). Il y en a cependant parmi eux qui, quoiqu'ils ne tuent point de bœuf, en mangent cependant bien la chair quand ils ont été tués par d'autres. On dit que l'apôtre saint Thomas a été mis à mort dans cette province, et que l'on y a conservé son corps jusqu'à présent dans une église. Il y a dans ce pays-là beaucoup de magiciens, qui s'adonnent aux augures et aux divinations. Il y a aussi beaucoup de monastères où l'on sert les idoles ; certains habitants leur consacrent leurs filles, quoiqu'ils les gardent dans leurs maisons, excepté les jours que les prêtres des idoles veulent faire leurs solennités. Car alors ils font venir ces filles et ils chantent avec elles à l'honneur de leurs faux dieux, d'un ton aussi déplaisant que forcé. Ces filles portent aussi à manger avec elles, et présentent ces mets à l'idole. Et pendant qu'ils chantent et trépignent, ils s'imaginent que leurs dieux mangent de ce qui leur a été présenté ; et surtout ils répandent en leur présence le jus des viandes, à quoi ils croient que leurs dieux prennent un singulier plaisir. Ces cérémonies étant achevées, les filles s'en retournent chez elles. Elles continuent de servir ainsi les idoles jusqu'à ce qu'elles soient mariées. On observe encore en ce pays-là une coutume, que quand le roi est mort et qu'on le mène pour être brûlé, plusieurs de ses soldats se jettent dans le feu dans l'espérance que dans l'autre vie ils ne seront point séparés du lui ; les femmes font la même chose lorsque leurs maris doivent être brûlés, dans l'espérance qu'elles seront leurs épouses en l'autre monde. Et ceux qui n'observent point cela ne sont aucunement estimés parmi les gens du pays. Il y a encore une autre coutume étrange en ce pays-là : si quelqu'un est condamné pour crime, il regarde comme une faveur de s'égorger lui-même à l'honneur de quelque dieu. Car si le roi lui accorde cette grâce-là, alors tous ses parents et ses amis s'assemblent, et dix ou douze lui mettent le

couteau sur la gorge ; ils l'assoient sur une chaise et le mènent par toute la ville en criant : « Cet homme se doit tuer à l'honneur de tel ou tel dieu. » Après quoi il se perce lui-même, en criant : « Je me tue en l'honneur d'un tel dieu. » Cela dit, il écarte sa plaie, et l'achève lui-même avec un autre fer ; et il se fait tant de plaies qu'enfin il en meurt. Les parents brûlent son corps avec beaucoup de joie.

CHAPITRE 161

De plusieurs différentes coutumes du royaume de Lar.

C’est une coutume en ce pays-là que le roi aussi bien que ses sujets s’assoient à terre ; et lorsqu’on les reprend de cette coutume, ils ont coutume de répondre : « Nous sommes nés de la terre et nous devons retourner en terre, c’est pourquoi nous voulons honorer la terre. » Ils ne sont point accoutumés à la guerre, et quand ils y vont, ils ne se revêtent point d’habillements propres à se garantir des coups, mais ils portent des boucliers et des lances. Ils ne tuent aucun animal ; mais quand ils veulent manger de la viande, ils font en sorte que des gens d’une autre nation tuent les animaux. Tant les hommes que les femmes se lavent le corps deux fois par jour ; et si quelqu’un voulait se dispenser de cette règle, il serait regardé comme un hérétique. Ils punissent rigoureusement les vols et les homicides. Ils n’ont pas l’usage du vin ; et si quelqu’un avait été surpris à en boire, il serait regardé comme un infâme et comme incapable de témoigner en justice. On refuse aussi comme témoins ceux qui ont osé s’exposer aux dangers de la mer, car on les regarde comme des désespérés.

CHAPITRE 162

De quelques autres circonstances de ce pays-là.

Il ne vient point de chevaux dans le pays ; mais le roi de Lar et les quatre autres rois dépensent une grande somme d'argent, tous les ans, pour en acheter. Car il n'y a point d'année qu'ils n'en achètent plus de dix mille, que les négociants amènent d'autres pays, et dont ils tirent un grand profit. On achète plusieurs fois des chevaux dans une année, parce que les chevaux ne sauraient vivre longtemps dans ce pays-là, et que ceux qui en ont soin ne savent par quel moyen guérir leurs maladies ; quand quelques cavales mettent bas leurs poulains, ils ont toujours quelques défauts qui les rendent inutiles, car ils viennent avec les pieds tordus ou quelques autres incommodités. Il ne croît aucun blé dans cette province ; mais il y a beaucoup de riz, dont il est impossible de nourrir les chevaux, à moins qu'on ne leur donne ce riz cuit avec de la viande. En ce pays-là il ne pleut guère que dans les mois de juin, juillet et août : s'il ne pleuvait pas dans ces mois-là, personne ne pourrait vivre à cause de l'extrême chaleur. Le pays est fertile en toutes sortes d'oiseaux que l'on ne connaît point en notre pays.



Caravane de Marco Polo voyageant vers les Indes (atlas catalan, 1375)

CHAPITRE 163

De la ville où est enterré le corps de saint Thomas.

Dans la province de Maabar, qui est la grande Inde, on conserve le corps de saint Thomas apôtre, qui a souffert le martyre en cette province pour l'amour de Jésus-Christ. Son corps repose dans une petite ville où il y a beaucoup de chrétiens et de mahométans, qui lui rendent l'honneur qui lui est dû. Il vient peu de marchands en cette ville-là, parce qu'il y a peu de négoce. Les habitants du pays disent que cet apôtre a été un grand prophète et ils l'appellent Avoryam, qui veut dire « saint homme ». Les chrétiens qui viennent de loin pour honorer son corps emportent avec eux quand ils s'en vont de la terre où l'on dit qu'il a été mis à mort, et en mêlent à la boisson des malades pour leur guérison, croyant que c'est un remède souverain.

Ils disent qu'en l'an 1277 il fut fait le miracle suivant à son tombeau : Le prince, ayant une grande moisson de riz à faire et n'ayant pas assez de place pour le serrer, s'empara de l'église et des maisons qui dépendaient de cette église dédiée à saint Thomas, et y serra son riz malgré ceux qui gardaient ces lieux. Or il arriva quelque temps après que le saint lui apparut la nuit, tenant une verge de fer à la main, et la lui présentant au gosier le menaçait de le tuer, en disant : « Si vous ne sortez au plus tôt de mes maisons, que vous avez témérairement occupées, vous mourrez d'une mort honteuse. » Lorsqu'il s'éveilla, il laissa, suivant le commandement de l'apôtre, son église ; de quoi les chrétiens furent fort consolés et remercièrent Dieu et son saint.

CHAPITRE 164

De l’idolâtrie des païens de ce royaume-là.

Tous les habitants du royaume de Maabar, tant hommes que femmes, sont noirs ; mais ils emploient quelque moyen pour cela, s’imaginant que plus on est noir et plus on est beau. Car ils frottent les enfants trois fois la semaine d’huile de sésame, ce qui les rend très noirs ; celui qui parmi eux est le plus noir est le plus estimé. Les idolâtres rendent aussi noires les images de leurs dieux, disant que les dieux sont noirs et tous les saints ; mais ils peignent le démon blanc, assurant que les démons sont de cette couleur. Et lorsque ceux qui adorent le bœuf vont à la guerre, ils portent avec eux du poil d’un bœuf sauvage et le lient au crin de leurs chevaux. Les gens de pied l’attachent à leurs cheveux ou à leurs boucliers, croyant que cela les garantira de tout danger : car ils regardent un bœuf sauvage comme très saint.



Animaux de Malabar

Marco Polo, Devisement du monde ou
Livre des Merveilles Paris, vers 1410-1412.
Illustré par le Maître de la Mazarine et collab.
Paris, BNF, département des Manuscrits,
Français 2810, fol. 85

CHAPITRE 165

Du royaume de Mursili, où l'on trouve les diamants.

Par-delà le royaume de Maabar, à mille milles, on trouve celui de Mursili (Masulipatan), qui ne paye tribut à personne. Les habitants vivent de chair, de riz et de lait et sont mahométans. On trouve en quelques montagnes de ce royaume —là des diamants : car lorsqu'il pleut les hommes vont aux endroits où les ruisseaux coulent des montagnes, et ils trouvent beaucoup de diamants dans le gravier. En été ils montent aussi sur les montagnes, quoique avec beaucoup de peine à cause de l'extrême chaleur qu'il fait, et s'exposent à un danger évident à cause des grands serpents qui sont là en grand nombre ; ils cherchent dans les vallées des montagnes et dans les autres lieux caverneux, des diamants, et quelquefois ils en trouvent en abondance. Et voici comment : il y a dans ces montagnes des aigles blancs, qui mangent les serpents dont nous avons parlé ; les hommes allant par les montagnes, et souvent, à cause des chemins difficiles et des précipices, ne pouvant pas descendre dans les vallées, y jettent des morceaux de viande fraîche ; les aigles, apercevant ces morceaux, viennent pour les prendre, et de cette manière ils emportent les diamants qui se sont attachés à la viande[116]. Les hommes, ayant vu où l'aigle est allé, courent à cet endroit et trouvent les petites pierres qui sont autour du nid ; mais si les aigles mangent la viande sur-le-champ, les chasseurs prennent garde où il se retire la nuit pour dormir, et ils vont chercher les diamants au milieu et parmi leur fiente. Les rois et les gens de qualité achètent les plus beaux diamants, et ils permettent aux marchands d'emporter les autres. Cette province abonde en tout ce qui est nécessaire à la vie, et surtout il y a un grand nombre de béliers de très forte taille.

CHAPITRE 166

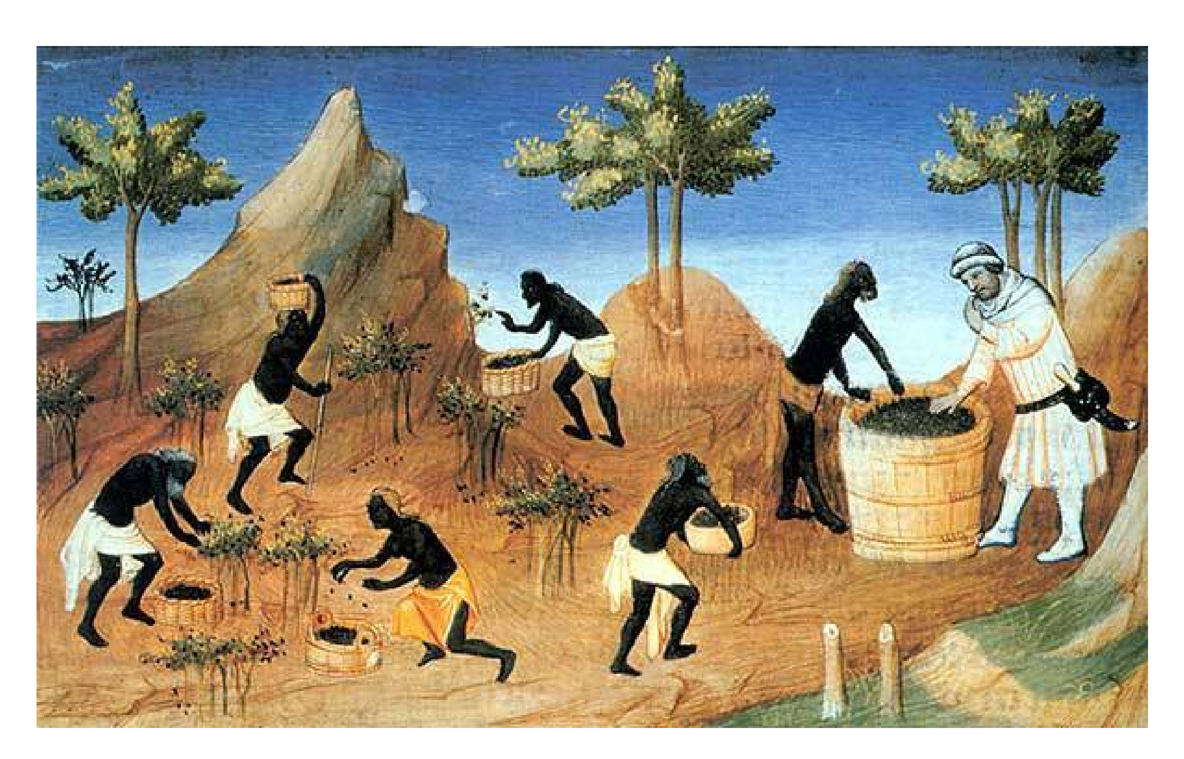
Du royaume de Laë.

Après avoir quitté la province de Maabar et allant vers l'occident, on trouve la province de Laë, qui est habitée par les abrajamins (sectateurs de Brahma), qui ont en horreur tout mensonge. Ils n'ont chacun qu'une femme, ils ont en abomination le rapt et le vol, ils ne se servent pour la vie ni de chair ni de vin et ne tuent aucun animal. Ils sont idolâtres et s'attachent aux augures. Quand ils veulent acheter quelque chose, ils considèrent premièrement leur ombre, et suivant le jugement qu'ils forment, ils payent la marchandise. Ils mangent peu et font de grandes abstinences. Ils usent dans leur boisson d'une certaine herbe qui aide beaucoup à la digestion. Ils ne se font jamais saigner. Il y a parmi eux quelques idolâtres, qui vivent très austèrement à l'honneur de leurs idoles. Ils vont tout nus et disent qu'ils n'ont pas de honte de ce qui est sans péché. Ils adorent les bœufs et se frottent avec beaucoup de révérence le corps d'une huile qu'ils font de leurs os. Ils ne se servent point de couteaux en mangeant ; mais ils mettent leur manger sur des feuilles sèches, qu'ils prennent aux arbres qui portent les pommes dites de Paradis (bananiers) ou de quelques autres arbres. Ils ne mangent ni fruits ni herbes vertes, car ils disent que toutes ces choses, si elles sont vertes, ont vie et âme. C'est pourquoi ils ne veulent point les tuer, de peur de faire un grand péché en privant de la vie aucune créature. Ils dorment sur la terre nue et ils brûlent les corps morts.

CHAPITRE 167

Du royaume de Coilum.

En allant du royaume de Maabar à l'autre partie de la côte, on trouve à cinq cents milles le royaume de Coilum[117], où il y a beaucoup de chrétiens, de juifs et de païens. Le roi de ce pays-là ne paye tribut à personne, et les peuples ont un langage particulier. Il y croît beaucoup de poivre, car les forêts et autres lieux sont pleins des petits arbres qui le portent. On le recueille dans les mois de mai, juin et juillet. Il y a en ce pays-là de si grandes chaleurs qu'il est impossible de vivre. Les rivières même y sont si chaudes qu'on peut y cuire un œuf. On fait beaucoup de sortes d'ouvrages en ce pays-là, à cause du grand gain que les négociants qui viennent les acheter y apportent. On trouve aussi là beaucoup d'animaux qui ne sont point dans les autres pays. Car on y trouve des lions gris, des paparaux (perroquets) qui ont les pieds blancs et le bec rouge, des poules toutes différentes des nôtres. Ils croient que cette diversité vient de la grande chaleur du climat. Il n'y croît point de froment, mais du riz. Ils font une boisson avec du sucre au lieu de vin. Il y a plusieurs astrologues et médecins. Ils vont presque tout nus, tant hommes que femmes. Ils deviennent noirs et difformes par la trop grande ardeur du soleil, mais ils croient au contraire en être plus beaux. Ils prennent des femmes parmi leurs parents au troisième degré, et ils épousent aussi leur belle-mère quand le père est mort, et leur belle-sœur quand le frère est mort, ce qui se pratique d'ailleurs dans toute l'Inde.



La récolte du poivre

BNF, Français 2810, fol. 84 peintres :
Maître de Boucicaut et Maître de Mazarine 1410 — 1412

CHAPITRE 168

De la province de Comar.

Le pays de Comar[(118)] est la partie de l'Inde où le pôle arctique peut encore être vu, mais on ne peut le voir depuis l'île de Java jusqu'à ce pays-là, parce que tous les pays qui sont entre deux sont au-delà de la ligne équinoxiale. Ce pays est fort sauvage ; il y a beaucoup d'animaux qui sont inconnus dans les autres pays, surtout des singes, qui ressemblent parfaitement aux hommes ; il y a aussi des lions et des léopards en grand nombre.

CHAPITRE 169

Du royaume d'Eli.

En sortant de la province de Comar et allant vers l'occident, on trouve à trois cents milles le royaume d'Eli, qui a son roi particulier et une langue particulière. Les habitants sont idolâtres. Le roi est très riche et possède de grands trésors ; mais il n'a pas un grand peuple, quoique le pays soit fortifié par nature. Il y croit une grande quantité de poivre, de gingembre et d'autres aromates. Si quelque navire chargé est obligé de relâcher dans cette province, par tempête ou par nécessité, les habitants s'emparent de tout ce qu'il y a dans le vaisseau et disent aux commandants : « Vous aviez résolu d'aller ailleurs avec vos marchandises, mais notre dieu et la fortune vous ont adressés ici : c'est pourquoi nous profitons de ce qu'ils nous envoient. »

CHAPITRE 170

Du royaume de Mélibar.

Après le royaume d'Éli on vient au royaume de Mélibar (le Malabar actuel), qui est dans la grande Inde vers l'occident, qui a son roi particulier, qui ne paye tribut à personne et a une langue particulière. Les habitants sont idolâtres. Il y a en ce royaume beaucoup de pirates, qui tous les ans écument la mer avec cent navires et prennent tous les vaisseaux marchands qu'ils trouvent. Ils mènent avec eux leurs femmes et leurs enfants et passent tout l'été sur mer, fermant le passage à tous les marchands, en sorte que très difficilement ils peuvent s'échapper de leurs lacs. Car avec vingt navires ils tiennent les passages de cent milles, mettant un de leurs vaisseaux de cinq milles en cinq milles ; lorsqu'ils aperçoivent un vaisseau chargé de marchandises, ils donnent un signal avec de la fumée, pour avertir le plus proche de leurs navires, et ainsi de l'un à l'autre ils savent dans un moment qu'il y a un navire à prendre, et alors on détache autant de vaisseaux qu'il est nécessaire pour prendre celui qui arrive. Ils ne font point d'autre mal aux hommes de ce navire que de les mettre à terre, les priant d'aller chercher d'autres marchandises et de revenir par le même chemin. Il y a en ce pays-là une grande abondance de poivre, de gingembre et de noix d'Inde (cocos).

CHAPITRE 171

Du royaume de Gozurath.

Il y a auprès du royaume de Mélibar un autre royaume nommé Gozurath, qui a un roi particulier et une langue particulière. Ce royaume est dans la petite Inde, vers l'occident ; on y voit le pôle arctique sur l'horizon à six brasses de hauteur, ce qui fait sept ou huit degrés célestes. Il y a aussi en ce royaume des pirates, qui, quand ils ont pris quelques marchands, les obligent de boire du tamarin avec de l'eau de la mer, qui leur donne d'abord le flux de ventre. Ils font ainsi parce que quand les marchands aperçoivent de loin les pirates, ils ont coutume d'avaler les perles et les pierres précieuses qu'ils portent, de peur qu'ils ne les prennent ; mais ceux-ci, qui n'ignorent pas leur finesse, les obligent de rendre les pierres qu'ils ont avalées. Il y a en ce pays-là grande abondance de poivre sauvage et de gingembre. Il y a aussi certains arbres dont on recueille une grande quantité de soie. Cet arbre croît de la hauteur de six pas, et rapporte du fruit pendant vingt années ; après quoi il ne vaut plus rien. On prépare aussi en ce royaume du cuir très beau et aussi bon qu'on en puisse trouver ailleurs.

CHAPITRE 172

Des royaumes de Tana, de Cambaeth, et de quelques autres.

Du royaume dont nous avons parlé ci-dessus on va par mer aux royaumes de Tana, de Cambaeth (Cambay), de Semenath, qui sont situés à l’occident, où l’on fait plusieurs sortes d’ouvrages. Chacun de ces royaumes a son roi et sa langue particulière. Je ne peux pas en dire beaucoup de choses, parce qu’ils sont dans la Grande Inde, dont je n’ai pas dessein de parler, si ce n’est de quelques endroits situés sur le bord de la mer.

CHAPITRE 173

Des deux îles où les hommes et les femmes vivent séparément.

À cinq cents milles par-delà du royaume de Semenath, du côté du midi, il y a deux îles éloignées l'une de l'autre de trente milles : dans l'une les hommes demeurent, elle est pour cela appelée île Mâle ; tandis que l'autre où habitent les femmes est appelée île Femelle(119). Ils sont chrétiens, tant les hommes que les femmes, et se marient ensemble. Les femmes ne viennent jamais à l'île des hommes, mais les hommes viennent à celle des femmes, et ils demeurent pendant trois mois de suite avec elles, à savoir chacun avec sa femme et dans sa maison. Après quoi, ils s'en retournent dans leur île, où ils demeurent tout le reste de l'année. Les femmes gardent les fils qu'elles ont de leurs maris jusqu'à l'âge de quatorze ans ; après quoi elles les renvoient à leurs pères. Ces femmes ne font pas autre chose que d'avoir soin de leurs fils et de recueillir les fruits de la terre ; mais les hommes travaillent pour nourrir leurs femmes et leurs enfants. Ils sont adonnés à la pêche et prennent des poissons en quantité, qu'ils vendent, étant desséchés, aux marchands et dont ils tirent un grand profit. Ils vivent de chair, de poisson, de riz et de lait. Cette mer abonde en baleines et en grands poissons. Les hommes n'ont point de roi ; mais ils ont un évêque qu'ils regardent comme leur seigneur, et qui est suffragant de l'archevêque de Scoira, dont nous allons parler.



Ile mâle et île femelle

BNF, manuscrit 2810

CHAPITRE 174

De l'île de Scoira.

En avançant vers le midi, à la distance de cinq cents milles, on trouve une autre île nommée Scoira[(120)], dont les habitants sont chrétiens et ont un archevêque. On fait en cette île beaucoup de sortes d'ouvrages, car elle abonde en soie et en poissons. Ils n'ont point d'autres graines que le riz. Ils vont tout nus et vivent de chair, de lait et de poissons. Les pirates apportent dans cette île beaucoup de biens qu'ils volent et qu'ils y viennent vendre. Car les habitants, sachant que toutes ces choses ont été enlevées aux Turcs et aux idolâtres, les achètent volontiers. Il y a dans cette île, parmi les chrétiens, beaucoup d'enchanteurs, qui peuvent par leur art conduire les vaisseaux en mer comme ils veulent, quand même ils auraient un vent favorable ; car alors ils peuvent leur donner un vent contraire et amener les vaisseaux dans l'île malgré eux[(121)].

CHAPITRE 175

De la grande île de Madaigascar.


Et des merveilles

Marco Polo, le Livre des Merveilles, XVe siècle
l’île de Madagascar

Après avoir quitté l’île de Scoira et naviguant du côté du midi pendant mille milles, on vient à Madaigascar (Madagascar), qui est mise au nombre des plus riches îles du monde. On dit qu’elle contient quatre mille milles de tour ; les habitants sont mahométans. Ils n’ont point de roi, mais ils sont gouvernés par quatre des plus anciens. Cette île produit beaucoup plus d’éléphants qu’aucun pays du monde. Il y a une île nommée Zanzibar qui fait un grand trafic d’ivoire, car en tout le monde je ne pense pas qu’il y ait une si grande quantité d’éléphants que dans ces deux îles. On ne mange point dans cette île d’autre viande que celle de chameau, laquelle chair est fort saine aux habitants ; il y a une multitude presque infinie de ces animaux dans cette île. Il y a outre cela dans cette île des forêts de sandals et de bon rouge, dont on fait plusieurs ouvrages. On prend aussi dans la mer de grandes baleines, d’où l’on tire de l’ambre. Il y a des lions, des léopards, des cerfs, des daims, des chevreuils et plusieurs autres sortes d’animaux et d’oiseaux propres à la chasse. Enfin on y trouve diverses espèces d’oiseaux dont on n’a jamais entendu parler chez nous. Plusieurs marchands viennent en cette île à la faveur du flux de la mer. Car on peut venir en vingt jours de la province de Maabar à cette île de Madaigascar avec le flux de la mer ; mais on a de la peine à en sortir ; et il faut quelquefois trois mois pour surmonter les difficultés de ce flux, parce que la mer porte toujours vers le midi avec beaucoup d’impétuosité[122].

CHAPITRE 176

D'un très grand oiseau nommé ruc.

Il y a encore d'autres îles par-delà Madaigascar ; mais l'accès en est très difficile à cause de l'impétuosité de la mer. Il paraît dans ces îles, en un certain temps de l'année, une espèce d'oiseau fort surprenant, nommé ruc(123), ayant la figure d'un aigle, mais d'une grandeur extraordinaire. Ceux qui ont vu de ces oiseaux disent que la plupart de leurs plumes sont de dix pas de long, qu'elles sont grosses à proportion et que tout leur corps répond à cela. Cet oiseau est si fort qu'il prend sans aucun secours que de ses propres forces un gros éléphant et l'élève en haut, puis le laisse tomber pour en faire sa pâture. Moi, Marco, ayant entendu parler de cet oiseau, je pensais que c'était un griffon, qui est un animal à quatre pieds, quoiqu'il ait des plumes. Il est en tout semblable au lion, si ce n'est qu'il a la mine d'un aigle ; mais ceux qui avaient vu de ces rucs assuraient constamment qu'ils n'avaient rien de commun avec tous les autres animaux, et qu'ils n'avaient que deux pieds comme les autres oiseaux. De mon temps, l'empereur Koubilaï avait un certain courrier qui avait été détenu prisonnier dans ces îles, et qui, ayant été relâché, raconta à son retour des choses surprenantes de ces pays-là et des diverses sortes d'animaux que l'on y trouve.

CHAPITRE 177

De l’île de Zanzibar.

On trouve là aussi une autre île qui contient deux milles de circuit, ayant un roi particulier et un langage distingué. Les habitants sont idolâtres, les hommes sont gros et courts ; et s’ils étaient grands à proportion, ils pourraient passer pour des géants. Ils sont si forts qu’un de ces gens-là portera la charge de quatre ou cinq autres, ils sont grands mangeurs, et un repas d’un de ces hommes-là pourrait suffire à cinq de notre pays. Ils sont noirs et vont nus. Ils ont beaucoup de cheveux et si crépus qu’il faut les mouiller pour pouvoir les étendre. Ils ont la bouche grande, les narines larges et retroussées, les oreilles grandes et le regard affreux, Les femmes sont aussi laides, ayant les yeux affreux, la bouche grande et le nez gros. Ils vivent de chair, de riz, de lait et de dattes. Ils n’ont point de vin ; mais ils font une certaine boisson avec du riz, du sucre et autres épices. Plusieurs marchands débarquent en cette île parce qu’il y a beaucoup de baleines et d’éléphants. Ces insulaires sont forts et hardis ; et comme ils n’ont point de chevaux, ils se servent à la guerre de chameaux et d’éléphants, bâtissant sur ces derniers des châteaux de bois, qui peuvent contenir jusqu’à quinze et vingt hommes tout armés. Leurs armes consistent en des lances, des poignards et des pierres. Ces sortes de châteaux portatifs sont couverts de cuir. Quand ils vont à la guerre, ils donnent aux éléphants un breuvage qui les rend plus hardis. Cette île abonde en lions, léopards et autres bêtes sauvages, que l’on ne voit point dans les autres pays. Ils ont encore une espèce d’animal qu’ils appellent « gaffa » (girafe), qui a le col long de trois pas ; il a les jambes de devant bien plus longues que celles de derrière ; il a la tête petite, et il est de plusieurs couleurs et marqueté par le corps ; cet animal est doux et ne fait de mal à personne.

CHAPITRE 178

De la multitude des îles qui sont dans l’Inde.

Outre les îles ci-dessus mentionnées, il y en a plusieurs autres dans l’Inde, qui sont sujettes et dépendantes des premières et des principales. Le nombre de ces îles est si grand que l’on ne saurait le dire au juste. Si nous croyons les pilotes et ceux qui ont navigué longtemps dans ces mers-là, ces îles sont au nombre de douze mille et sept cents.

CHAPITRE 179

De la province d’Abasia.

Nous avons fait jusqu’à présent la description des pays différents de l’Inde Majeure et Mineure. La Grande Inde commence depuis la province de Maabar et finit au royaume de Rescomaran ; l’Inde Mineure commence depuis le royaume de Ciamba et finit au royaume de Murfili. Maintenant nous parlerons de l’Inde Moyenne, qui est proprement nommée Abasia(124). C’est un pays très grand et divisé en sept royaumes qui ont chacun leur roi, dont il y en a quatre chrétiens et trois mahométans. Les chrétiens portent une croix d’or sur le front, qui leur est appliquée au baptême ; les mahométans, de leur côté, ont une marque qui leur tient depuis le front jusqu’au milieu du nez. Il y a aussi beaucoup de juifs, qui sont marqués avec un fer chaud sur les deux mâchoires. Il y a tout près de ce pays-là une autre province nommée Aden, où l’on dit que saint Thomas, apôtre de Notre-Seigneur Jésus-Christ, a prêché la foi et qu’il en a converti plusieurs ; après quoi il alla trouver le roi de Maabar, où il mourut pour la confession du nom de Jésus-Christ.

CHAPITRE 180

D’un certain homme qui fut maltraité par ordre du sultan.

L’an de Notre-Seigneur Jésus-Christ 1258, le premier des rois d’Abasia voulut, pour un motif de dévotion, aller visiter les Lieux Saints à Jérusalem, de sorte qu’ayant fait part de son dessein à ses conseillers, ils le dissuadèrent d’entreprendre ce voyage, lui représentant les dangers des chemins, particulièrement parce qu’il fallait passer en plusieurs endroits sur la terre des mahométans ; mais ils lui conseillèrent d’y envoyer plutôt quelque évêque en sa place et de le charger de quelque présent pour Jérusalem, Le roi agréa ce conseil et envoya un évêque venant dans le pays d’Aden (encore ainsi nommé), qui est habité par les mahométans, qui haïssaient Jésus-Christ d’une haine implacable ; il fut pris par ces infidèles et mené au roi d’Aden. Le roi ayant appris de lui qu’il était envoyé de la part du roi d’Abasia à la Terre Sainte, il le chargea de menaces pour lui faire renoncer le nom de Jésus-Christ et embrasser l’Alcoran. L’évêque, persévérant dans sa foi, répondit qu’il aimait mieux mourir que d’abjurer Jésus-Christ pour suivre Mahomet. Alors le sultan, rempli de rage en mépris de Jésus-Christ et du roi d’Abasia, lui fit infliger les plus cruels outrages ; après quoi il le renvoya au roi d’Abasia. Ce roi, voulant venger l’injure faite à Jésus-Christ, leva une grande armée d’infanterie, de cavalerie et d’éléphants portant des châteaux sur leur dos, et déclara la guerre au roi d’Aden. Mais le sultan, ayant fait alliance avec deux autres rois, s’en alla à la rencontre du roi d’Abasia. Le combat s’étant donné, beaucoup des gens du roi d’Aden y furent tués, et le roi d’Abasia demeura victorieux. C’est pourquoi il entra dans le pays d’Aden avec son armée et commença à le ravager d’une étrange manière, tuant tous les mahométans qui voulaient faire résistance. Il resta dans ce royaume un mois entier ; et, après avoir causé beaucoup de dommage à son ennemi, il retourna dans son pays chargé de gloire et d’honneur, se réjouissant d’avoir châtié la perfidie du sultan.

CHAPITRE 181

Quelles sortes de différentes bêtes on trouve dans la province d'Abasia.

Les habitants d'Abasia vivent de chair, de lait et de riz. Ce pays a plusieurs villes et villages où l'on fait plusieurs ouvrages ; on y trouve de très bon bouracan et des étoffes de soie en abondance. Les Abasiniens ont aussi beaucoup d'éléphants ; ils ne naissent point dans le pays, mais on les tire des îles. Les girafes, les lions, les léopards, les chevreaux et diverses autres espèces d'oiseaux, que l'on ne trouve point ailleurs, y naissent en quantité. Outre cela il y a en ce pays-là de très belles poules et de grands strutchions (autruches), presque aussi gros que des ânes, et plusieurs autres bêtes et oiseaux propres à la chasse. Enfin l'on y trouve des chats de plusieurs espèces, dont quelques-uns ont la face presque semblable à celle de l'homme.

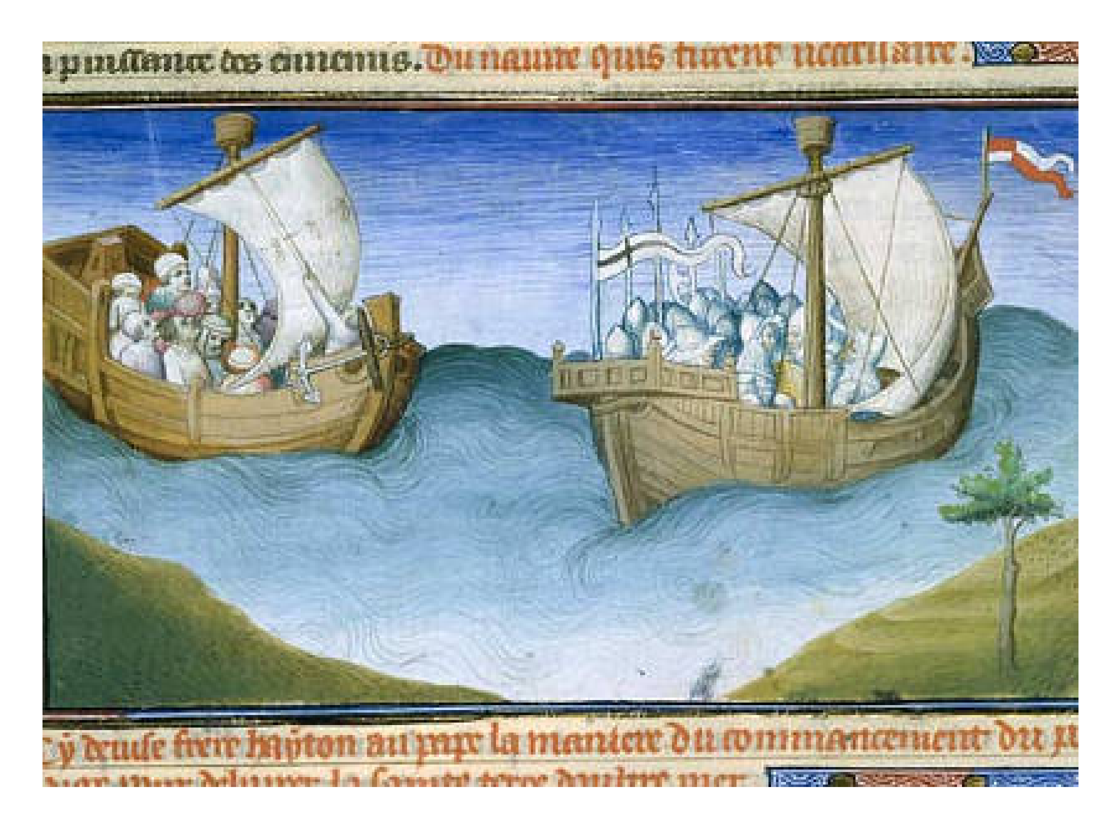
CHAPITRE 182

De la province d'Aden.

La province d'Aden a un roi particulier qu'ils appellent sultan ayant sous sa domination des mahométans, qui ont les chrétiens en abomination. Ce pays est orné de beaucoup de villes et de châteaux et a un très bon port, où viennent plusieurs navires qui y apportent diverses sortes d'épiceries. Les marchands d'Alexandrie viennent acheter ces aromates, et les chargent dans de petits bateaux qu'ils conduisent par une certaine rivière pendant sept journées de chemin[125] ; après quoi ils en chargent des chameaux, qui les portent à trente journées de là, jusqu'à un autre fleuve appelé d'Égypte (le Nil), où étant arrivés, il les chargent de nouveau sur des vaisseaux qui les mènent à Alexandrie ; et il n'y a point de plus court chemin que celui-là pour aller de ces pays orientaux à Alexandrie[126]. Ces négociants amènent outre cela beaucoup de chevaux quand ils vont dans l'Inde pour trafiquer. Le roi d'Aden exige de ces marchands qui passent par son pays et emportent des parfums et autres marchandises, un très fort droit, ce qui lui rapporte un grand profit. Lorsque le sultan d'Égypte, en l'an 1200, assiégeait Acre pour la reprendre aux chrétiens, le sultan d'Aden lui envoya trente mille cavaliers et quarante chameaux. Ce n'est pas qu'il fût aise qu'il réussît dans son entreprise, mais parce qu'il souhaitait la destruction des chrétiens. À quarante milles du port d'Aden, en allant vers le septentrion, on trouve la ville d'Escier[127], qui a sous sa dépendance plusieurs autres villes et châteaux et qui appartiennent tous au roi d'Aden. Il y a aussi près de cette ville un très bon port, d'où l'on transporte un nombre infini de chevaux dans l'Inde. Ce pays abonde en encens blanc qui est très bon, qui découle de certains petits arbres peu différents des sapins. Les habitants font des ouvertures dans l'écorce de ces arbres pour en tirer l'encens, et, malgré la chaleur qui est fort grande, il en coule beaucoup de liqueur. Il y a aussi en ce pays-là des dattiers et des palmiers ; mais il n'y a point de grains, si ce n'est un peu de riz ; il y a, en récompense, de très bons poissons, surtout des thons, qui passent pour excellents. Ils n'ont point de vin, mais ils font une

bonne boisson avec du riz, des dattes et du sucre. Les moutons que l'on trouve en ce pays-là sont petits et, n'ayant point du tout d'oreilles, ils ont seulement à la place deux petites cornes. Les chevaux, les bœufs, les chameaux et les moutons vivent de poissons : c'est leur manger ordinaire, vu qu'à cause de l'extrême chaleur il est impossible de trouver de l'herbe sur terre. Il se fait trois mois de l'année une pêche, où il se prend une si grande quantité de poisson qu'il est impossible de l'exprimer : ces mois sont mars, avril et mai. Ils sèchent ces poissons et les gardent ; et ils en donnent toute l'année à leurs bêtes au lieu de pâturage. Ces animaux mangent plus volontiers de ces poissons secs que des poissons frais. Les habitants font aussi du biscuit de poisson sec, et voici comment : ils coupent le poisson fort menu et le réduisent en poudre, après quoi ils en font une pâte et la laissent sécher au soleil ; et ils mangent, eux et leurs bêtes, de ce pain-là toute l'année.

Ici prend fin en réalité la relation régulière de Marco Polo ; mais les divers manuscrits qui nous l'ont conservée, et qui jusque-là s'accordent comme disposition générale des matières, offrent une partie supplémentaire plus ou moins étendue, où sont rangés, sans qu'un même ordre y soit observé, des notes détachées, des récits épisodiques. Sans aucun doute, ces fragments émanent de la même main que le corps du livre. Son récit principal achevé, l'auteur a voulu y joindre maints souvenirs qui n'avaient pu y trouver place ; mais les copistes sont venus qui ont fait, chacun à leur manière, un choix dans cet ensemble accessoire. Le texte que nous avons suivi a gardé quatre chapitres consacrés aux pays qui s'étendent entre les frontières septentrionales de la Chine et les régions polaires. Ces pays, qui forment ce qu'on appelle aujourd'hui la Russie d'Asie et qui restèrent absolument inconnus des Occidentaux jusqu'au siècle dernier, durent forcément de très longue date être, comme aujourd'hui, en relations fréquentes et suivies avec le grand empire qui les avoisine. Pendant son séjour au Cathay, Marco Polo fut donc à même de se renseigner très exactement sur ces contrées et sur leurs habitants. Nous en trouvons la preuve dans ces chapitres, que nous avons d'autant mieux cru devoir conserver que, contrôlés par les récits modernes, ils démontrent une fois de plus jusqu'à quel point sont dignes de crédit les assertions du célèbre Vénitien.



Vers le septentrion

CHAPITRE 183

D’un certain pays habité par les Tartares.

Jusqu’à présent j’ai parlé des pays orientaux qui sont du côté du midi ; je toucherai à présent en peu de mots quelques contrées situées au septentrion, ayant oublié d’en parler dans les autres livres. Dans les pays septentrionaux il y a beaucoup de Tartares qui ont un roi de la race des empereurs de cette nation ; ils gardent les mêmes coutumes et les mêmes manières de vivre que les anciens Tartares. Ils sont tous idolâtres, et ils adorent un certain dieu qu’ils appellent Natigai, et qu’ils croient maître souverain de la terre et de tout ce qu’elle produit. Ils font beaucoup d’images et de simulacres de ce dieu. Ils ne demeurent point dans les villes ni dans les villages, mais sur les montagnes et dans les campagnes de ce pays-là. Ils sont en grand nombre, ils n’ont point de blé, mais ils vivent de chair et de lait. Ils vivent ensemble en bonne intelligence et obéissent de bon gré à leur roi. Ils ont un nombre presque infini de chevaux, de chameaux, de bœufs, de moutons et d’autres bêtes à cornes. Ils ont aussi de très grands ours, de fort beaux renards, et l’on y trouve des ânes sauvages en grande quantité. Entre les petites bêtes, ils en ont une certaine espèce dont on tire de très belles peaux, appelées vulgairement zibelines. Il y a aussi plusieurs autres sortes d’animaux sauvages, dont ils tirent de la viande suffisamment pour se nourrir.

CHAPITRE 184

D’un autre pays presque inaccessible à cause des boues et des glaces.

Il y a encore d’autres pays dans cette partie du septentrion, mais plus avant que celui dont nous venons de parler, dont l’un est plein de montagnes et produit divers animaux, comme des ermelines (hermines), diverses sortes d’erculiens (écureuils), des renards noirs et d’autres, dont les habitants tirent de fort belles pelleteries, et que les marchands y vont acheter pour apporter en nos pays ; mais les chevaux, les bœufs, les ânes, les chameaux et autres gros animaux pesants ne sauraient aller dans ces endroits-là, car c’est un pays plein de marais et d’étangs, à moins que ce soit en hiver lorsque tout est gelé. Car dans d’autres temps, quoiqu’il y ait toujours de la glace et qu’il y fasse un fort grand froid, la glace n’est cependant pas assez forte pour porter un chariot ou des bêtes pesantes, puisque les hommes ont bien de la peine à marcher sur cette terre, tant c’est fangeux et marécageux. Ce pays peut avoir vers le septentrion treize journées d’étendue, et c’est là que les habitants ont de ces animaux qui donnent ces belles pelleteries, dont ils tirent un gain considérable. Car il vient là des marchands de toutes sortes de pays pour acheter de ces pelisses, et qui en emportent tous les ans une grande quantité. Voici comment ces marchands sont introduits dans ce pays-là : ils ont des chiens accoutumés à tirer des carrosses (traîneaux) ; ces voitures n’ont pas de roues, et sont faites de bois fort léger et fort uni ; deux hommes peuvent tenir dans ces traîneaux, sans crainte de renverser dans la boue, parce qu’ils sont fort larges d’assiette. Quand il vient donc quelque marchand, il se sert d’une pareille voiture, à laquelle on attache six de ces chiens d’une certaine manière, et en quelque endroit que les conduise le conducteur, qui est assis dans le traîneau avec le marchand, ils traînent ce petit engin au travers de l’eau et de la boue, sans aucune résistance. Et comme ils ne pourraient supporter ce travail plus d’un jour, à la fin de la journée on les détache et on

en reprend d’autres, y ayant dans ce pays-là beaucoup de villages qui nourrissent de ces chiens exprès pour cet usage, et de cette manière un marchand peut aller jusqu’au fond de ces pays-là. Ces traîneaux ne sauraient porter de lourds fardeaux, les chiens ne pouvant pas traîner plus que le marchand, le voiturier et un paquet de peaux. Le marchand est donc obligé de changer de pareille voiture tous les jours, jusqu’à ce qu’il soit arrivé dans les montagnes où l’on vend de ces pelisses.

CHAPITRE 185

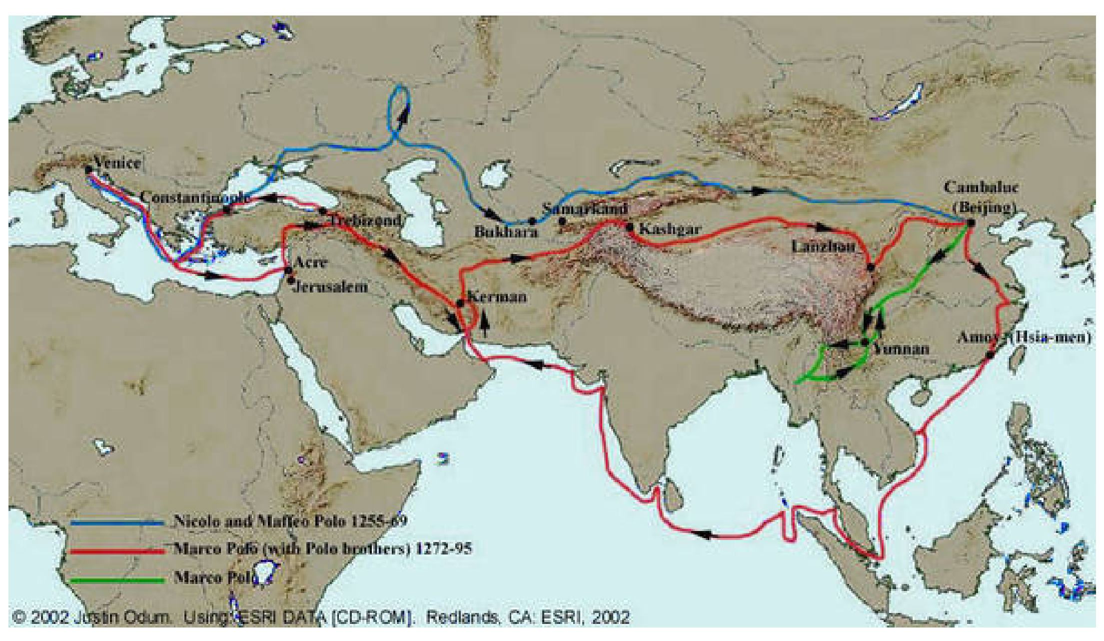
Du pays des Ténèbres.

Il y a encore un autre pays bien plus avant dans le septentrion que ceux dont nous venons de parler, car c'est tout à fait à l'extrémité. On appelle ce pays-là Ténébreux, parce que le soleil n'y paraît pas pendant une grande partie de l'année(128), de sorte que les ténèbres n'y règnent pas seulement pendant la nuit, mais aussi pendant le jour. Il ne paraît qu'un faible crépuscule fort obscur ; les hommes de ce pays-là sont beaux, grands, de bonne corpulence, mais pâles de couleur. Ils n'ont ni roi ni prince, vivent en bêtes et font tout ce qui leur plaît, sans s'embarrasser de civilité ni d'humanité. Les Tartares, qui sont voisins de cette nation, font souvent des courses dans ce pays Ténébreux, leur enlèvent leurs bêtes et tout ce qu'ils rencontrent, et leur causent bien d'autres dommages. Et comme ces brigands sont en fort grands dangers dans leur irruption, à cause de la nuit, qui tombe incontinent et qui pourrait les surprendre, voici la ruse dont ils se servent pour l'éviter. Quand ils sont résolus à faire quelqu'une de ces courses, ils amènent avec eux des cavales avec leurs poulains, qu'ils laissent à l'entrée du pays avec des gardes, ne menant avec eux que les cavales. Et quand ils reviennent avec leur butin et que la nuit les surprend, alors, par le moyen de leurs cavales, qui s'empressent de retourner à leurs poulains, ils retrouvent leur chemin sans aucune difficulté. Car ils lâchent dans ce temps-là la bride à leurs cavales et les laissent aller à leur volonté. En quoi je trouve qu'ils ont raison de leur faire cette gracieuseté, vu le service considérable qu'elles leur rendent. Car la nature les porte tout droit à l'endroit où sont leurs poulains, et par ce moyen les hommes retrouvent leur chemin, qu'ils n'auraient pu trouver sans l'assistance de ces bêtes. Les habitants de ce pays-là ont aussi diverses sortes d'animaux dont ils tirent de précieuses pelisses, qu'ils portent dans les autres pays et dont ils tirent un grand profit.

CHAPITRE 186

De la province de Rutheni.

Les Ruthéniens (ou Russes, Russiens) occupent une très grande province, qui s'étend presque jusqu'au pôle arctique. Ils sont chrétiens selon les rites des Grecs ; ils sont blancs et beaux, tant les hommes que les femmes ; ils ont les cheveux plats. Ils payent tribut au roi des Tartares, auxquels ils sont voisins du côté de l'orient. Il y a aussi chez eux une grande quantité de pelleteries précieuses, et ils ont beaucoup de mines d'argent ; mais le pays est très froid, parce qu'il s'étend du côté de la mer Glaciale. Il y a cependant quelques îles dans cette mer où l'on trouve des gerfauts et des faucons en abondance, que l'on transporte en différentes parties du monde…



Itinéraires des Polo

1 Ninette Boothroyd & Muriel Détrie, Le Voyage en Chine, Robert Laffont, coll. Bouquins, introduction, p.4

2 Empereur de Constantinople de 1228 à 1261.

3 Aujourd'hui Soudak, au sud-est de la Crimée.

4 Aujourd'hui Aukak sur le Volga.

5 Pour arriver là, ils quittent les rives du Volga, passent au-dessus de la mer Caspienne et contournent la mer d'Aral.

6 Khubilaï-Khan ou Chi-Tsou, empereur mongol, petit-fils du fameux Gengis-Khan, fondateur de la vingtième dynastie. Il réunit la Chine à son empire, qui comprit ainsi la Tartarie, le Bégu, le Tibet, le Tonkin, etc. (1214 à 1294).

7 D'après Rubruquis, la désignation Khan aurait la signification de devin.

8 Ville de la Turquie d'Asie, dans le golfe d'Alexandrette, au nord d'Alep. On croit que c'est l'ancienne Égée.

9 Saint-Jean-d'Acre, l'ancienne Ptolémaïs, ville de Syrie.

10 En 1268.

11 Theobaldo Visconti, élu pape sous le nom de Grégoire X en 1271.

12 Babylone pour Égypte.

13 Ou Chang-fou. Cette ville, que le Grand Khan avait fait construire, était située en Mongolie au nord de la grande muraille, à 700 li ou 70 lieues de Pékin. Le souverain en faisait sa résidence d'été. Elle est aujourd'hui ruinée.

14 Étoffe devenue célèbre sous le nom de bougran.

15 Sur le mont Ararat. Une légende du pays veut même que les débris de l'arche soient encore sur cette montagne.

16 L'huile de pétrole, que produit en grande abondance la presqu'île de Bakou, sur la mer Caspienne. Cette région est encore considérée comme terre sacrée par les derniers adorateurs du feu, ou parsis, disciples de Zoroastre.

17 La mer Caspienne, qui, mal connue à cette époque, était l'objet de maintes légendes.

18 Nestorius, Syrien qui occupa le siège épiscopal de Constantinople au commencement du cinquième siècle, fut le promoteur d'une doctrine portant particulièrement sur le dogme relatif à la nature divine et humaine du Rédempteur. Il enseignait qu'il y avait en Jésus-Christ deux personnes, Dieu et l'homme, que l'homme était né de la Vierge Marie et non de Dieu ; d'où il résultait qu'il n'y avait point d'union personnelle entre le Verbe divin et la nature humaine, et que, par conséquent, entre Dieu et l'homme dans le Christ il n'y avait qu'une union morale analogue à celle qui existe entre chaque juste et Dieu, mais seulement à un degré plus éminent. Ces propositions, qui de fait constituaient la négation du caractère absolument divin de Jésus-Christ, dogmatiquement reconnu par l'Église romaine, causèrent de grands troubles dans la chrétienté. Plusieurs conciles condamnèrent l'erreur de Nestorius, qui fut déposé de son siège, puis relégué d'abord à Petra et ensuite dans une oasis de Libye, où il mourut sans avoir abjuré sa doctrine. Mais les idées de Nestorius avaient laissé de nombreux adeptes. Proscrits par les empereurs, les nestoriens se retirèrent dans l'empire des Perses, où ils furent bien accueillis, et fondèrent à Séleucie d'abord, puis à Mossoul, un patriarcat très florissant. De là leur doctrine se répandit de plus en plus sur tous les points de l'Orient, ce qui explique que Marco Polo signale,

comme nous le verrons, l'existence de chrétiens nestoriens presque jusqu'au cœur de l'empire mongol. — Les jacobins ou jacobites sont ainsi nommés comme disciples du moine Jacques Zanzale, qui au milieu du sixième siècle, étant évêque d'Édesse, remit en honneur la doctrine d'Eutychès. Celui-ci, contemporain et adversaire de Nestorius, professait qu'en Jésus-Christ la nature divine avait absorbé et détruit la nature humaine. La doctrine des eutychéens ou monophysites fut condamnée par le concile de Chalcédoine en 451.

19 N'oublions pas que notre voyageur ne fait ici — comme d'ailleurs il le fera souvent par la suite — que rapporter les on-dit des pays qu'il visite.

20 Ravagée par les Tartares, qui détruisirent la dynastie des Kharem Chal, qui avaient succédé aux Seldjoucides.

21 Sans doute Yezd, entre Chiraz et Ispahan. (P.)

22 Aucun commentateur n'a pu dire de quelle ville l'auteur veut ici parler.

23 C'est le zébu, Bos indicus des naturalistes.

24 Ovis laticaudata. — La partie caudale de ces animaux devient parfois si volumineuse que pour éviter qu'elle se déchire en traînant sur la terre on les attelle à des espèces de petits chariots destinés à soutenir cette queue phénoménale.

25 D'après les commentateurs, il faudrait voir dans ces brigands, qui devaient sans doute à leur extrême cruauté les légendes répandues à leur sujet, de nombreuses tribus venues du nord de la Chine et qui pendant plusieurs siècles ravagèrent tantôt une région, tantôt l'autre. (P.)

26 Hormuz, à l'entrée du golfe Persique.

27 Un passage de Chardin, qui écrivait au dix-septième siècle, confirme et explique ces assertions de Marco Polo. Les bateaux dont ils se servent dans le golfe Persique, et qu'ils nomment chambouc, sont hauts, longs, étroits. Ils sont faits de cet arbre qui porte les noix de coco et duquel on dit dans le pays que l'on peut en faire et en charger un navire tout ensemble : le corps du vaisseau étant fait du corps de l'arbre, les toiles et les cordages avec son écorce, et le fruit de l'arbre fournissant le chargement du vaisseau. Ce qui est remarquable, c'est que les planches des barques sont cousues avec ces sortes de cordes et enduites de chaux à défaut de pois, ce qui fait que ces bâtiments ne résistent guère à la mer.

28 Ce vent, qui vient du désert du Béloutchistan, est appelé en persan le vent pestiféré. Le pays, d'ailleurs fort dénudé, qui avoisine cette partie du golfe Persique est en quelque sorte inhabitable pendant les rigueurs torrides de l'été.

29 Ce collyre minéral est très réputé dans le pays sous le nom de tatie. La tatie, dit M. Pauthier, est un oxyde de zinc qui se forme dans les fourneaux où l'on traite la calamine. (P.)

30 De grandes discussions se sont engagées à propos de cet arbre, qui pour les uns serait tout simplement le platane, tandis que d'autres veulent y voir un exemplaire unique d'une essence qu'on ne définit pas clairement. Ceux-là, au lieu d'arbre du soleil, disent arbre seul (sol dans le vieux texte) ou isolé.

31 Ou Alamont, dans la province actuelle de Ghilan, sur le versant méridional des montagnes qui bordent la mer Caspienne.

32 Ce breuvage enivrant n'était autre que le célèbre haschi ou hachisch, substance tirée des tiges du chanvre mis en fermentation : d'où le nom de hachischin donné à ceux qui en faisaient usage, et dont nous avons formé notre mot assassin.

33 L'histoire du Vieux de la Montagne, que Marco Polo fit connaître un des premiers en Europe, est restée fameuse. Elle a donné lieu à un grand nombre de recherches et d'écrits historiques,

ainsi qu'à beaucoup de compositions romanesques. En réalité, ce prince redoutable était le chef d'une secte dite des ismaéliens, qu'il avait fondée. « Il se faisait passer, dit M. Pauthier, pour avoir une puissance surnaturelle et être le vicaire de Dieu sur la terre. » Il mourut trente-quatre ans après son entrée dans le château fort d'Alamont, sans en être sorti une seule fois, passant sa vie à lire et à écrire sur les dogmes de sa secte et à gouverner l'État qu'il avait créé.

34 Allau ou Houlagou, frère utérin de Mangu-Khan, prédécesseur de Koubilaï. — voy. Rubruquis chap. XLIV.

35 On sait que Mahomet a interdit l'usage du vin à ses disciples.

36 Les pierres précieuses dites rubis balais.

37 Le lapis-lazuli, ou pierre d'azur, qui pulvérisée donne le beau bleu dit d'outremer.

38 L'isolement naturel de ce pays très fertile, habité par un peuple très industrieux, le laissait encore pour ainsi dire inconnu de ses voisins au temps de Marco Polo. Il n'en sortait guère, comme on le voit ici, que des échos de légendes terribles. Ce n'est presque qu'au siècle dernier qu'on a eu les premières notions exactes sur cette intéressante région.

39 Le Bam-douniah (ou Cime du monde), dont certain sommet s'élève à 5800 mètres au-dessus du niveau de la mer.

40 Les voyageurs modernes confirment ces assertions, qui paraissent extraordinaires. L'animal de qui proviennent ces cornes est appelé koutchar ou mouton sauvage. (P.) — Voy. Rubruquis, chap. VII.

41 Ces derniers mots témoignant que dès cette époque avait été faite une remarque dont la découverte de la pression atmosphérique devait, à plusieurs siècles de là, donner la théorie. On sait que sur les hautes montagnes, où la pression diminue, l'ébullition de l'eau ayant lieu à un degré de calorique bien inférieur, cette eau ne peut opérer la cuisson des légumes, des œufs… Ainsi s'explique ici l'expression ni si efficace.

42 C'est-à-dire qu'au temps de Marco Polo la langue et les croyances des Turcs manifestaient leur influence jusque-là. (P.)

43 L'étendue immense qui sur nos cartes d'Asie porte le nom de grand désert de Gobi ou Cka-mo (sables mouvants).

44 « Les phénomènes extraordinaires que rapporte ici Marco Polo, remarque M. Pauthier, ne sont pas, quelque étranges qu'ils puissent paraître, aussi rares et absolument incroyables qu'on pourrait le croire. La part étant faite aux amplifications populaires, on peut admettre de certains effets de mirage ou d'écho qui ont frappé les voyageurs, disposés aux illusions par les fatigues endurées en traversant ce pays. » Le savant commentateur cite à l'appui de sa remarque plusieurs passages de récits contemporains où des phénomènes tout naturels ont été observés que de certains esprits eussent assurément interprétés comme manifestations surnaturelles.

45 Cha-tchéou, dans la province de Tanghout, aujourd'hui Tangh-Chou.

46 Saï-gin-tala dans la province de Thian-chan-pé-lou. (P.)

47 Il s'agit ici de l'amiante ou asbeste, qui, chacun le sait, est une matière minérale filamenteuse, qui peut se filer et se tisser comme le chanvre, le coton ou la laine. L'amiante, qui résiste au feu, doit à cette particularité le nom que lui donne ici Marco Polo, par analogie avec l'animal légendaire qui disait-on, vivait dans les flammes.

48 C'est à la Chine que nous devons cette plante, qui, ne jouant guère chez nous qu'un rôle officinal, est fort appréciée comme végétal alimentaire chez nos voisins d'outre-Manche.

49 I-tzi-naï, aujourd'hui détruite. (P.)

50 Caracorum, ancienne capitale du premier empire mongol. Cette ville n'existant plus, et aucun voyageur européen n'en ayant recherché les ruines, nos géographes sont fort empêchés de déterminer le point juste qu'elle occupait en Tartarie. On croit seulement savoir qu'elle était bâtie au pied des derniers versants méridionaux des monts Altaï, qui séparant la Chine de la Sibérie, par 102° ou 103° de longitude et 46° ou 48° de latitude, ce qui la placerait à environ trois cent cinquante lieues plus à l'ouest et de deux cents lieues plus au nord que Cambalu (Pékin), où Koubilaï-Khan tenait sa cour. C'est près de Caracorum que Mangu-Khan, prédécesseur de Koubilaï, reçut l'envoyé de saint Louis Rubruquis, qui a longuement décrit cette cité royale. — Voy. Rubruquis, chap. XXVIII et suivants.

51 Prêtre-Jean, personnage sur le compte duquel au moyen âge furent débitées en Occident toutes sortes de fables, et qui fut en réalité un chef de la tribu des Kéraïtes, de race mongole. — Voy. le récit de Rubruquis, chap. XIX.

52 C'est le fameux conquérant Dchinghis-Khan (le Gengis-Khan de nos histoires), chef de la dynastie mongole qui régnait sur la Chine lors du voyage de Marco Polo. D'abord simple chef d'une bande de Mongols tributaire des Tartares, il se signala dès l'âge de quinze ans par un esprit aussi sagace qu'aventureux. Quand il mourut, en 1227, ses armes l'avaient rendu maître absolu de tout le territoire compris entre Pékin et la mer Caspienne.

53 L'Altaï ou monts d'Or, chaîne de montagnes bornant au nord l'ancienne Mongolie.

54 Mangora-Kban, petit-fils de Gengis-Khan, est le roi à la cour duquel alla Rubruquis. Il mourut en 1239.

55 Marco Polo confirme ici tout ce qu'a dit Rubruquis des mœurs pastorales des Tartares.

56 Le khoumis, dont l'usage est encore général parmi toutes les peuplades Tartares, — Voy. Rubruquis, chap. VI.

57 Faut-il voir ici, comme le suppose le savant commentateur qui nous sert de guide habituel, un procédé de condensation du lait analogue à celui qui est en usage aujourd'hui et qu'on croirait, à tort par conséquent, d'invention nouvelle ? Ou bien s'agit-il tout bonnement du lait transformé en fromage ? Nous ne trancherons pas la question.

58 Dans les environs du lac Baïkal. (P)

59 La Chine proprement dite.

60 Le yack (Bos grunniens).

61 Le chevrotain à musc (Moschus moschïferus).

62 D'où le nom qu'on donne à ces tissus.

63 Les commentateurs s'accordent assez peu sur la situation réelle de ces dernières provinces et des villes dont il va être question.

64 Cette résidence d'été était située dans la Mongolie, au nord de la province de Pé-tchi-li et de la Grande Muraille. (P.)

65 M.Pauthier, s'appuyant sur cette dernière phrase, d'ailleurs caractéristique, se livre à de longues considérations sur les singulières assertions du voyageur. « Nous rirons, dit-il, de ces peuples qui s'en laissent imposer par de prétendus magiciens, comme si chez nous, alors que nous nous croyons doués d'une grande sagesse philosophique, l'on ne croyait pas à l'action occulte des esprits frappeurs, aux tables tournantes et autres effets merveilleux. Cela est soutenu dans des salons du grand monde, où l'on fait se produire toutes sortes de phénomènes surnaturels,

par une vertu secrète aussi, du moins en apparence, et des milliers de personnes qui en ont été témoins attestent aussi des faits lesquels ne sont pas pour cela plus réels.

66 Il s'agit ici des bonzeries de toute espèce qui pullulèrent toujours dans le vaste empire asiatique, dont elles sont des plaies en quelque sorte normales : car l'innombrable population qu'elles contiennent non seulement est improductive, mais vit des superstitions qu'elle entretient dans le peuple et attire à elle des richesses considérables. À plusieurs reprises les empereurs ont essayé de détruire les bonzeries, mais sans jamais y réussir.

67 Les domaines de Naiam, successivement agrandis aux dépens des apanages d'autres princes mongols, formaient ce. qu'on nomme aujourd'hui la grande Mandchourie, au nord-est de Pékin et à vingt journées de marche de cette capitale. (P.)

68 Khan-Balikh, ou la ville du Khan, aujourd'hui Pékin. (P.)

69 Cambalu, dans la province du Cathay, ne serait autre, selon M. Pauthier, que Pékin, ancienne capitale effective de l'empire chinois, « Koubilaï, délaissant l'ancienne ville, dit-il, en fit édifier tout auprès une nouvelle, séparée de la première par une rivière qui est un affluent du Peï-ho. C'est dans cette nouvelle ville que se trouvent encore aujourd'hui les palais impériaux et les grands établissements publics, dont plusieurs datent de l'époque mongole. » — Toutefois certains commentateurs nouveaux émettent des doutes au sujet de cette assimilation.

70 Avons-nous besoin de faire remarquer qu'il s'agit d'un papier-monnaie fabriqué avec les fibres du mûrier, qui encore aujourd'hui sont particulièrement employées pour la confection du papier japonais, si recherché parmi nous ? Rubruquis (chap. XXXIX) parle aussi de ce papier-monnaie, qui avait déjà cours sous le prédécesseur de Koubilaï. M. Pauthier, qui a compulsé les anciens documents officiels, dit que sous le seul règne de Koubilaï il fut émis pour un milliard huit cent soixante-douze millions de papier-monnaie, sans que ces émissions correspondissent, bien entendu, à aucune réserve équivalente des sommes qu'elles représentaient. Système financier d'une commodité sans égale.

71 Le yin de riz ou sakki, dont on obtient par la distillation l'arak, eau-de-vie très enivrante, est encore la boisson ordinaire des Chinois et des Japonais. « On s'étonne, dit M. Pauthier, que Marco Polo, en parlant de la boisson des Chinois, ne fasse pas mention du thé, qui pourtant était cultivé en Chine longtemps avant le passage du célèbre voyageur. On doit croire que les Mongols préféraient encore leur koumis et d'autres boissons plus enivrantes que le thé. »

72 Les pierres noires dont il est ici question ne sont autre chose que la houille, dont il est fait mention dans des livres chinois datant d'au moins vingt siècles. La houille est très abondante surtout dans les provinces septentrionales de la Chine, où l'on en fait une grande consommation ménagère. (P.)

73 Ce pont existe encore ; mais, bien que très beau, il n'est plus tel que le décrit Marco Polo. Il a dû être reconstruit. (P.)

74 Tai-guan-fou, aujourd'hui chef-lieu de la province de Chan-si. (P.)

75 Aujourd'hui Sin-gan-fou. (P.)

76 Ancienne capitale du royaume de Chou, aujourd'hui Tching-tou, qui compte, dit-on, un million et demi d'habitants.

77 La grande province du Thibet fut investie et assiégée par les armées de Mangu-Khan au milieu du treizième siècle.

78 On sait que le clou de girofle est le bouton d'une fleur cueilli avant l'épanouissement.

79 Les coquilles dites porcelaines. (P.)

80 Ces serpents, du genre boa, existent réellement, tels que les décrit Marco Polo, Les Chinois les nomment mai-theou-che ou serpents qui baissent la tête, parce qu'ils se tiennent ainsi en marchant. Ils atteignent jusqu'à quinze à vingt mètres de longueur. (Klaproth.)

81 Les découvertes faites aux temps modernes dans ces régions confirment les assertions de l'ancien voyageur.

82 Après de longues discussions sur la situation de ce royaume de Cangigu, M. Pauthier croit pouvoir affirmer qu'il correspondait à la province de Pa-pe-si-fou, ou des huit cents belles femmes, située entre le Laos et l'empire birman.

83 « C'est, dit M. Pauthier, l'Annam ou Toung-King qui est décrit sommairement dans ce chapitre. »

84 Aujourd'hui département de Taï-ping (P.)

85 Aujourd'hui détruite. (P.)

86 Yen-tcheou, capitale de la province où naquit le philosophe Khoung— fou-tse (Confucius). (P.)

87 Tsi-wing-tcheou, chef-lieu d'arrondissement appartenant à la province de Chang-toun. (P.)

88 Ou fleuve Noir, à cause de ses eaux troubles. C'est le fleuve Jaune actuel.

89 Sous ce nom se trouve désignée la Chine méridionale, que le fleuve Jaune sépare du Cathay ou Chine septentrionale.

90 Chaussée qui suit le canal Impérial. (P.)

91 Ce chapitre a donné lieu à de nombreux commentaires : car, outre que les textes de Marco Polo offrent beaucoup de variantes, des historiens chinois qui parlent de ce siège semblent dire qu'on y fit usage de véritables « canons à feu » ; mais ce sont là de simples hypothèses. La question de priorité d'invention de la poudre est encore trop mal élucidée pour que l'on puisse rien admettre de certain à ce sujet. Selon les uns, les premiers « corps explosifs » seraient d'origine asiatique ; selon d'autres, l'Europe pourrait en revendiquer l'invention. Toujours est-il que notre auteur ne dit rien de particulier à ce propos.

92 Ces Alains, d'origine scythe, envahirent l'Asie, dans la seconde moitié du IIIe siècle, en compagnie des Vandales, des Suèves et des Burgundes ou Bourguignons. Ils habitaient des contrées du Caucase où ils sont aujourd'hui connus sous le nom d'Assetes. Ils furent subjugués en partie par les lieutenants de Djengis-Khan ; et la population, emmenée en Tartarie et en Chine, se retrouve sous le règne de Koubilaï-Khan, petit-fils de Djengis. (P.)

93 Hang-tcheou, ancienne capitale de l'empire des Soung, qui fut un des principaux centres où se forma la civilisation chinoise.

94 La Grande Géographie chinoise dit qu'en 1354 les murs de cette ville avaient six mille quatre cents tchangz, ce qui équivaut à environ vingt-quatre kilomètres.

95] Fou-tcheou, ville maritime, dont l'arsenal a été détruit, en 1884 par la flotte française, sous les ordres de l'amiral Courbet.

96 Thsiouan-tcheou, dans la province du Fou-kien.

97] Comme on le verra, le voyageur comprend sous ce nom tous les territoires asiatiques alors connus qui ne font pas partie de l'empire du Grand Khan, à commencer par le Japon, qu'il appelle Zipangu.

98 Ou de quelque bois analogue par sa légèreté, car le sapin n'est pas fort répandu dans les régions chaudes de l'Asie.

99 Ciment nommé gallegate de Surate, composé de chaux vive réduite en poussière et d'huile dans laquelle on a fait fondre du brai sec. (P.)

100 Le Japon, en chinois Ji-pen-kouet, royaume du Soleil levant. (P.)

101 Le Japon est en effet très riche en mines d'or.

102 Marco Polo parle ici d'après ce qu'il a pu entendre dire par des soldats ayant fait partie de l'expédition. Les Orientaux, comme le remarque très justement M. Pauthier, ne sont pas seuls à croire au pouvoir des amulettes. « On pourrait citer chez nous, dit-il, des militaires qui ont cru être préservés des boulets et des balles par certains objets bénits qu'ils portaient sur eux. »

103 Apparemment l'île de Sado.

104 Tout ce qui vient d'être dit se rapporte au culte bouddhique, qui de longue date s'était répandu dans toute l'Asie orientale et dont chaque peuple personnifiait à sa façon les mythes symboliques.

105 D'anciens récits de voyageurs confirment cette assertion. (P.)

106 Cim ou Tchin, dont les Occidentaux ont fait le nom de Chine. Ce nom fut donné par les Japonais au grand empire continental à l'époque où le fameux Chi-Hoang-Ti., de la dynastie de Thsin (221-208 avant notre ère), étendit ses conquêtes sur une grande partie de l'Asie. (P.)

107 Ces îles innombrables, dont Marco Polo ne parle d'ailleurs que par ouï-dire, sont évidemment celles dont les géographes modernes forment le vaste archipel de la Malaisie.

108 Province de la Cochinchine actuelle.

109 Îles des Deux-Frères et de Condor. (P.)

110 L'île de Sumatra est en effet placée sur la ligne équatoriale, point extrême de visibilité de l'étoile polaire, que les anciens marins appelaient la tramontane. On sait que l'expression proverbiale perdre la tramontane est un souvenir du temps où, la boussole n'étant pas inventée, les navigateurs ne pouvaient plus se diriger quand ils cessaient de voir l'étoile correspondant au pôle boréal.

111 Sous le nom de licorne ou unicorne, qu'on donne souvent à un animal fabuleux, Marco Polo désigne évidemment le rhinocéros.

112 Chacun a entendu parler du vin de palmier, boisson très agréable et très capiteuse.

113 Le bois dit de brésil était dès longtemps connu en Europe, où on l'apportait comme matière tinctoriale, sans que ceux qui l'employaient en connussent la provenance exacte. Notons que, plus tard, le Brésil actuel dut son nom à cela que ceux qui le découvrirent y trouvèrent l'arbre qui fournit ce précieux bois.

114 Le bois dit de brésil était dès longtemps connu en Europe, où on l'apportait comme matière tinctoriale, sans que ceux qui l'employaient en connussent la provenance exacte. Notons que, plus tard, le Brésil actuel dut son nom à cela que ceux qui le découvrirent y trouvèrent l'arbre qui fournit ce précieux bois.

115 On sait que le bœuf et la vache sont considérés comme animaux sacrés par les Hindous.

116 Cette pêche miraculeuse est le sujet d'un des contes des mille et une nuits. (Note du correcteur).

117 Quilou ou Koulem, sur la côte du Malabar.

118 Apparemment la région que termine le cap Comorin.

119 Les commentateurs ne se sont pas encore accordés sur la situation et l'identité de ces îles.

120 Socotra, à l’entrée du golfe d’Ormuz.

121 Toujours les choses que Marco Polo a entendu dire.

122 Ces remarques sur les courants de la mer africaine sont absolument confirmées par les observations scientifiques modernes. (P.)

123 C’est l’oiseau fabuleux ruc, rouk ou roc, dont il est souvent fait mention dans les légendes indiennes et dans lequel les naturalistes modernes pensent reconnaître l’Epyornis ou quelque autre représentant des espèces d’oiseaux gigantesques dont la race est aujourd’hui éteinte, mais dont l’existence est attestée par des restes d’ossements, et notamment par les œufs énormes qu’on retrouve parfaitement conservés. (voir « Les contes des mille et une nuits » note du correcteur).

124 L’Abyssinie, ancienne Éthiopie. — On pourra trouver singulier que le voyageur donne le nom d’Inde Moyenne à une contrée africaine fort distante d’ailleurs des deux autres Indes ; mais peut-être ne faut-il pas entendre la désignation Moyenne comme s’appliquant à un territoire intermédiaire, il semble que Marco Polo ait voulu établir l’ordre par l’étendue des pays dont il parle, et la région abyssinienne viendrait, selon lui, au deuxième rang, À cette époque, d’ailleurs, la configuration des diverses parties du monde connu n’était pas encore bien nettement indiquée par les travaux des géographes, et nous avons vu dans le récit de Rubruquis (chap. XV) qu’il était alors admis que « le cours du Tanaïs ou Don servait de limite entre l’Europe et l’Asie, comme celui du Nil séparait l’Asie de l’Afrique ». Quoi qu’il en soit, selon Marco Polo, l’Inde Majeure se compose de la région comprise entre les bouches du Gange et celles de l’Indus (Hindoustan actuel), et l’Inde Mineure, des pays placés entre les bouches du Gange et les frontières méridionales de la Chine proprement dite (Indo-Chine d’aujourd’hui).

125 Il semble ici que la mer Rouge soit considérée comme une rivière. (P.)

126 Ce passage indique bien que Marco Polo, par une erreur géographique très concevable, considère le territoire abyssinien comme se rattachant au continent asiatique, et par conséquent aux deux autres Indes.

127 Entre Aden et Oman. (P.)

128 On sait que les régions boréales ont chaque année en hiver une nuit de plusieurs mois et en été un jour de même durée.